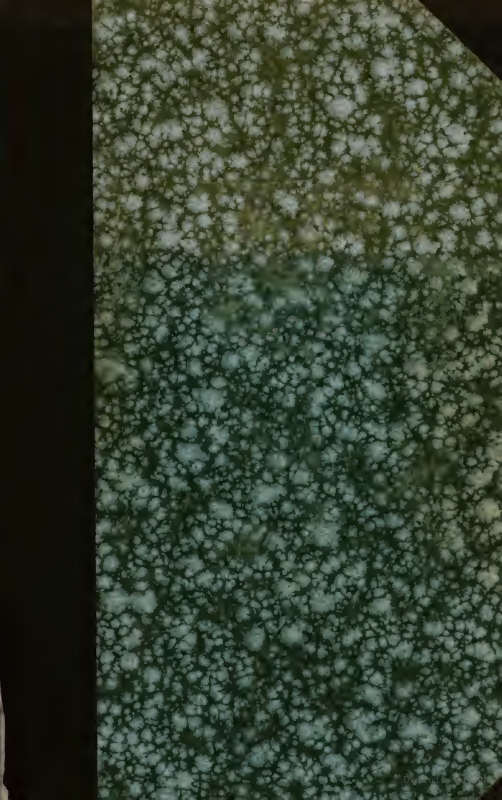




VOYAGE A ROME

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALES DES CHEMINS DE FER
DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ,
20, rue Bergère, près du boulevard Montmartre.

VOYAGE

A

ROME

EN 1853

PAR

ARTHUR DE GRANDEFFE

PARIS
LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
31, GALERIE D'ORLÉANS (PALAIS-ROYAL).
1857



A MADAME LA COMTESSE DE GRANDEFFE.

Ma chère Mère,

Permettez-moi de vous offrir ce nouveau travail, pour lequel je réclame toute votre indulgence.

J'ai entrepris, je le sens, une tâche bien difficile. Si mon livre a quelque valeur, songez, chère mère, que sa plus grande à mes yeux sera toujours de vous avoir été offert, et si mes efforts restent infructueux et stériles, je serai heureux, malgré mon insuccès littéraire, si vous reconnaissez dans la démarche que je fais près de vous l'affection d'un fils dévoué et respectueux.

ARTHUR DE GRANDEFFE.

PRÉFACE

Parmi les gens qui voyagent de nos jours, bien peu se rendent compte de leurs impressions. Parmi ceux qui réfléchissent à ce qu'ils voient, bien peu en font part au public, et, parmi ces derniers, le plus grand nombre juge les choses au travers d'un prisme qui trompe leur vue, et le très-petit nombre connaît et fait connaître la vérité.

Qu'il est beau d'être de ce petit nombre de consciencieux voyageurs, et quelle noble tâche ne serait-ce pas que de suivre les traces de ceux qui ont écrit des voyages, sans autre intérêt que celui de l'amour du vrai !

L'homme qui aurait assez d'impartialité dans le cœur et assez de justesse dans l'esprit pour ne pas tomber dans les erreurs de presque tous les voyageurs, et qui entreprendrait en outre de réfuter ces mêmes erreurs, cet homme aurait bien mérité non pas seulement de la patrie, mais de l'humanité.

N'est-ce pas une honte de voir les hommes de plus de talent s'égarer, soit par l'aveuglement des passions, soit par des préventions étroites et ridicules, dans les

ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et nous peindre des peuples et des sociétés de leur invention, tandis qu'ils ont méconnu les peuples et les sociétés où ils ont vécu !

Qu'on lise, par exemple, les lettres d'*Alexandre Dumas* sur l'Espagne ; on y trouvera un tissu d'erreurs et d'inexactitudes que les Espagnols considèrent comme autant d'offenses faites à leur orgueil national. Il appelle les Espagnols des *Cafres*, parce qu'il eut, à Grenade, quelque désagrément avec un père de famille dont il avait voulu frapper l'enfant. Le père était un homme du peuple, il menaça M. Dumas de la *navaja*, comme un prolétaire français l'aurait menacé du poing.

Je ne prétends pas me faire l'avocat de

cette coutume des Méridionaux de trancher tous les nœuds gordiens des questions qu'ils ont à traiter, les uns avec le poignard, les autres avec le couteau : le but de mon observation a été de faire comprendre que le fait cité qui a tant irrité M. Dumas contre ceux qu'il appelle des Cafres, ne fut qu'un fait isolé qui ne devrait jamais servir, en tout cas, pour établir une règle générale. En définitive, c'est un mouvement bien naturel que celui d'un père qui cherche à défendre contre autrui son fils coupable ou innocent.

Il faut faire à M. Dumas la justice de reconnaître qu'il a écrit sur Grenade de fort belles pages; pouvait-il en être autrement, et qu'aurait-on pensé du talent de notre grand romancier, s'il eût passé in-

différent au milieu des merveilles et des beautés qui font de l'Espagne un des premiers pays du monde?

J'ai lu dernièrement quelques lettres de M. Horace Vernet sur l'Orient, imprimées dans le journal l'*Illustration*, et tout en reconnaissant que M. Vernet n'a jamais eu la prétention d'occuper à l'Académie le poste élevé qu'il est si digne de conserver à l'école des Beaux-Arts, cependant je ne puis m'empêcher de regretter que ce grand artiste ait laissé publier des lettres qui renferment des considérations générales sur les pays que l'auteur a traversés, considérations à l'aide desquelles il a voulu les peindre physiquement et moralement, et ce qui me fait émettre ce regret, c'est que la peinture morale de l'Orient, qu'on

trouve dans ces lettres, ne donne pas une haute idée de ce beau pays, ou nous porte à mettre en doute la compétence de celui qui l'a voulu juger.

Au surplus, il y a dans ces lettres intimes qu'on a publiées dans une bonne intention, sans doute, mais qui auraient été écrites autrement, si on les eût destinées à la publicité, des expressions triviales et pittoresques qui sonnent mal à l'oreille des lecteurs étrangers à la vie de l'atelier.

Je parlerai aussi du voyage en Orient de l'illustre Lamartine; certes, je ne pourrai pas reprocher à son auteur d'avoir mis dans son livre des expressions choquantes pour nos oreilles : *le père de l'harmonie*, même dans ses écarts littéraires, est au-

dessus de notre critique et toujours digne de notre admiration.

Cependant encore ici, on pourrait faire à l'auteur de ce voyage le reproche d'avoir trop sacrifié la vérité à de belles fictions qui plairont sans doute aux amateurs du beau, mais qui ne pourront jamais satisfaire les gens qui, de l'avis de Boileau, pensent que :

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. »

Lamartine est toujours poëte, quoi qu'il fasse : il a été poëte quand il a voulu écrire l'histoire; il a été poëte lorsqu'il fut placé au premier rang sur la scène politique; il a été poëte à la tribune parlementaire; il a été poëte au sein du gouvernement provisoire.

Bien loin de lui jeter la pierre de notre critique sur le terrain de la poésie d'où il domine tous ses contemporains, comme d'un trône qu'il est si digne d'occuper, nous nous inclinons avec respect et lui payons notre tribut d'admiration.

Mais que le poëte ne se fasse point habitant d'un autre monde ; la poésie est une fille du ciel, ses amants ne doivent pas courtiser la *réalité,* cette fille de la terre, qui vit d'une tout autre vie, qui parle un tout autre langage.

Quand on écrit des voyages, on veut dépeindre les hommes qu'on a vus et leurs sociétés : quand on gouverne un État, on lui applique le système pratique qui lui convient et non des rêves fabriqués par

une brillante imagination, mais créés pour un autre monde.

Nous autres qui, du sein de notre monde prosaïque et réel, allongeons la vue jusque vers les pays lointains, nous n'avons nul besoin que l'on vienne nous raconter des choses charmantes que nous ne verrions jamais, s'il nous prenait envie de vérifier les récits qu'on nous fait.

Nous ne tenons guère à ce que l'on nous dise, comme M. Dumas, afin de nous émouvoir mal à propos, que les señoritas en Espagne, portent des poignards à leur jarretière, tandis que tout le monde sait que les señoritas d'Espagne ont, à peu de chose près, la même manière de vivre que nos señoritas de France.

Nous voulons que l'on nous raconte la vérité, afin de savoir à quoi nous en tenir sur les nations que nous n'irons point visiter, par le manque de temps ou d'occasions.

Si vous voulez faire de la fiction, messieurs les poëtes et les nouvellistes, faites-en tant que vous voudrez, mais ne trompez pas le lecteur, et ne lui annoncez pas un livre de voyages, quand vous avez l'intention de lui offrir un poëme.

Ce que l'on peut reprocher à Lamartine est donc d'avoir écrit ses voyages comme un poëte pourrait le faire; nous ne parlerons pas d'ailleurs de la façon princière dont il les faisait. Ce n'est pas, à notre sens, le meilleur moyen de juger les na-

tions que l'on traverse : Pierre-le-Grand n'eût point fait ainsi ses voyages d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre !...

Le *colonel Hamilton* a écrit sur les États-Unis un livre qui nous est tombé dans les mains, et dont nous n'avons tiré d'autre fruit que de comprendre avec quelle répugnance un Anglais se décide à bien parler de ses frères du nouveau monde.

Le livre de M. Hamilton est un libelle contre les Américains des États-Unis, destiné à faire très-peu de tort à cette grande nation; car les principaux reproches que lui fait l'auteur de ce livre, consistent à se plaindre de la mauvaise éducation des voyageurs américains, qui se permettent de fumer dans les bateaux à vapeur et

(ce qui est un crime impardonnable) de vous lancer au visage des bouffées de tabac et de *cracher par terre*, autour de vous, sans avoir la politesse de vous demander si vous êtes Anglais, avant de se livrer à tous ces petits détails de leur vie domestique !

M. Hamilton m'a fait l'effet d'un homme du monde, fort superficiel dans ses jugements et qui aurait peut-être mieux connu l'Amérique, s'il eût fait son voyage assis auprès du livre de M. de Tocqueville, et tempérant sa bile anti-américaine, en jetant de temps en temps un coup d'œil de père sur les gazons verts de son parc anglais.

Nous avons lu aussi les fameuses lettres de M. *de Custine* sur la Russie, et nous

regrettons sincèrement de n'avoir pas assez de talent pour être à même de contredire efficacement le noble marquis. Au reste, il a écrit son livre avec une telle passion, d'autant plus incompréhensible qu'on l'a fort bien reçu et fort bien traité en Russie à son passage, que les gens sérieux n'ont jamais pu croire qu'il ait dit la vérité.

M. Dumas nous a du reste déjà donné un exemple en ce genre : personne n'a été accueilli en Espagne comme le fut Alexandre Dumas, personne n'a été fêté comme lui ; cet hommage rendu par des étrangers à notre romancier était une démarche à la fois honorable, et pour ceux qui la faisaient et pour celui qui en était l'objet.

Cependant personne n'a plus mal parlé de l'Espagne que ne l'a fait M. Dumas.

M. de Custine l'a imité dans ses lettres sur la Russie.

Au surplus, M. de Custine est encore un homme du monde en voyage, et n'a jamais eu la prétention d'être un philosophe; il a trop d'esprit pour y avoir pensé.

Il est également assez superficiel, comme M. Hamilton : les puces et les punaises occupent dans son livre autant de pages que les crachats et les cigares dans celui du colonel anglais.

Cependant, de tous les voyageurs que nous avons cités, nous lui devons la justice, que c'est celui qui s'est le plus rapproché de la vérité.

Il a même fait quelques portraits de

grands personnages assez bien dessinés; mais je demande à ceux qui lisent les voyages, s'ils y cherchent la biographie des diplomates et des princes étrangers, ou le tableau des mœurs de la nation dont il s'agit. Où donc faut-il aller étudier cette nation? Dans le peuple, dans le peuple !...

Qu'on nous fasse l'histoire des peuples..., la peinture de leurs coutumes, de leurs us, de leurs passions, de leurs idées, de leurs langages, etc...., et qu'on nous laisse là ces grands personnages et ce beau monde que chaque jour nous contemplons, à satiété, sur les boulevards de Paris, à nos revues du Champ-de-Mars et aux Champs-Élysées.

Des cinq historiens de voyages que nous venons de citer, l'un nous parle le langage de l'atelier, l'autre nous raconte une histoire dans le genre de *la Dame de Montsoreau* ou du *Collier de Perles*, un autre entonne la trompette épique pour représenter un Arabe qui monte sur son chameau ; le quatrième nous étourdit des lamentations d'un fashionable qui regrette son monde parfumé, et enfin le dernier se présente aussi en homme du monde, mais en esprit mal fait, décidé à tout critiquer dans un grand pays où on le traite à merveille, et que, pour cette raison sans doute, il peint sous les plus noires couleurs.

Après avoir fait passer en revue devant les yeux du lecteur un peintre, un romancier, un poëte, un lord et un gentilhomme

français, et avoir montré de quelle façon ces messieurs ont entendu qu'il fallait écrire des voyages, je crois qu'il nous est devenu inutile d'implorer l'indulgence du lecteur.

Aussi, si nous la réclamons, ne sera-ce que pour qu'il pardonne les écarts de notre plume dont nous ne sommes pas aussi maître que ces messieurs, et qui n'est point taillée sur d'aussi beaux patrons que les leurs.

Nous tâcherons d'éviter de nous placer à des points de vue étroits et exclusifs, et nous chercherons à juger les choses en philosophe.

Mais avant de finir cette préface, nous

dirons à nos lecteurs de ne pas s'étonner de la différence de style qu'ils remarqueront entre les deux parties de cet ouvrage : quoique écrites toutes deux par la même plume, elles le furent à des époques et sous des influences différentes ; cependant nous n'avons pas voulu retoucher les premières de ces impressions de voyage, pour ne pas leur enlever leur caractère de sincérité.

Au surplus, nous écrivons sans avoir la prétention d'être auteur; nous ne cherchons qu'une seule chose, c'est la vérité, et quand nous croyons l'avoir trouvée, nous faisons nos efforts pour la faire connaître à d'autres.

Puissions-nous plaire à nos lecteurs, et servir même dans nos erreurs, par la recti-

fication qu'en feraient les gens conscien-cieux, au triomphe de la vérité ! C'est là le but que nous nous proposons.

Quant à la forme que nous avons donnée à notre livre, nous l'avons choisie comme la plus convenable au sujet que nous trai-tons ; le nom de *Paul* placé en tête de cha-cune de nos lettres, nom qui nous est toujours resté cher, est le bouclier de l'ami-tié derrière lequel nous abritons notre fai-blesse.

Nous pourrions terminer là notre pré-face, et le lecteur s'en féliciterait peut-être; mais après nous être permis de passer à l'épreuve de notre humble critique les œuvres de plusieurs *maîtres* en littérature, il nous est venu un remords; nous avons

aussi un reproche à nous faire ; ne soyez pas trop sévère, cher lecteur, c'est un rien, une peccadille, encore moins *que le brin d'herbe tendre* de la Fontaine ; et d'ailleurs, veuillez nous entendre avant de nous juger. Aujourd'hui, où l'on trouve si facilement des avocats pour toutes les causes, il serait bien ridicule à nous de ne pas plaider la nôtre consciencieusement. Voici notre confession : dans la seconde partie de notre ouvrage, nous avons inséré deux nouvelles! Hâtons-nous de dire qu'elles sont bien nôtres et *pur troppo*, quoiqu'il soit bien probable que leur paternité n'aura pas autant de concurrents que celle de la pièce de M. *Mario Uchard*. Elles sont nôtres; mais le remords dont nous parlons ne vient pas de là, peut-être aurons-nous à nous repentir de les avoir écrites ainsi que tout le livre ; la

chose nous inquiète médiocrement ; nous avons trop peu d'influence dans ce bas-monde pour qu'on nous *prône* si nous ne le méritons pas ; aussi serons-nous vite mis de côté si nous ne valons pas la peine que l'on prendrait à nous lire.

Notre remords consiste en ce que nous étions sur le point de nous exposer aux reproches que nous avons adressés précédemment à d'autres : les deux nouvelles en question sont vraies quant au fond beaucoup plus que quant à la forme. Aussi avertirons-nous le lecteur qu'il ait à changer noms, dates et localités, et alors nos nouvelles seront, à peu de chose près, de l'histoire.

Mais pourquoi les avoir insérées dans

votre *Voyage à Rome*, à moins que ce ne soit pour en grossir votre livre et aussi votre préface, où vous nous persécutez de vos excuses?

Il y a du vrai dans ce qui précède; je suis trop sincère pour le nier. Pourtant, est-ce un grand crime que de verser son cœur dans ses écrits, est-ce un crime que de raconter les pensées de son âme à ce public auquel on fait part des pensées de son intelligence? On a dit avec juste raison que les œuvres d'un écrivain sont sa vie et son être tout entier; le style, c'est l'homme, mais avant tout c'est l'âme de l'homme!

Pourquoi refuser à un auteur la douce satisfaction d'étaler aux yeux de tous et ses douleurs et ses souvenirs; et ne devrait-

on pas plutôt encourager à publier leurs pensées les plus secrètes, ceux qu'un faux respect retient encore à l'écart? Nous ne sommes tous qu'une grande famille, et ce qui arrive à l'un de nous peut nous arriver à tous. Les souffrances de l'un de nos semblables doivent-être nos souffrances à tous, et si, parmi ceux qui ont à se plaindre ou à se féliciter de la fortune, quelques-uns ont l'audace de parler à haute voix, pourquoi fermer l'oreille à leurs paroles, pourquoi repousser leurs enseignements? Ils font partie du domaine moral de l'humanité.

D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas, il est des choses que l'esprit ou le cœur de l'homme est incapable de deviner. Celui qui n'a point vu ou qui n'a point senti cer-

taines passions, certaines situations, ne saura jamais les dépeindre à d'autres; et nos plus précieuses richesses littéraires ont été la vie de ceux qui nous les ont laissées.

Je ne prendrai qu'un exemple entre mille.

L'immortel *Cervantès* a mis dans son *Don Quijote* plusieurs nouvelles qui n'ont pas peu contribué, à mon avis, au succès de son livre; pourtant on lui a reproché d'avoir eu une aussi heureuse pensée! Parmi ces nouvelles, celle du *Captif* et de la *Belle Moresque Zoraïda*, qui ne prend pas moins de quatre chapitres de la première partie du livre (les chap. 39e, 40e, 41e, 42e), n'est autre chose qu'un fidèle récit de la captivité de Cervantès en Afrique.

Une autre nouvelle, intitulée « *el Curioso impertinente,* » insérée également dans la première partie du *Don Quijote,* prouve d'une façon péremptoire qu'il est permis à un écrivain de parsemer ses écrits d'anecdotes où les événements intimes de sa vie soient racontés, ou ceux de la vie de personnes bien connues de l'écrivain, sauf un changement indispensable de noms, de dates et de pays.

Je ne mettrais pas en doute que la nouvelle du *Curioso impertinente* ne fût tirée de la vie de Cervantès, si l'on ne savait qu'il a voulu nous y raconter des aventures où il joua le rôle de témoin oculaire.

En voilà bien long, sans doute, à pro-

pos de ma peccadille; mais si le lecteur était dans la *coulisse*, où les auteurs devenus machinistes préparent les décors qu'ils offrent à la vue du public, le lecteur aurait déjà deviné que je n'en ai pas encore dit assez.

Je vais l'initier à mon secret.

Au moment de mettre sous presse ma préface, on m'a demandé à l'imprimerie d'y vouloir bien ajouter quelques lignes, par intérêt pour la forme typographique de mon ouvrage. Je promis les quelques lignes demandées; mais, une fois partie, je n'ai pu arrêter ma plume et j'ai imaginé les mauvaises raisons qu'on vient de lire, qui n'étaient, je l'avoue, qu'un prétexte pour causer plus longtemps avec mon lecteur.

Enfin, pour me faire donner pardon et absolution de mon bavardage, je terminerai cette préface par un nouvel aveu, qui, j'espère, me gagnera définitivement l'indulgence du lecteur.

Tout n'est pas rose dans le métier d'auteur, et si ceux qui parcourent les livres d'un œil distrait ou sévère, connaissaient la millième partie des tribulations qu'endurent les gens qui écrivent, à moins d'avoir le cœur bien sec, ils se sentiraient émus de compassion pour ces pauvres auteurs, qui ont tant à souffrir et trouvent si peu de compensations à leurs ennuis.

L'auteur, après avoir terminé son manuscrit, court de librairie en librairie, sans trouver d'éditeur; car pour trouver un édi-

teur il faut avoir un nom littéraire, c'est-à-dire, avoir déjà écrit avec succès, ce qui en d'autres termes signifie que pour trouver un éditeur il faut déjà en avoir eu au moins un. Mais admettons qu'un libraire intelligent consente à appuyer les premiers efforts de votre talent naissant; croyez-vous que ce soit un petit travail que de vous relire vingt fois et souvent plus, avant de pouvoir donner à l'imprimeur les *bons à tirer* définitifs? J'ai entendu dire à un auteur dramatique de beaucoup d'esprit, qu'après avoir assisté à trente répétitions d'une de ses pièces de théâtre, il avait pris un tel dégoût pour cet enfant si long à venir au monde, qu'il ne se sentait plus le courage d'engager ses amis à en aller voir la première représentation.

Mais patience! Quand l'auteur a vu enfin son livre sortir de l'imprimerie, il n'est pas à bout de ses peines; il faut en envoyer un exemplaire à chaque journal, dans l'espoir que quelque journaliste *distrait,* ou à court de nouvelles, voudra bien en rendre compte dans sa revue littéraire du mois suivant; il faut se faire annoncer dans les cinq grands journaux, et se résigner, si l'on ne veut pas payer cent francs quatre lignes à la colonne des faits divers, à figurer à côté des *bas varices de M. tel,* ou des *perruques invisibles* (textuel dans *la Presse* du 30 mai), à 15 fr.; il faut remuer ciel et terre, payer imprimeurs, payer libraires, payer commissionnaires, payer agents d'annonces, payer facteurs de la poste, et si l'on pouvait payer le lecteur, la chose n'en irait que mieux!

Ayez donc, après cela, l'idée de vous faire auteur ; si pareille idée vous vient, cher lecteur, je serai le dernier à vous plaindre, car j'aurai eu la bonne foi de vous prévenir à temps.

Mais le mal n'est pas grand pour ceux dont la bourse se prête à toutes les exigences que subit un auteur qui veut propager ses œuvres ; ceux-là ne m'inspirent pas grand'pitié ; ce qui doit nous émouvoir de compassion, ce sont ces pauvres écrivains de *mansarde* et de *grenier*, auxquels la fortune refuse les douceurs de la publicité, tandis qu'une voix secrète, celle du génie, les avertit intérieurement qu'ils seraient des lâches s'ils renonçaient à ce métier sublime qui les laisse mourir de faim !

A ceux-là la pitié du lecteur! à ceux-là l'appui *des grands seigneurs* de la littérature! Hélas! ils n'ont pour eux que les consolations de leur imagination d'élite; ce sont des princes *du monde de la gloire*, qui, dans notre monde prosaïque et réaliste, croupissent sous les haillons de la misère! Le sentiment de leur grandeur les soutient, le génie leur tient lieu de pain, ce qui ne les empêchera pas d'aller mourir à l'hôpital.

ARTHUR DE GRANDEFFE.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE LETTRE

Voyage de Paris à Marseille. — Lyon, Avignon, Orange, Arles, Marseille.
Traversée de Marseille à Civita-Vecchia.

Civita-Vecchia, le 27 avril 1853.

Il y a six jours, mon cher Paul, j'étais encore auprès de toi à Paris; aujourd'hui, trois cents lieues nous séparent, et grâce aux progrès modernes, une semaine m'a suffi pour faire ce long trajet. Cependant tant de villes, tant de gens ont passé devant mes yeux, que je suis parfois tenté de me croire en route depuis un an. Si je

ne trouvais pas dans notre séparation la cause toute naturelle de mon erreur, je serais porté à te faire une dissertation philosophique à propos *du temps*, et je te prouverais victorieusement qu'il ne tombe sous nos sens que par la succession des faits matériels. Mais laissons de côté la métaphysique, pour nous contenter de la petite philosophie *pratique* des voyages.

Pour un enthousiaste de l'Italie, mes digressions sont impardonnables, me diras-tu, et pourtant en voici d'autres qu'il faudra accepter patiemment, si tu ne veux pas que je te ferme l'entrée du port de *Civita-Vecchia*, dont je viens de prendre possession.

C'est un charmant voyage que de descendre la Saône de Chalon à Mâcon et de Mâcon à Lyon ; on comprend alors l'enthousiasme d'un poëte illustre pour ce pays qui l'a vu naître.

L'arrivée à Lyon par la Saône et par un jour de soleil, est encore un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir. Je te fais grâce des

détails, aussi bien je ne suis pas partisan des longues descriptions; il me semble qu'on ne voit bien les choses que par ses propres yeux. Alors, à quoi bon parler de mon voyage? Question fort naturelle! Ce serait, en effet, peine perdue que la mienne, si je n'avais plutôt pour but de te faire quelques observations, dont les yeux du corps ne peuvent être juges et que tu saisiras beaucoup mieux, sans doute, que mes imparfaites descriptions.

Je passai la nuit qui suivit mon arrivée à Lyon, dans un hôtel des bords de la Saône où m'avait conduit mon *inexpérience;* j'y dormis fort mal, mon sommeil fut un combat continuel contre d'indiscrets compagnons de lit qui n'étaient pas *sur la carte* de l'hôtel. J'aurais voulu m'en débarrasser de gré ou de force; mais accablé par le nombre, je dus battre en retraite devant eux dès l'aube, et je sortis de l'hôtel en me consolant de mon insomnie, par l'idée que j'étudierais tout à mon aise le magnifique panorama de la veille.

Je m'élance donc sur le quai; mais juge de mon désappointement, cher Paul : je n'aperçois, hélas! qu'un brouillard jaune et épais, que, dans ma naïveté, je pris d'abord pour une *éclipse* de soleil.

Je m'adressai alors à une charmante indigène qui me parut être la propriétaire d'un café voisin de l'endroit où j'étais, et je lui demandai une tasse de café et l'explication du *phénomène* en question. Un éclat de rire fut la première réponse que je reçus, et quand l'éclat de rire eut cessé, la jeune femme ajouta : que le prodige était fort naturel, attendu qu'il se répétait pendant six mois de l'année, chaque matin jusqu'à la onzième heure.

Je fus un peu mortifié, et pour paraître moins naïf, je me hâtai de dire que j'étais étranger; cependant *in petto* j'en voulais à la jeune Lyonnaise de son rire moqueur, et me promettais, quand j'aurais mon beau soleil d'Italie, de lui envoyer un *hygromètre;* mais ici-bas tout s'ou-

blie, même la vengeance : elle gardera donc son *brouillard* et moi mon hygromètre.

Cependant je revins de mon humeur, quand, vers l'après-midi, monsieur le brouillard m'eut fait la galanterie de se retirer. Un peu de gaieté, puis un peu d'enthousiasme se succédèrent dans mon âme, au point que je laissai échapper un cri d'admiration à l'adresse de Lyon. L'homme est si changeant ! ou plutôt il juge si vite les choses ! Bien souvent on lui reproche sa mobilité, et c'est parfois ce qu'on devrait le moins blâmer ; car changer, c'est souvent aller du pire au mieux ; et dans ce cas n'est-ce pas une qualité que l'inconstance, c'est le progrès !

Lyon possède de grandes et belles rues, de vastes quais. Assise sur deux grands fleuves, cette riche cité semble appeler dans son sein tous ceux qui s'occupent de commerce et d'industrie : on y peut admirer un beau palais de justice, un tribunal de commerce assez monu-

mental, des fortifications en très-bon état, et surtout la fameuse *chapelle* de la Vierge, appelée *Notre-Dame de Fourvières*, située sur le point le plus élevé de la montagne.

On dirait que cette bonne mère s'est placée là tout exprès pour être le dernier anneau de la chaîne mystérieuse qui unit le ciel et la terre, et pour avertir ses enfants que sa demeure est la véritable forteresse destinée à protéger leur ville.

Prenons le bateau à vapeur et descendons le Rhône jusqu'à Avignon, non sans nous arrêter à Valence, jolie petite ville ayant une promenade ornée de la statue du général Championnet, et qui n'est d'ailleurs remarquable que par la tranquillité qui y règne et le point de vue assez pittoresque d'un vieux château à pic sur le sommet de la montagne voisine, appelée à cause de sa forme, *les cornes de Crusol.* Si j'étais artiste, je t'en enverrais le croquis, il en vaut la peine; ce château est un vrai nid d'aigle, digne d'un preux du moyen âge, mais dont le séjour ne

plairait guère à un gentleman moderne. *Autres temps, autres mœurs!*

A propos de Valence, je me rappellerai toujours un trait qui peint la naïveté de certaines gens habituées à végéter autour de leur clocher. Voici : je voulus revoir une dame de Valence que j'y avais connue autrefois; je me transportai donc à son ancienne demeure et m'informai de ce qu'elle était devenue. Une jeune femme me répondit d'un ton nasillard, que la dame en question avait quitté Valence depuis plus d'une année, et à titre de renseignement me nomma un certain monsieur, parent de la dame.

— Mais où demeure ce monsieur? lui dis-je aussitôt.

— A Paris. Telle fut sa réponse.

— Paris est grand! m'écriai-je.

— Ah! monsieur, vous le trouverez sans peine, car il est chevalier de la Légion d'honneur!

Je n'en demandai pas davantage, et laissant cette brave femme dans son innocente ignorance, je murmurai, en m'éloignant, les paroles de l'Évangile : *Beati pauperes*, etc.

Quittons cette ville où tu vas me reprocher sans doute de t'avoir fait perdre un temps précieux. Pour ne pas m'attirer le même reproche, je ne te dirai que très-peu de chose d'Avignon. Au surplus, quand on y arrive par le bateau à vapeur, on éprouve au débarcadère des désagréments qui vous ôtent l'envie de séjourner dans cette belle ville.

J'entends d'ici M. Paul se plaindre de mon mauvais caractère; mais avant de me condamner, écoute-moi, je te fais juge de ma mésaventure.

A peine sorti du bateau, je vois mes colis s'enfuir dans toutes les directions, et disparaître au milieu d'une nuée de *fachini* français d'assez mauvaise composition; je songe alors avec regret à l'heureuse idée de cet Anglais qui

voyageait toujours avec une simple cassette, complétant en route sa garde-robe, au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir; celui-là au moins n'eût pas éprouvé les inquiétudes de la poule qui voit disperser ses poussins devenus insensibles à ses cris de mère : j'étais moins à plaindre qu'elle, n'étant point mère de famille, mais il ne m'a pas fallu moins d'activité et de soins pour réunir ma petite armée de volontaires fort indisciplinés.

Cet incident m'ayant causé quelque peu d'ennui, je me hâtai, par prudence, de prendre la direction de la gare du chemin de fer. Vive les chemins de fer, au moins là je serai en sûreté et n'aurai pas d'anxiété pareille à celle qui m'a fait fuir le château des papes et les vieux remparts moyen âge qu'Avignon a su conserver intacts jusqu'à nos jours. Au surplus, on m'a assuré, pour ma consolation apparemment, que le château, devenu caserne, n'était pas ouvert au curieux touriste, et je suis parti sans connaître Avignon, qui mérite pourtant tous

nos égards par les souvenirs glorieux de son histoire.

Pour te dédommager, mon cher Paul, de ma précipitation maussade, je vais te conduire à Orange, où je te ferai visiter les ruines d'un théâtre romain ; c'est ou plutôt c'était (quoiqu'on en puisse encore bien juger par ce qui reste) un magnifique monument composé d'une large façade en pierre, fort élevée et très-bien conservée, ressemblant assez à la façade d'un palais, et terminée par un amphithéâtre en demi-cercle, entouré de hautes murailles ; le tout formant une enceinte assez étendue pour contenir une foule nombreuse de spectateurs. La construction en est si conforme aux règles de l'art, que quel que soit le gradin où l'on se tienne assis, on entend distinctement la voix d'une personne placée au milieu de la façade, à l'endroit où se trouvait autrefois la scène du théâtre.

Je serais disposé à donner à la façade une hauteur de 40 mètres, et au rayon du grand

cercle de l'enceinte, le même nombre de mètres en longueur.

Je n'ai pas la prétention de te faire une description : tu sais nos conventions à cet égard ; mais je te parle, en passant, de toutes ces belles choses, pour te ménager une douce jouissance quand l'occasion d'en profiter se présentera pour toi.

Cette ruine suffit pour illustrer une ville, et ce serait une véritable inconvenance que de passer à Orange avec des yeux indifférents : soyons donc reconnaissants aux Romains qui nous ont légué tant de chefs-d'œuvre, et si nous sommes incapables de les imiter, au moins montrons-nous capables de les comprendre : dans certains cas comme celui-ci, c'est un devoir que l'admiration. On voit, en outre, à Orange un bel arc de triomphe.

Tout à l'heure, mon amour pour les Romains me rendait injuste envers nos contemporains ; mais voici le pont de Tarascon, bâti sur le

Rhône, pour servir au chemin de fer, qui mérite certainement, par la hardiesse et l'élégance de sa construction, de figurer auprès des monuments romains, et qui sera rangé parmi les beaux travaux d'architecture dont l'industrie couvre aujourd'hui le sol de la France.

Ces deux villes de Tarascon et de Beaucaire, disons-le en passant, situées chacune, avec son vieux château féodal, sur une des deux rives du fleuve, présentent un coup d'œil véritablement pittoresque.

C'est assez causé, comme diraient les bonnes gens, car nous sommes arrivés à Arles.

Arles, la ville des vieux souvenirs, des ruines romaines, Arles, la ville des jolis costumes, si joliment portés par ses gracieuses habitantes. Tu crois peut-être, cher ami, que la beauté des Arlésiennes est encore une fable; le vilain siècle qui s'est amusé à douter de tout!... On a douté de l'existence d'Homère, d'Ésope, etc... on a nié la belle réponse de Waterloo, les harangues

de Tite-Live, la sublime parole de l'abbé Edgeworth ; je te permets de ne pas croire à tout cela, sans toutefois te le conseiller ; mais ne va pas plus loin dans ton incrédulité : à Arles, il faut tout admirer, et les ruines romaines et les Françaises qui les habitent ; non, ce n'est point un conte ! Ces jolis bonnets sont fort bien placés, et la Renommée, qui n'est pas toujours très-scrupuleuse dans ses récits, cette fois n'a point menti, je m'en porte garant : je ne voudrais pas tromper un ami.

En voilà bien long, peut-être... Je te vois sourire !... Ce serait à tort, car dans ce moment je fais appel à ta galanterie française; je ne puis me défendre, d'ailleurs, d'un sentiment de partialité à l'égard du beau sexe ; je suis d'avis qu'il est fort dangereux de l'avoir pour ennemi, et si j'écrivais l'histoire d'Arles, je dirais que toutes les femmes y sont charmantes, je ne mentirais pas ; mais s'il le fallait absolument..... hélas ! je ferais comme cet historien qui, recevant des documents propres à l'éclai-

rer mieux sur les différents détails du siége de Rhodes, les refusa en faisant cette réponse : « J'en suis fâché ! vous arrivez trop tard, mon siége est fait ! »

N'aurais-je pas, bien plus que lui, le droit de cacher la vérité, me trouvant dans cette cruelle alternative, ou d'encourir le ressentiment des belles Arlésiennes pour mon coupable silence, ou de m'exposer à la colère des autres, pour ne pas les avoir trouvées belles?

Ce point important éclairci, allons de ce pas aux arènes. Un gardien qui comprend bien ses devoirs de cicerone nous en ouvrira les portes ; il nous montrera cette enceinte circulaire fort bien conservée, décorée tout récemment de planches rouges à l'intérieur, par ordre de M. le maire, et cela, pour faire plaisir à messieurs les Espagnols, qui viennent y donner, de temps à autre, des représentations de combats de taureaux, au grand enthousiasme de toute la population arlésienne.

Notre cicerone nous fera observer ensuite qu'aux ruines romaines viennent s'ajouter quatre tours féodales, dont l'une porte encore le nom de Tour de Charles-Martel, parce que ce grand homme s'y enferma jadis pour soutenir un siége contre les Sarrasins. Tu crois peut-être avoir tout vu; erreur profonde, cher ami, un gardien zélé ne vous fait grâce de rien; il faudra monter avec lui dans la fameuse tour, au risque de se casser le cou, c'est la moindre des choses, ou bien de passer à travers le plafond du premier étage, qui n'a pas une grande réputation de solidité; mais qu'importe ! Quand on aime les belles choses, on envierait volontiers le sort de ce philosophe qui laissa ses pantoufles au bord d'un volcan, y descendit et oublia de remonter pour les reprendre... tout cela, par amour de la belle nature !...

Du haut de la tour, on découvre une superbe vue : on aperçoit la plaine où Charles Martel livra une bataille, *restée inédite*, contre les mêmes Sarrasins, dans le but de leur enlever

un monticule où ils s'étaient installés en face du couvent de Saint-Gabriel, situé aussi sur une petite colline où campait le héros franc : il paraît que ce dernier resta maître du champ de bataille, et qu'il pria poliment les Mores de s'en retourner chez eux, ce qu'ils firent avec d'autant plus de bonne volonté, qu'on se chargea de les reconduire.

On voit encore à Arles un théâtre romain dans le genre de celui d'Orange, mais incapable de soutenir la comparaison avec ce dernier : il est d'ailleurs moins bien conservé; il ne reste de sa façade que deux colonnes qui, dans les plans de chemin de fer, servent généralement à caractériser la ville d'Arles; en sorte qu'en les voyant on fait le geste de quelqu'un qui regarde le portrait d'un de ses amis; — je le reconnais, c'est bien son nez! — Dans ce cas, les deux colonnes jouent le rôle de cet organe si important pour une figure humaine.

Ne partons pas, mon cher, sans jeter un coup

d'œil sur le beau portail de l'église principale, qu'on dit être de style byzantin du IXe siècle; le temps l'a traité avec beaucoup de ménagements, ce que n'auraient peut-être pas fait les hommes, si leur caprice les eût portés là, dans un moment de mauvaise humeur nationale.

A l'église est attenant un assez beau couvent où l'on remarque de belles colonnades et des sculptures fort anciennes avec des bas-reliefs; la cour intérieure est abandonnée aux herbes de toute espèce, qui sont presque toujours les seules gardiennes des chefs-d'œuvre que nous ont légués les siècles passés ; par cette indifférence si ordinaire pour tout ce qui lui rappelle sa gloire et son génie, ainsi que par ses actes de chaque jour, l'homme apparaît sans cesse comme un mélange incompréhensible de grandeur et de petitesse.

Le vieux couvent est aujourd'hui habité par des religieuses et sert d'asile aux enfants abandonnés : c'est toujours la religion qui vient,

comme une bonne mère, conserver à ses enfants ce qui, sans elle, deviendrait le plus souvent la proie du gaspillage ou de la spéculation.

Ainsi l'Église, nouvelle arche de Noé, a sauvé à travers les siècles barbares, pour les porter jusqu'à nous, les débris de la vieille littérature des Grecs et des Latins; aujourd'hui des âmes impies ont retourné contre elle les armes qu'elle leur a données; ne soyons pas plus ingrats envers elle qu'injustes pour ses ennemis; ils sont plus à plaindre qu'à condamner! Faisons comme Celui qui nous a tant pardonné; la foi nous rend assez forts pour que nous soyons tolérants.

N'est-ce pas une grande douleur pour les amis sincères de la religion, que de voir des chrétiens armés pour sa défense, saisir d'une main l'intolérance et de l'autre agiter avec frénésie le sarcasme et l'ironie; où est la divine charité?... Arrière les injures, arrière les dissensions haineuses!... Remettons au fourreau le glaive de l'envie; ayons moins d'âpreté dans

les discussions et plus de charité dans les actes; pardonnons les erreurs d'autrui, afin que Dieu puisse nous pardonner les nôtres... Ayons confiance dans l'avenir, l'Église sauvera encore ce monde chrétien dont elle a posé les gigantesques assises; l'avenir est son domaine, car il appartient à ce qui est éternel!...

Voilà un vrai sermon, cher Paul. Eh bien, oui... c'est un sermon, je ne m'en défends pas.

Ces pensées m'ont été inspirées par la conduite de certains *imbroglioni*, qui sont vraiment faits pour donner sur les nerfs (pardonne-moi l'expression)! Avec leurs petits airs prétentieux, leurs grimaces *tartufiennes*, et enfin avec leurs diatribes journalières qui laisseraient facilement croire aux hérétiques, qu'on ne saurait être bon catholique, sans faire le métier de bull-dog!

Avant de quitter Arles, je croirais manquer à tout le respect que je dois à un ancien élève de l'École polytechnique, mon cher Paul, si je ne te nommais pas les ateliers du chemin de fer,

qui méritent à juste titre de figurer parmi les plus beaux et les plus complets que nous ayons en ce genre.

Console-toi de mes longs retards, cher ami, la vapeur nous emporte à Marseille ; voici le grand étang de *Berre*, qui n'est autre chose qu'une baie assez profonde où l'on remarque quelques salines sur la rive voisine du chemin de fer. Voici le *viaduc de Rognac*, qui, sans frapper les regards du vulgaire comme construction gigantesque, n'en est pas moins en réalité un fort beau travail. Ce viaduc, assis sur des tourbières, a coûté deux millions, dont douze cent mille francs enfouis sous le sol pour former les fondations. Voici le fameux tunnel du *Pas-des-Lanciers*, ayant 4,632 mètres de longueur, et que l'on parcourt en cinq ou six minutes.

Enfin voici Marseille ! je ne puis m'empêcher d'être rempli d'admiration à l'aspect de cette belle ville, et quoiqu'on ait beaucoup ri des prétentions exagérées de ses habitants, je com-

prends le patriotisme qu'elle inspire à ceux qui ont reçu le jour dans son sein.

Ce que j'admire le plus à Marseille, c'est cette vie, ce mouvement qu'on lit à chaque pas dans ses rues, sur ses promenades, sur ses murs, depuis les hauteurs qui la dominent jusqu'au rivage de la Méditerranée.

Nous voilà donc dans le midi de la France : cette partie de notre cher pays diffère autant du centre et du nord; que les Méridionaux ressemblent peu aux habitants de ces dernières contrées.

Déjà on soupçonne le voisinage de l'Italie Tout est changé: le langage, les mœurs, les visages, le climat.

Marseille est une ville pleine d'avenir : ville de commerce et d'industrie, elle n'offre point de beaux monuments aux regards avides de l'artiste; mais le spectacle de sa richesse et de son activité est bien fait pour réjouir le cœur du philosophe. Les belles pierres qui suppor-

tent des chefs-d'œuvre sont des pages de granit où nous lisons la gloire des peuples et le génie de l'humanité. Inclinons notre front avec respect devant ces majestueux souvenirs du passé; mais ici, en vrais amis du progrès, lisons avec ivresse dans ce tableau si varié et si animé que présente encore, après vingt siècles de gloire, l'antique *Massilia;* lisons cette grandeur et cette richesse, dont le commerce et l'industrie possèdent seuls le secret, et qui sont la vraie source du bonheur et de la prospérité d'un peuple.

Nous ne parlerons donc pas des belles promenades de Marseille, de ses larges rues si régulières et si bien ornées, parmi lesquelles on admire à juste titre la fameuse *Cannebière;* de son vaste port, où se balancent des milliers de mâts pavoisés de toutes couleurs.

A ceux qui aiment les antiques monuments, nous n'aurons rien à dire; mais nous ne pourrons nous empêcher de songer à cette pensée profonde d'un sage : « Heureux les peuples dont

» l'histoire manque d'intérêt pour le lecteur;
» heureuses les nations qui se font oublier de
» l'historien, par la monotonie de leur bon-
» heur. »

Pourtant, avant de nous embarquer pour l'Italie, sur le *Capri*, bâtiment napolitain fort bon marcheur, qui a la prétention, justifiée plus tard, hâtons-nous de le dire, de nous déposer à *Civita-Vecchia* en partant de Marseille, après trente-deux heures de traversée; montons ensemble jusqu'à la chapelle de *Notre-Dame de la Garde*, nous y pourrons répéter toutes nos observations sur Notre-Dame de Fourvières, et nous jouirons, en outre, du spectacle merveilleux d'un des plus beaux ports marchands que possède la France.

Il est six heures du matin. Jetons-nous avec nos bagages dans une barque de promeneur, et faisons-nous conduire jusqu'au paquebot, à travers les câbles et les cordages qui seront autant d'ennemis auxquels il nous faudra dispu-

ter le passage. Après avoir retenu notre cabine sur le bateau et choisi le lit supérieur, si nous avons un compagnon de voyage et que nous veuillons en éviter tous les inconvénients, remontons sur le pont, et comme Marie Stuart, chantons :

Adieu, France chérie.....

sans y mettre toutefois la même expression de douleur et de regret; *laissons cela à ceux qui vont en Angleterre!...* et n'oublions pas que nous partons pour l'Italie.

Nous voici donc en pleine mer; le vent s'est levé; le *Capri* bondit de vague en vague; l'horizon devient très-monotone; les cœurs se sensibilisent; le capitaine arpente son banc de quart; les passagers sont à la recherche d'un poste à leur convenance; les uns descendent pour ne plus remonter; les autres montent et se couchent sur le pont; quelques-uns déjà installés changent la position qu'ils ont prise, pour une autre qui ne leur paraît guère préférable.

C'est vraiment un spectacle curieux pour qui possède un pied et un cœur marin.

Je me rappellerai toujours qu'un certain monsieur, homme d'assez d'esprit, avait entrepris avec un abbé qui ne lui cédait en rien, sous ce rapport, une dissertation philosophique fort intéressante et dans laquelle il se posait en champion du rationalisme; il faisait au digne ecclésiastique cette singulière proposition : « Monsieur l'abbé, supposez que, dans l'Eu- » charistie, on supprime la présence réelle de » Jésus-Christ, quel inconvénient y aurait-il » pour la religion et pour le sacrement? » Il espérait par là faire une fusion entre les catholiques et les protestants qui ne croient pas à la présence réelle.

Il appuyait sa singulière proposition des arguments, non pas les plus solides, mais les plus bruyants, lorsque nous le vîmes s'élancer vers le bord du bâtiment et abandonner ainsi brusquement la partie.....

Une demi-heure après, je le retrouvai étendu sur le pont, dans le plus grand abattement; il renonça dès lors aux discussions philosophiques.

Si tu fais le voyage de Rome, je t'engage fortement, mon cher Paul, à t'embarquer sur les vaisseaux napolitains qui font le service direct de Marseille à Civita-Vecchia. Je m'en suis très-bien trouvé; il est vrai, on ne s'arrête ni à Gênes, ni à Livourne; mais, à mon avis, c'est un péché mortel que de passer dans une ville d'Italie aussi rapidement que le font les paquebots qui relâchent dans ces ports : il vaut mieux ne rien voir que de visiter de la sorte, en deux heures, ces nobles cités que des mois entiers nous feraient à peine connaître.

Ce n'est point une réclame que je te fais pour la Compagnie napolitaine; je te déclare que je n'y suis point actionnaire, et n'ai nulle idée de le devenir, bien qu'elle fasse de bonnes affaires.

J'ai voulu entamer une petite conversation latino-française avec le pilote du *Capri*, au milieu de la nuit; car mon respect pour Neptune ne me permet pas de rester dans une cabine, en de pareils moments, surtout quand les flots ont une certaine agitation, ce qui était le cas. Je demandai hardiment quelle était l'île que nous avions sous les yeux, et mon Italien me répondit avec beaucoup d'intelligence (il en fallait pour me comprendre) que nous étions à la hauteur du cap Corse. Je saluai la patrie du grand homme et restai à admirer le beau spectacle que j'avais sous les yeux; car le vent ayant changé, nous eûmes quelque peu de gros temps, ce qui ne fit pas rire mon philosophe malade. Quant à moi, j'étais dans la plus grande joie et dans un enthousiasme si complet, que j'aurais eu, je crois, l'imprudence d'appeler de tous mes vœux une tempête.

Tu n'as pas vu l'Italie, par conséquent tu te figures qu'à l'aspect de Civita-Vecchia et de son littoral, le voyageur doit tomber en extase; il

en est tout autrement; la première impression produite sur l'esprit est une impression désagréable. On s'étonne des plaines arides que l'on aperçoit; on se demande si c'est là cette belle terre promise; on serait tenté de s'en retourner, si l'on n'avait la perspective de trente-deux heures de souffrance; on s'écrie qu'on a été trompé; on envoie au diable tous les voyageurs et tous les historiens, en leur reprochant leur mauvaise foi et leur exagération.

Pourquoi toute cette mauvaise humeur, pourquoi ce désenchantement? Ah! c'est qu'on avait des idées fausses, c'est qu'on ne sait pas apprécier en quelques instants une nature nouvelle qui nous étonne par sa tristesse et son aridité, et qui plus tard, après mûr examen, nous remplira d'admiration par sa sévère majesté.

Civita-Vecchia est une déception pour le voyageur: son port nous semble désert, à nous qui venons de Marseille; son rivage nous épouvante par sa nudité; nous voyons quelques Ita-

liens en guenilles qui transportent nos bagages en nous étourdissant d'un langage inconnu, et nous trouvons les Italiens insipides et malpropres; ils cherchent à nous tirer du gousset le plus d'argent qu'ils peuvent (métier fort connu à Paris et autres lieux !...), et nous disons : les Italiens sont des mendiants !... On nous retient deux heures à la douane ; on nous tourmente, on nous vexe, parce que nous avons quatre chemises et quelques guides de voyage que l'employé prend pour des ouvrages politiques, et nous en concluons que c'est un affreux pays où l'on exploite le voyageur; ne serait-il pas beaucoup plus naturel de conclure de tout ce qui précède, que les Romains sont un peuple sans commerce et sans industrie et par conséquent fort misérable?... qu'ils demandent l'aumône, parce qu'ils ne peuvent pas s'en passer?... que nous sommes de mauvaise humeur, parce que nous avons eu le mal de mer, ou parce que nous ne savons pas la langue du pays?... que la douane est une fort belle institution pour ceux qui en touchent les revenus et non pas

pour ceux qui les fournissent!... et qu'enfin l'employé italien qui visite les livres est un ignorant qui cependant, sans mériter ce titre, pourrait très-bien ne pas savoir parler français.

Ceci posé, cher Paul, je vais à l'hôtel *Orlandi,* et je me retrouve la plume à la main, te racontant tout ce que tu viens de lire; je m'aperçois que l'heure du départ de la diligence de Rome est arrivée, et je termine mon épître pour y aller prendre la place qu'un Français fort obligeant a bien voulu me faire retenir à mon arrivée ici.

Adieu, mon cher Paul, à bientôt : ma nouvelle lettre partira de Rome et j'espère qu'elle te trouvera bien portant; c'est une finale de conscrit, peu importe; le naturel a bien son prix, on ne le sacrifie le plus souvent qu'aux dépens de la vérité et du sentiment.

Ton ami dévoué,

Arthur.

P. S. J'ai voulu porter ma lettre à la poste, et je l'ouvre pour te dire qu'un petit Italien, un *ragazzino* que je serais tenté d'appeler *ragazzaccio*, a refusé de me montrer la boîte aux lettres, bien qu'elle fût à deux pas de l'hôtel, dans l'espoir, sans doute, que je lui *achèterais son secret.*

DEUXIÈME LETTRE

Voyage de Civita-Vecchia à Rome. — Arrivée à Rome. — Les hôtels, le confortable, la vie matérielle à Rome. — Premier aspect de Rome. — Un mot sur les Romains.

Rome, ce 24 mai 1853.

Mon cher Paul,

Après un dîner assez mauvais, que je trouvai fort bon, parce que les enthousiastes sont comme les amoureux, ils n'y voient qu'à demi, on pourrait même dire pas du tout, la dili-

gence s'étant trouvée prête et messieurs les postillons ayant bien voulu nous permettre d'y monter, nous nous élançâmes à grande vitesse sur la route de Rome.

Tout chemin mène à Rome, dit le proverbe; hélas! c'est par trop vrai!... On aurait bien dû faire une exception pour cette route si longue, si triste, si monotone que nous allons parcourir ensemble, cher ami!... (car je ne te ferai grâce de rien).

Pourtant mon rôle d'historien, de touriste, me devient très-pénible; que faire en ce trajet à moins que d'y dormir! Je vais cependant essayer de te dépeindre le panorama qui se développait alors sous mes yeux, avec une déplorable persistance.

Suppose-toi, pour quelques heures, dans le coupé de la diligence de Civita à Rome; passe ta tête à travers la portière, et prête à mes indications une oreille attentive et un regard do-

cile. Je commence : Cher Paul, regarde à ta droite, voici la mer !. . Jette un coup d'œil sur ta gauche, voici la montagne !... Maintenant dirige avec soin tes yeux suivant une ligne droite perpendiculaire aux deux directions précédentes ; voici la route !...

J'ai dit, et te laisse à tes réflexions, pour consacrer une demi-heure de ma vie au dieu Morphée : la demi-heure est passée. Je reprends mon personnage de cicerone : Cher ami, suis-moi attentivement dans les détails de ma nouvelle description ; je prends pour ligne principale de mon tableau la blanche route que je t'ai fait considérer tout à l'heure ; élevons une perpendiculaire à cette ligne et prolongeons-la à notre gauche, jusqu'à son intersection avec le cercle de l'horizon, nous rencontrons la montagne ; continuons à suivre notre perpendiculaire dans la direction opposée, nous arrivons au bord de la mer.

C'est ainsi que de Civita-Vecchia à Pàlo, je

pourrais varier les points de vue et les paysages, mais je compte sur ton imagination pour suppléer mon silence.

Ceci me rappelle une conversation des plus animées qu'il me fallut subir pendant un voyage que je fis dans une partie de la France que je ne nommerai pas, mais que pour la facilité du discours j'appellerai *le Limousin.* J'étais en visite chez d'aimables indigènes de ce pays que je ne nomme pas, et il me fallut faire des efforts inouïs d'intelligence, comme ceux que je te propose en ce moment, pour répondre aux interpellations suivantes. Les premiers saluts d'usage une fois terminés, ce qui nous prit deux dizaines de minutes, je fus de la sorte complimenté :

— Êtes-vous déjà venu dans ce pays-ci?...

— Oui, madame, il y a quelques années...

— Madame votre mère est-elle déjà venue dans ce pays-ci?...

— Je crois qu'elle y vient pour la première fois.

— Monsieur votre père est-il déjà venu dans ce pays-ci ?...

— Je ne saurais répondre à votre question...

Un quart d'heure s'écoula dans le plus grand silence, qui fut interrompu en ces termes :

— Comptez-vous, Monsieur, rester longtemps ici ?

— L'espace de trois semaines...

— Madame votre mère a-t-elle l'intention de rester longtemps ici ?

— Je pense partir avec elle...

— Monsieur votre père restera-t-il lôngtemps ici ?...

Réponse — voir la précédente.

Une demi-heure s'écoula dans le plus pro-

fond recueillement, et après plusieurs reprises semblables aux précédentes, l'entretien fut terminé par une série de graves salutations beaucoup plus compliquées encore que celles qui l'avaient précédé.

Cette anecdote a pour but de te faire mieux sentir, cher ami, toute la variété du paysage que tu as sous les yeux.

Mais enfin, me diras-tu, ce pays est donc tout à fait inhabité?... En effet, les hommes de cette contrée n'en sont pas encore réduits aux émigrations forcées des téméraires fondateurs de la tour de Babel : pourtant, près de cette route dont je viens de te faire la description, se trouvent quelques villages... destinés à servir de refuge à messieurs les brigands plutôt qu'à récréer l'œil empressé de l'artiste et du voyageur : Ces messieurs de la montagne viennent de temps en temps, le soir, fumer leur cigare ou leur pipe, sur la route où nous sommes, et ils ont tant d'éloquence, qu'aucun voyageur ne se re-

fuse à verser ses fonds dans la caisse de leur petite société anonyme; ce sont des gens fort bien élevés, si j'en crois les discours de certaines dames qui ont fait leur connaissance. Je n'ai pas eu cet agrément, et si tu veux venir à Rome, à ton arrivée au port de Civita-Vecchia, je te ferai annoncer solennellement à l'autorité locale et je te ménagerai de cette façon des émotions de voyage qui ne sont pas à dédaigner.

Il ne faut cependant pas trop en vouloir à messieurs les brigands de s'adresser ainsi aux *forestieri* pour obvier au déficit de leurs finances. Être *brigand* ou gendarme, sont les seuls métiers connus dans les pays où l'absence de commerce et d'industrie laisse croupir le peuple dans la fainéantise et la pauvreté : et n'est pas *gendarme* qui veut, même à Rome! Ce n'est pas d'ailleurs un emploi bien lucratif. A l'appui de ces réflexions, voici la réponse d'un aubergiste auquel je parlais des fréquentes arrestations qui se font la nuit sur la grande route : « *Ah! signore, c'e tanta miseria questo*

anno!... » « Ah Monsieur, il y a tant de misère cette année!... » Et cette excuse lui paraissait très-naturelle et très-suffisante; peut-être était-il lui-même hôtelier le jour et brigand la nuit, ou tout au moins partageait-il les dépouilles en s'en faisant le recéleur.

Il y a cinquante milles romains de Civita-Vecchia à Rome; le mille romain étant le tiers d'une lieue de quatre kilomètres, notre trajet se serait fait assez rapidement et sans grands incidents, s'il n'avait pris fantaisie aux douaniers pontificaux de nous faire subir à Pâlo, unique village que l'on rencontre sur la route de Rome, une seconde épreuve pareille à celle de Civita-Vecchia: avec leurs figures sinistres, ils vinrent tout bouleverser dans la voiture, pour avoir le droit d'exiger quelques *baïocchi* de récompense; c'était à croire à une attaque de brigands.

Ceci me remet en mémoire une petite aventure arrivée à un monsieur dont j'ai fait la connaissance à Rome, car on y fait beaucoup de

connaissances, peut-être trop... On m'a dit qu'il était prudent d'être modéré sous ce rapport.

Ce digne militaire (c'était un colonel en retraite) revenait de Florence à Rome, en compagnie d'un officier et d'un docteur, tous les deux de ses amis, et puis d'un abbé qui ne m'a pas paru aussi bien dans ses papiers; je me hâte de te dire que je ne sais pas pourquoi...

Le *vetturino* eut l'imprudence de leur recommander de ne laisser approcher personne de la voiture et de se tenir sur leurs gardes, attendu que sur cette route on faisait parfois de fâcheuses rencontres..... Par la grande chaleur, ces quelques paroles germèrent dans la tête de ce monsieur, qui s'endormit profondément, ainsi que ses compagnons de voyage; il dut avoir des songes et surtout rêver brigands, poignards, etc...; peut-être se crut-il le héros d'une de ces scènes tragiques comme on en lit souvent dans les journaux italiens.

La voiture cheminait lentement, comme le

coche de la Fontaine; la mouche n'y devait pas manquer, sans toutefois gagner plus de lauriers, car il s'agissait d'une côte fort rapide et fort longue. Tout à coup mon vieux monsieur est réveillé instinctivement par l'apparition d'une tête humaine qui venait de remplir le cadre vide de la portière.

Aussitôt les histoires de brigands lui reviennent à l'esprit; il s'élance comme un furieux et saisit de ses deux mains cette tête ennemie qu'il tient fixée entre l'un de ses bras et le bois de la voiture; cet acte énergique est accompagné des exclamations faites pour la circonstance et qui sont promptes à naître sur les lèvres d'un soldat. A ce bruit, l'alarme se répand dans la petite caravane; il se fait un réveil général; l'abbé ayant sans doute des mœurs peu guerrières et craignant l'effusion du sang, disparaît entre les jambes de ses voisins; l'officier, ne comprenant rien à cette manœuvre, s'imagine qu'un ennemi s'introduit dans la place, et se met aussitôt en devoir de lutter avec lui, de toute la

force de son jarret; quant au docteur, il conserve tout son sang-froid et se contente de crier à son ami, qui d'une main, comme nous l'avons dit, retenait par le col la tête de l'inconnu et de l'autre lui administrait une correction à coups de poings : « Mon ami !... ne le tuez pas ! »

Après la première fureur du combat, tout s'expliqua, et l'on découvrit que le brigand en question était tout simplement le postillon, qui profitait de la côte pour réclamer aux voyageurs l'éternelle « *bona mano.* » Cette fois, il se contenta de ce qu'il avait reçu et n'y revint plus.

Je te fais grâce de ses réflexions et de celle de mon intrépide monsieur, et je pars de Pâlo, que je ne te décrirai pas aujourd'hui, car on a eu la délicatesse de me faire parcourir de nuit cette route dont je t'ai dépeint tout à l'heure le commencement par des tableaux si nombreux et si variés.

Ce que tu as de mieux à faire, est de t'endormir; aussi bien je crois que mon récit a déjà

obtenu ce résultat. Je suis de bonne composition et ne m'en déclare pas offensé, pourvu qu'à trois milles de Rome tu me prêtes de nouveau ton attention, en mettant avec moi le nez à la portière.

Mais je ne vois rien!.... t'écries-tu.... C'est précisément ce qu'il faut, cher ami, nous sommes dans la campagne romaine, ce vaste désert qui fait le bonheur des peintres, des poëtes et des voleurs de grands chemins!

J'en parle avec ironie, et cependant quand on sait admirer, quoi de plus beau que cette solitude pleine de tristesse et de majesté; quoi de plus imposant que cette ville éternelle, entourée de plaines arides qui lui servent comme d'un mystérieux rempart! Cette reine des cités, assise au milieu de ses ruines, semble se dérober à tous les regards; elle se dresse du sein de la désolation, comme pour reprocher son impuissance au temps, qui détruit tout : vingt siècles ont passé sur sa tête, et l'antique Rome est encore là, majestueux et silencieux témoin du pré-

sent, pour transmettre à l'avenir tous les secrets du passé!

Que de pensées se pressent en foule dans l'esprit en un pareil moment : on est ému, je te l'assure, et pourtant une fois que l'on est entré par la porte *Cavallegeri*, tout est fini; le charme cesse, on n'a plus sous les yeux que les rues étroites et tortueuses de la vieille cité, ce qui n'est pas fait pour plaire à des yeux parisiens. A propos de la porte Cavallegeri, le soldat français, qui pour être bon fantassin n'en est pas meilleur philologue, l'appelle souvent avec naïveté, la porte « cavalerie légère. »

C'est là qu'il faut subir une troisième épreuve de douane; on en est quitte moyennant son passeport et quelques paoli; puis en longeant la prison du Saint-Office, la sainte maison de l'inquisition, les colonnades de la place Saint-Pierre, le pont Saint-Ange, etc., etc... on arrive à l'hôtel de *la Minerve*.

Tout voyageur de distinction se croit obligé

d'y descendre à son arrivée à Rome ; je ne blâme pas cet usage; mais quoique l'ayant suivi, je le range au nombre des préjugés.

Descendons de notre boîte, car maintenent que nous sommes en ville, je n'ose plus lui donner le nom de voiture, et gardons-nous bien de demander nos bagages au conducteur, en lui disant :

Vetturino, i miei bauli !..

parce qu'il nous répondrait, sans même détourner la tête :

Ecco gli fachini!

Les faquins sont une bande de drôles enguenillés qui s'abattent sur les pauvres voyageurs, à l'arrivée des diligences, et dont le rôle consiste à porter les bagages du haut de la voiture jusqu'à l'hôtel où l'on descend. Pour ce pénible travail, ils exigent modestement quatre ou cinq paoli, c'est-à-dire quarante ou cinquante sous.

Le voyageur peu exercé s'exécute de bonne

grâce, non sans faire une foule de réflexions sur l'exagération du prix, et il oublie ce principe important qui doit nous accompagner partout en Italie : que, dans les pays où le voyageur est la seule industrie qu'on exploite, il est lui-même le maître des usages et des habitudes, parce qu'on se pliera toujours à ses caprices, attendu qu'on ne peut pas se passer de lui.

Dans d'autres pays, on vit très-bien sans le secours de l'étranger; les Romains mourraient tous de faim si l'étranger cessait de venir les visiter.

Il faut donc être économe à Rome, et disputer *baïocco* par *baïocco*, son *denaro*; on peut s'y permettre une foule de lésineries qui paraîtraient choquantes en d'autres lieux; là, c'est tout différent.

Voulez-vous prendre une voiture pour faire une course, on vous demandera un écu ou cinq francs, ou bien huit paoli, c'est-à-dire, quatre

francs ! offrez deux paoli, on vous conduira pour quatre.

Voulez-vous une loge au spectacle, on vous réclamera deux écus; offrez cinq paoli, c'est-à-dire, quatre fois moins, et l'administration sera très-flattée de vous recevoir pour un simple scudo.

Il ne faut point par grandeur d'âme négliger ces petits moyens que je t'indique, car si l'on s'aperçoit que tu les négliges, tu deviendras la proie de tous ceux qui s'approcheront de toi : si on te demande trois paoli pour un service quelconque et que tu les donnes sans hésiter, le facchino regrettera amèrement de ne pas t'en avoir demande six; si tu en donnes six, il s'en voudra beaucoup de ne pas en avoir demandé douze; sa rapacité n'a d'autres limites que celles de la bonne volonté des étrangers qu'il exploite.

Je t'ai dit tout à l'heure, cher ami, que c'était un préjugé de ne descendre qu'à *la Minerve*, et

pourtant c'est un fort bel hôtel, très-bien tenu, où se réunissent beaucoup de voyageurs riches, et surtout les ecclésiastiques ; le préjugé consisterait à croire qu'il n'y a de convenable à Rome que cet établissement ; il y en a certainement d'autres qu'on pourrait lui comparer ; par exemple, l'hôtel d'Angleterre, fréquenté particulièrement par nos voisins d'outre-Manche, et où l'on trouve tout le confortable nécessaire et tous les soins désirables. Je pourrais nommer encore le Grand hôtel de Russie et celui des Etats-Unis, dans la rue du *Babuino* ; l'hôtel *Spilmann*, rue *Della Croce* ; l'hôtel *Sterny*, place d'Espagne, ainsi que l'hôtel de l'Europe : tous ils méritent de passer à juste titre pour de fort bons hôtels ; et quand on a l'intention de bien payer, on s'y procure à peu près tout ce que l'on a en France et dans les pays les plus civilisés.

Je t'ai dit que le *forestiere* était un des grands revenus de la population romaine, et, à ce sujet, je te ferai une réflexion qui te surprendra : c'est que, en définitive, malgré le besoin qu'on

a de l'étranger à Rome, on ne fait rien pour l'y attirer ou pour l'y faire rester. Ainsi, le public des classes moyennes, qui sont les plus nombreuses, ne trouve à Rome aucune de ces petites jouissances matérielles qu'il est habitué à rencontrer dans nos villes ; le confortable dont je parlais tout à l'heure n'existe que pour les grosses bourses ; et celles-là, dans tous les temps et dans tous les lieux, ont su satisfaire les désirs de leurs possesseurs. Sans doute, les Rothschild n'auraient pas honte du confortable de Lucullus, et pourtant entre eux la distance est de plus de vingt siècles.

On dirait que les étrangers ont pris un abonnement à vie pour le voyage de Rome, et on les traite comme des locataires à long bail ; on ne leur ménage aucune surprise, aucun plaisir, aucune distraction ; on ne fait rien pour eux, et cependant on ne vit que par eux ; c'est un faux calcul, et les Romains d'aujourd'hui pourraient bien le sentir, si les Romains d'autrefois n'avaient pris soin, en leur léguant tant de richesses,

de faire éternellement de Rome le rendez-vous de la postérité.

Puisque nous en sommes à la question du confortable, je t'engage fort, à ton prochain voyage, si tu séjournes quelque temps ici, à te loger en ville, dans un appartement meublé; tu t'en trouveras beaucoup mieux que de rester à l'hôtel, et ta bourse aussi.

Tu te procureras sans peine joli logement, bons tapis, beaux meubles, frais minois à la maison, ce qui n'est pas à dédaigner pour un cœur de vingt-deux ans.

Cette industrie des *appartamenti d'affitarsi* est très-développée en ce pays; on pourrait même ajouter que c'est la seule ressource des habitants. Sitôt qu'un Romain ou une Romaine a pu amasser quatre *baïocchi*, on les place de cette façon dans un petit mobilier, entre quatre murs reblanchis et sur un parquet tapissé à neuf, ce qui vaut bien un placement sur l'Etat. Alors, pendant

la saison d'hiver, les propriétaires de l'*appartemento affittato* s'entassent pêle-mêle dans quelque coin obscur, laissant le reste de l'étage à un honnête *forestiere* qui se charge de payer la *pigione* de toute l'année, avec un petit supplément, et quand l'inconstant voyageur a repris son essor vers d'autres rivages, ce qu'on appelle à Rome la morte-saison, le petit rentier fait le grand seigneur et passe ses journées à dormir sur ces divans qui ont si bien travaillé pendant l'hiver.

Malgré le bien-être dont jouissent les hautes classes de la société, ce serait une erreur de croire qu'on se procure facilement ici toutes les jouissances de la vie ; sous ce rapport, grâce au commerce et à l'industrie, nos pays du nord ont souvent l'avantage sur celui-ci, et le travail chez nous supplée à ce qui nous manque de richesses naturelles ; ici, c'est l'inverse, la terre est si généreuse que, même sans travail, on vit encore à peu de frais. Ah ! si le commerce et l'industrie pouvaient enfin y atteindre un développement convenable, il n'est pas douteux que ces pays

ne soient bientôt un vrai paradis terrestre ; tandis que toute cette fertilité est souvent inutile ; toute cette exubérance de produits est la proie du gaspillage, et si parfois on rencontre le bon marché, c'est presque toujours aux dépens du confortable.

Tu vois, mon cher Paul, qu'il faut en rabattre beaucoup de nos idées au sujet de Rome ; j'ajouterai cependant que cette ville est assez généreuse sous d'autres rapports pour faire un peu payer sa gloire à ceux qui viennent l'admirer. D'ailleurs, ce désenchantement dont je te parle est perpétuel ; la vie est une suite de déceptions : notre imagination est si féconde, que la réalité reste toujours au-dessous de l'idéal que nous nous formions dans l'esprit, et quand nous venons à toucher du doigt ces objets de nos rêves, nous nous écrions avec douleur, cette parole aussi commune que triviale, et pourtant si caractéristique : « Ah ! ce n'est que ça ! »

Malgré cette impression fâcheuse, si fré-

quente, à laquelle la ville des Césars ne peut elle-même nous soustraire, parce qu'elle a pour cause notre propre nature, disons bien vite qu'à Rome on finit toujours par s'extasier, et que si l'on éprouve certains regrets, on trouve aussi de bien grandes compensations. Que de chefs-d'œuvre jetés là avec profusion et qui font vite oublier ce qui nous manque de la vie de Paris : ici on vit moins par les sens, mais en revanche, on vit davantage par le souvenir, par le cœur et par l'esprit.

Tu te serais attendu, peut-être, à trouver dans la ville éternelle de grandes et belles rues, de larges quais au bord du fleuve chanté par Virgile; ce fleuve lui-même, tu te le représentes sans doute bien différent de ce qu'il est pour moi aujourd'hui.

Erreur, erreur!... Je ne t'en veux pas, c'est toujours le prestige du lointain qui agit sur notre esprit; moi-même avant d'avoir vu, j'éprouvais ce que tu ressens : l'expérience est

une grande maîtresse; c'est un mentor bien habile, mais elle a un rival qui lui fait une terrible concurrence, parce qu'il nous apprend en quelques mois ce que l'autre met des années à nous faire connaître : ce rival, c'est le voyage.

Eh bien non, les rues de Rome sont étroites et tortueuses comme celles de toutes les vieilles villes et surtout des vieilles villes du Midi : les quais n'ont pas encore vu le jour!.. et j'ai bien peur qu'il ne meure bien des promeneurs, avant qu'on ait vu se réaliser ce rêve de tous les gens qui aiment le vrai progrès et les dépenses utiles. Cependant on m'a assuré qu'il entrait dans les projets du saint-père de doter sa bonne ville de Rome de ce nouvel embellissement; je le crois sans peine, car le pape Pie IX a déjà montré au monde combien il sait comprendre les vrais besoins de son peuple, et comment il se place naturellement au-dessus des préjugés de la routine et à la hauteur des idées modernes.

Quant au Tibre, c'est une rivière ayant presque la largeur de notre Seine, mais les eaux en sont moins belles; elles conservent toute l'année une teinte jaune que le grand poëte décore du nom de blonde; les bords en sont arides et nus; la vallée qu'il parcourt est complétement déserte, et l'air qu'on y respire est malsain : d'ordinaire un fleuve répand autour de lui la richesse et l'abondance, le Tibre semble n'y semer que la stérilité et la désolation.

Je voudrais bien voir que la Seine se conduisît de la sorte, il y a longtemps qu'on l'eût chassée pour toujours de Paris.

Tout en rejetant comme une calomnie cette pensée coupable, que les Italiens sont indignes de notre civilisation, qu'ils ne sauront jamais manier avec intelligence ce puissant levier de l'industrie destiné à transformer le monde, avouons avec douleur qu'il y a beaucoup à faire en ce pays, et que l'œil du voyageur est attristé de l'état de misère et d'ignorance où

croupissent encore aujourd'hui les descendants du peuple-roi.

Mais tout espoir n'est pas perdu. Les peuples sont comme les plantes de la terre, ils se régénèrent sous la main puissante du travail; et leur travail de renaissance, ce sont les malheurs qui les accablent, tels que le joug de l'étranger et la guerre civile ; c'est un temps d'épreuve que la Providence leur envoie, afin qu'ils se souviennent de leur passé. Les nations qui restent sourdes à cet avertissement venu d'en haut, sont rayées impitoyablement de la face de la terre : tel ne sera pas assurément le sort de l'Italie! Déjà elle comprend tout ce qu'elle peut être en songeant à ce qu'elle a été ; après un sommeil de plusieurs siècles, elle se réveillera bientôt, plus belle, plus grande que jamais !

Adieu, mon cher Paul, pardonne-moi ces pensées qui m'échappent malgré moi ; mais à la vue d'un peuple si malheureux et pourtant si intelligent, je croirais offenser la divine provi-

dence, si je venais comme tant d'autres jeter la pierre à cette noble nation si injustement calomniée, et si je lui refusais, moi aussi, cette place au soleil que lui assurera, dans un prochain avenir, sa persévérance pleine de résignation et de confiance en Dieu.

Ton ami sincère,

Arthur.

TROISIÈME LETTRE

Le Far niente. — Le Panthéon. — Plan de Rome.
Le crépuscule à Rome.

Rome, le 16 juin 1853.

Voilà bientôt deux mois que je suis à Rome, cher Paul, et je ne t'ai encore rien dit des beaux monuments que j'ai visités; je t'ai à peine parlé de mes impressions de voyage, et pourtant je sens quelque chose qui arrête ma plume. Ah! c'est sans doute la paresse, cette prosaïque paresse qu'on appelle ici du nom poétique de *far*

niente. Ne m'accuse pas, cher ami !... Si tu voyais ce beau soleil, dont la douce chaleur vous porte aux plus doux rêves et séduirait les plus courageux, tu comprendrais qu'on n'éprouve pas ici le besoin de passer son temps, comme Hercule, à faire un métier de nègre. C'est une histoire que je n'ai jamais bien comprise.

En tout cas, quelle que soit l'opinion de la secte d'Hercule, je ne puis m'empêcher de pousser un gros soupir en songeant avec quelle sévérité notre bonne mère la sainte Église s'est exprimée à l'endroit des sept péchés capitaux. Ne crie pas à l'immoralité : tu connais mes convictions; ce que j'en dis, c'est par pure charité pour les pécheurs, au nombre desquels je ne suis que trop rangé. En effet, ce *dolce far niente* est si séduisant, quand il vient nous trouver à l'heure de la méridienne, et qu'il se place sans façon à nos côtés, sur un sofa moelleux, en nous disant d'une voix calme et tendre : « Ami, » oublie les peines de la vie; il est midi, c'est » l'heure du repos. Vois ces jolis songes aux

» ailes d'or qui voltigent autour de toi. Crois-
» moi, les heures consacrées à Morphée sont
» des heures dérobées à la souffrance, à la dou-
» leur. N'éloigne point de tes lèvres la coupe
» du bonheur ; il t'en coûte si peu d'efforts pour
» en savourer le nectar!.. *Le sommeil est une*
» *porte mystérieuse par laquelle nous fuyons la*
» *vie sur un sentier de roses...* Dans tes longs
» moments de veille tu n'apprends qu'à souf-
» frir!.... Suis-moi, ami; moi seul j'ai le secret
» de faire tout oublier!... »

Comment résister à un pareil appel? Ah! mon ami, c'est impossible! et je suis sûr que le bon père auquel le récit de nos fautes procure un bain de vapeur, dans l'enceinte où son devoir et son infatigable dévouement le conduisent chaque jour pour le salut des pauvres mortels; j'en suis certain, ce bon père doit nous excuser à moitié, *in petto*, quand nous confessons le *far niente.*

Pourtant le *far niente* figure sur la liste des péchés capitaux. On ne l'appelle pas de ce nom,

par politesse pour les Italiens, ce qui n'empêche pas que dans l'autre monde on connaît bien son signalement.

Le *far niente* a un parent, fort bon vivant du reste, que l'on rencontre chez Véfour ou à la sortie des Frères Provençaux, à Paris; il se dandine agréablement sur ses deux jambes, a la mine réjouie, le cœur très-expansif, le sourire sur les lèvres et des larmes dans les yeux : ce n'est certes pas là le portrait d'un gaillard en contravention avec la justice; non, s'il s'agit du commissaire de police, quoiqu'ils aient parfois quelques pourparlers ensemble; mais pourtant dans l'autre monde le susdit est très-mal vu et n'est pas reçu dans la bonne société. Dois-je le nommer? C'est pénible après ce que je viens de dire. Aussi je te renvoie, mon cher Paul, à Brillat-Savarin, qui te désignera mon monsieur beaucoup mieux que je ne saurais le faire.

J'en reviens toujours à mes moutons, je voulais dire à mes péchés, et je me félicite pour

monsieur Satan, auquel on reproche de faire tourner les tables, sans qu'on lui en veuille d'avoir fait tourner la tête à tant de gens, depuis bientôt six mille ans; je me réjouis de n'avoir pas été nommé juge d'instruction pour ces sortes de causes, car je sens décidément que je serais par trop indulgent.

Je te vois d'ici, mon cher Paul, ouvrir de grands yeux et puis une grande bouche, pour me crier tous les noms des saints Pères, et ceux des bienheureux du paradis, et celui de Blanche de Castille!.... Que répondrai-je? un seul mot: c'est qu'ils ont tous raison, et que seul, j'ai tort; qu'ils parlent au nom de la vérité, et que moi je viens de prendre pour un instant le langage du monde. Ah! c'est qu'il n'y a qu'un pas du mal au bien; la grande famille des vertus compte de nombreux bâtards auxquels on donne trop souvent la préférence. Que de fois on met un abîme où il n'existe qu'une distance imperceptible! Que de fois on rapproche ce qui est séparé par l'infini! A l'instar du vénérable

Lhomond, je prends des exemples. Dans les maximes du monde, on trouve les suivantes :

« L'homme en blouse qui fréquente la Courtille est un vagabond, un gueux, un ivrogne!... »

« L'homme en habit qui abuse de la Maison Dorée est un jeune homme qui justifie le proverbe : « Il faut que jeunesse se passe. »

« Le brigand qui, suivi de douze voleurs, arrête les passants sur la grand'route, est un assassin digne des plus grands châtiments. »

« Le prince qui, à la tête d'une armée, s'empare de tout un pays, et le met à feu et à sang, est un grand conquérant fait pour l'immortalité. »

Voilà comment raisonne le monde. C'est vieux comme Hérode, me diras-tu ; sans doute, mais il paraît que décidément la mode s'en conserve toujours.

La morale de ceci,
Mon ami, la voici :

Ne vas pas croire que de tout mon bavardage il résulte que vertu ou vice ne font qu'un !... ou bien que l'homme n'est jamais coupable, parce qu'il est le jouet d'une aveugle fatalité.

Ce n'est point là ma finale; je m'explique :

J'ai voulu tout simplement prouver que le monde ne sait pas ce qu'il dit; qu'il faut peu de chose pour le contenter; qu'il pardonne tout et s'en tient aux apparences, pourvu qu'elles lui plaisent, et qu'enfin il n'y a plus de crime pour lui, partout où se trouvent réunis l'esprit, l'audace et le succès.

La religion seule est infaillible : aussi parle-t-elle tout différemment; et malgré nous, s'il le faut, condamnons impitoyablement tout ce qu'elle désavoue, et déclarons qu'en dehors d'elle il n'y a qu'erreur, que vanité et inconséquence !..

Voilà ma morale. Ceci posé, messieurs les capitaux (je m'adresse toujours aux péchés), je

vous salue, et vous crois encore plus dangereux qu'aimables.

Parlons de Rome.

Comme tu le penses, cher Paul, mon premier mouvement après mon arrivée ici, fut une invasion chez un libraire ; je m'y armai d'un guide, bien résolu à parcourir la ville des Césars et à faire connaissance avec ses ruines de toute espèce.

D'ailleurs, je suis devenu presque Romain; je commence à lier conversation avec les patrons *di casa*; et à ce propos, la meilleure recette que je puisse te donner pour apprendre l'italien, c'est de faire comme si tu le savais : la foi fait tant de choses ! Et positivement sans elle je défie qu'on dise un misérable petit mot.

J'y vais donc à cœur ouvert et je m'en trouve bien.

Entrons chez mon libraire : c'est un Allemand qui demeure place d'Espagne, et m'a procuré

un charmant petit guide écrit en français, sur l'Italie, par un Anglais de beaucoup de talent, nommé M. Barns. Tout fier de mon acquisition, je pars d'un pied léger, un doigt dans mon livre, et j'arrive droit au Panthéon, appelé aujourd'hui l'église de la Rotonde; il se trouve situé entre le Corso (la rue de Rivoli de Rome) et le fleuve (car c'est ainsi que nous désignerons toujours le Tibre, à l'instar des Grecs et des anciens Romains), au fond d'une vaste place qui m'a fait l'effet de servir de marché aux légumes, et qui se termine par un marché aux poissons, moins important toutefois que celui du Ghetto, quartier des juifs.

Ce Panthéon est sans contredit, avec le Colisée, un des plus beaux restes de la Rome antique : c'est un vaste temple de forme cylindrique, terminé au sommet par un orifice circulaire, et flanqué à l'extérieur de magnifiques colonnes de style corinthien à moitié enfouies dans le sol. L'exhaussement du terrain environnant enlève à cet édifice une grande partie de

sa majesté; au reste, il est encore défiguré par derrière d'une façon plus désavantageuse: un groupe de maisons, aussi disgracieux qu'indiscret, lui monte sur le dos et surprend désagréablement l'œil enthousiaste du voyageur.

Le gouvernement a pris la résolution de faire disparaître ces quatre malencontreuses bicoques; et si ce projet ne vient pas heurter quelques intérêts privés, il est à présumer que dans quelques années (c'est à dessein que j'emploie le mot année, car ici on n'avance qu'à pas de tortue; c'est d'ailleurs beaucoup plus sûr et plus sage); il est à croire, dis-je, qu'à cette époque, le Panthéon respirera plus à son aise, et que, débarrassé de ses haillons, il ne cachera plus au regard avide de l'artiste un seul détail de ses belles formes.

Dans cette église, comme dans presque toutes celles de Rome, une indulgence plénière est offerte aux fidèles qui y viennent adorer le saint Sacrement, pourvu toutefois qu'ils aient

pris leurs précautions et qu'ils n'aient que de petits comptes à régler avec le ciel.

Les autels, au nombre de huit ou neuf, sont rangés en cercle autour du centre de l'édifice, laissé parfaitement vide et dont les dalles sont usées par la pluie qu'elles reçoivent de l'ouverture dont nous avons parlé. On trouve dans le Panthéon, comme partout à Rome, un grand luxe d'images, de tableaux et d'ornements d'or ou d'argent. Il y a des gens qui regrettent beaucoup ce qu'on dépense ainsi pour embellir la maison de Dieu; sans approuver l'exagération dans quelque sens qu'elle se produise, les amis de la vérité ne peuvent que se féliciter, ce me semble, que des chrétiens aient songé à donner un tel emploi à leur argent ! Il y en a tant qui en font un si mauvais usage !...

Toujours d'après nos conventions, je mets de côté les descriptions; ainsi, mon cher Paul, s'il te prend fantaisie de connaître tout ce que renferme *la chiesa della Rotonda*, je ne suis plus ton homme, et te renvoie aux nombreux guides

du voyageur en Italie, parmi lesquels tu n'auras que l'embarras du choix, ce qui n'est pas peu dire !...

Si je t'ai parlé du Panthéon avant de te décrire un plan général de la ville sainte, c'est uniquement parce que ce monument a tout d'abord frappé mes regards. Quand on habite l'hôtel de *la Minerve*, on passe ses premières journées de séjour ici, à tourner sans cesse dans un cercle trop fastidieux pour que je ne l'appelle pas vicieux. Si l'on désire sortir de *la Minerve*, on arrive au Panthéon, et quand on veut se débarrasser du Panthéon, ce qui n'est pas facile, attendu que toutes les rues de ce quartier-là se sont donné le mot pour vous y reconduire, on retourne infailliblement à *la Minerve* : voilà ce qui m'a procuré l'honneur et le plaisir de faire la connaissance du Panthéon.

Faisons maintenant de la topographie.

Je diviserais Rome, pour la commodité du touriste, en deux parties principales : la pre-

mière serait située sur la rive gauche du Tibre, et la seconde sur l'autre rive; puis, il conviendrait de subdiviser ces deux divisions de la manière suivante : la portion de la ville située sur la rive gauche comprendrait quatre subdivisions, en prenant pour première ligne de démarcation la rue du *Corso* ; d'un côté de cette ligne nous aurons le quartier de la place d'Espagne, du *Monte Pincio*, de la *Trinité-du-Mont*, de la place *Barberini*, de la *Propagande*, et enfin, de la place de *Trévi* et de celle des *Saints-Apôtres*, où se trouve l'ambassade de France; de l'autre côté du Corso, nous formerons notre seconde subdivision de la rue de *Ripetta* (petite rive du fleuve), de la rue de la *Fontanella-Borghèse*, des places *Colonna* et *Pietra*, où se trouve la douane de terre, du *Monte Citerio*, où habite madame la police avec tous ses petits accessoires; des places de la *Rotonde* et de *Venise*, où s'élève le palais féodal du même nom, propriété de la maison d'Autriche, et nous nous arrêterons dans notre travail de délimitation au *Gesu* et au *Capidoglio* (ancien Capitole).

Quant aux deux autres subdivisions, elles seront un peu moins bien marquées que les précédentes, parce que la ville est fort étendue d'un certain côté de ses remparts. Les murailles de Rome ont été bâties pour une ville de trois millions d'habitants, et la Rome d'aujourd'hui n'en contient que 200,000.

Cependant nous partirons du Capitole comme point de séparation, et nous aurons à notre droite, en laissant le Colisée sur notre gauche, le quartier qui fait suite au Gesú et celui du Ghetto, où habitent 10,000 juifs entassés les uns sur les autres comme des voyageurs de troisième classe sur nos chemins de fer, et de l'autre côté nous trouverons le *Forum*, le quartier du Colisée, les ruines de l'antique Rome, le palais des Césars, plusieurs églises de communautés religieuses, isolées au milieu des arcs de triomphe et des temples païens, le quartier de *Sainte-Marie-Majeure*, et celui de *Saint Jean-de-Latran*, enfin, toutes les rues situées entre le Capitole et le *Monte Cavallo*, où se trouve le palais

Quirinal, que nous comprendrons dans cette dernière subdivision.

Après cet aperçu général de la rive gauche du fleuve, passons à l'autre rive, que les Romains, apparemment de la première, ont désignée sous le nom de *Transtevere*. Nous prendrons pour point de démarcation le mont *Saint-Pancrace*, et en regardant le Tibre, nous aurons à notre gauche le quartier de *Saint-Pierre*, du fort *Saint-Ange*, du *Saint-Office*, etc., et à notre droite, celui de Saint-Pancrace jusqu'au port de *Ripa-Grande*.

Pour bien juger du panorama de Rome à vol d'oiseau, il y a trois points de vue principaux qui méritent qu'on se donne la peine de s'y transporter. Le premier point de vue est sur la hauteur du Monte Pincio, situé sur la rive gauche du fleuve; nous y jouirons d'une jolie promenade, rendez-vous général des élégants de la ville sainte, que l'on doit aux soins intelligents d'un jardinier des environs de Paris.

De cette hauteur nous aurons sous les yeux, à l'horizon les montagnes et puis Saint-Pierre de Rome, le fort Saint-Ange et la plaine qui le touche d'un côté, mais plus particulièrement le quartier situé à la gauche du Corso.

Le second point de vue est au *Monte Mario*, à plus d'une portée de canon de la Porte du Peuple, située sur la route de Florence. Du Monte Mario, où les troupes françaises ont laissé comme souvenir de leur siége une fort belle route qui en facilite singulièrement la pénible ascension, nous verrons Saint-Pierre, le fort Saint-Ange, beaucoup mieux que du Monte Pincio, et nous serons plus rapprochés de la partie de la ville située sur la rive droite du fleuve.

Enfin du haut du mont Saint-Pancrace, nous aurons une troisième vue de Rome, dans laquelle nous apercevons surtout le Transtévère, et un peu plus loin le port de Ripa-Grande et le quartier de *San-Francesco*.

Il y a certainement dans la ville aux sept

collines une multitude de points de vue très-dignes d'attirer les regards de l'artiste ; mais ceux que je viens de citer sont incontestablement les trois plus remarquables, et parmi eux, celui du Monte Mario est encore le plus digne d'admiration.

Ces trois monts forment un vaste triangle dans lequel est renfermée la ville de Rome, au moins la partie la plus moderne et la plus habitée.

Cette ville est d'une configuration assez bizarre ; elle est fort irrégulière, et c'est avec beaucoup de peine qu'on parvient à se la représenter de mémoire dans son ensemble. Elle forme d'abord un fer à cheval assez vaste, à partir du Vatican jusqu'au Monte Pincio, le centre du demi-cercle étant placé au pont Saint-Ange ; puis elle s'allonge sous la forme d'un triangle, dont le sommet se trouverait à Ripa-Grande, à travers les nombreuses sinuosités du Tibre aux blondes eaux.

Parlons d'autre chose, mon cher Paul. A propos, pleut-il toujours à Paris? Ici il fait un temps des plus délicieux; jamais un nuage ne vient attrister ce beau ciel qui n'a point son pareil; c'est un coup d'œil dont ma plume ne saurait te rendre compte. Il faut voir ces grandes lignes bleues que tracent à l'horizon les montagnes, pour comprendre l'enthousiasme des peintres. En effet, on ne saurait vivre en ce pays sans y devenir ou poëte ou artiste.

A chaque terrain ses plantes, à chaque sol ses animaux !... Pourquoi pas à chaque pays ses habitants?..... Rien n'est plus vrai que cette énigme dont voici l'explication : dans les pays de hautes montagnes, la nature inspire aux hommes de grandes idées de liberté, de courage et d'indépendance ; dans les pays de longues plaines, au contraire, les hommes sont peu jaloux de leur liberté, et se laissent facilement imposer un joug qui dégénère parfois en esclavage.

L'influence du climat n'est pas moindre que

celle qui naît de la configuration du sol, ou plutôt c'est la même influence : aussi, sous ce beau soleil, l'Italie est devenue la patrie des grands peintres, des grands maîtres de l'harmonie, etc.... Aussi ne nourrit-elle dans son sein que des hommes capables de sentir et d'exprimer le beau.

L'autre soir, je me suis promené sur la rive gauche du Tibre, à la *passeggiata del Fiume,* petite promenade abritée de quelques arbres fort surpris de se trouver là ; je restai longtemps en contemplation devant le magnifique coup d'œil que me présentait un coucher de soleil à Rome.

Le disque de l'astre radieux venait de disparaître derrière l'horizon ; déjà le ciel s'obscurcissait, et en un clin d'œil toute lumière avait disparu : il n'y a pas de crépuscule en ce pays ; on doit l'attribuer à ce que l'obliquité des rayons solaires y est moindre que dans le Nord.

C'est un superbe tableau que toutes ces flè-

ches et ces dômes qui dessinent sur le ciel une silhouette d'un bleu très-marqué, et dont la teinte s'en va toujours en mourant, jusqu'à ce qu'elle disparaisse après quelques instants dans l'obscurité de la nuit : il y a là toute une rêverie pour un poëte, toute une richesse pour un artiste. Moi, qui ne suis ni poëte, ni peintre, je me disais en moi-même, comme le vulgaire fait en pareil cas : « Ah! que c'est beau! »

Puis j'entendis le son des cloches qui m'annonçaient l'*Ave Maria*, et je fis mes adieux au soleil jusqu'au lendemain.

O beau soleil de ma belle Italie,
Tu vas quitter cette terre chérie
Jusqu'à demain!

Ave, ave, sainte vierge Marie,
Abrite-nous sous ton aile bénie
Jusqu'à demain!

A reposer la cloche nous convie,
Qu'un doux sommeil suspende notre vie
Jusqu'à demain!

O beau soleil, dans une autre patrie,
Rappelle-toi que ta belle Italie
T'attend demain!

Ainsi chantaient le berger qui descendait la colline, chassant devant lui ses blanches brebis; le paysan qui ramenait à l'étable ses bœufs au pas lourd et pesant; le chasseur que rappelait au logis l'heure du couvre-feu; le moine que la voix des cloches invitait à la prière; la tendre mère qui, prenant par la main ses *bambini*, les reconduisait en sa demeure.

Puis les cloches se turent, la lumière des hommes vint succéder à celle de la nature, et le silence de la nuit remplaça bientôt les bruits confus du jour.

Sans faire de descriptions poétiques, sans nous lancer sur la route des exagérations, sans porter une main hardie sur cette belle vierge qu'on nomme la Vérité, et que les anciens forçaient à habiter au fond d'un puits, nous pouvons dire hardiment que la transition si brusque que nous venons de dépeindre se produit ainsi que nous l'avons racontée.

Rome est riche, en effet, autant par la nature

que par l'art; celui dont l'âme peut s'élever au-dessus de la sphère ordinaire, trouvera ici des trésors inépuisables!

Je m'arrête pour aujourd'hui, car je sens que je deviens fort mélancolique. Adieu donc, cher Paul, et rends-moi grâces de ma résolution, car je suis capable, si je ne mets la plume de côté, de t'envoyer une *tragédie* ou un *poëme* épique en douze chants et trois cent soixante-cinq strophes.

Ton ami dévoué,

ARTHUR.

QUATRIÈME LETTRE

Les mœurs romaines comparées aux mœurs parisiennes. — Anecdote du jeune Colin et de la belle gantière.

Rome, le 1er juillet 1853.

On parle beaucoup, mon cher Paul, soit dit en passant, de la corruption des mœurs italiennes. Je ne chercherai point à combattre l'opinion d'une foule d'auteurs de beaucoup de mérite, entre autres de la grande madame de Staël, mais je ne puis m'empêcher de te faire à ce sujet quelques remarques.

Dans une société corrompue il y a toujours deux genres de corruption, celle qui vient par les sens et celle qui naît de l'esprit : Ce sont deux points de vue bien différents. La première de ces deux situations a sans doute de fâcheux résultats, en ce qu'elle entraîne de grands désordres dans les familles et par suite dans la nation; mais la seconde est incomparablement plus regrettable et plus terrible dans ses effets : dans le premier cas, la société marche vers de grandes secousses; dans le second cas, elle tombe en ruines et s'écroule sur elle-même pour ne plus reparaître.

La corruption des sens attire de grands châtiments sur nos têtes; la corruption de l'esprit nous vaut un arrêt de mort.

Ceci posé, avons-nous le droit de jeter la pierre aux Italiens? Regardons un peu derrière nous, et voyons si nous possédons, comme eux, cette foi qu'ils gardent précieusement au milieu même de leurs excès et de leurs erreurs. Un

jour, fatigués de notre faiblesse, humiliés de nos chutes continuelles, nous nous sommes dit avec humeur. Eh ! quelle est donc cette loi qui nous répète sans cesse que nous avons quitté le chemin de la vérité ? De quel droit sommes-nous toujours exposés à ses reproches, sans qu'elle nous les épargne jamais ?...

De ce raisonnement à la suppression de cette loi il n'y eut qu'un pas ; bientôt la loi avait cessé d'exister à nos yeux. Dès lors la foi ne fut plus rien pour nous, et nous marchâmes en liberté vers ces plaisirs défendus qui nous tendaient les bras. Voilà ce que parmi nous beaucoup de nos frères ont fait !...

Avons-nous bien le droit de jeter la pierre à ces Italiens qui se sont montrés plus logiques que nous ? La logique ne consiste pas à détruire l'argument qui nous condamne, elle réside tout entière au sein de la vérité !

Faudra-t-il, après s'être écarté de la doctrine par nos actes, la renier encore par nos paroles

et nos raisonnements? Voilà pourtant où en sont beaucoup de nos jeunes philosophes du jour. C'est en effet un écueil bien dangereux que ces reproches incessants de l'esprit, quand les faits ne sont plus d'accord avec la croyance. On souffre alors d'être inconséquent, et pour se calmer la conscience on se pose en réformateur et en impie. Ne serait-il pas tout aussi logique de se frapper la poitrine, et de consentir à passer pour un pauvre pécheur. C'est bien dur, j'en conviens; mais consolez-vous, si le respect humain vous retient encore, par la triste pensée que nous n'avons aucun reproche à nous faire les uns aux autres; ne craignez pas de paraître trop petit; vous ne le serez que quand vous voudrez vous faire trop grand; accusez-vous avec franchise et n'ayez pas peur des hommes; quand il s'agira de vous lapider devant leur tribunal, il ne s'en trouvera point qui soient sans péché pour ramasser la première pierre.

Encore un sermon!... Sans doute, je suis incorrigible!..

Je n'ai pas eu toutefois, dans les lignes qui précèdent, la prétention de prouver que les cœurs des Romains soient des cœurs innocents ; mon seul but a été de démontrer qu'on ne rencontrait point ici ce cynisme révoltant qui brise avec tout, foule aux pieds la famille, la religion, la décence et même le décorum, sans se préoccuper du scandale qu'il sème autour de lui ; en un mot, Rome ne possède pas, comme Paris, *ses filles de marbre!*

Cette classe aujourd'hui si nombreuse de notre société moderne est ici complétement inconnue. Le mal est parfois aussi grand qu'ailleurs, mais pour le peuple il a moins de fâcheux résultats; la légèreté des mœurs y est toujours accompagnée d'une foi vive et sincère qui fait oublier bien des choses, et l'homme faible contre ses passions ne se croit point obligé, comme chez nous, pour justifier son manque d'énergie, de nier la loi qui le condamne!

Quand il reste la foi, tout n'est pas encore perdu, le mal n'est pas irréparable.

Ne serait-ce pas déjà une grande supériorité de la société romaine sur la nôtre, que l'absence de ces créatures qui vont jeter le trouble et la ruine dans les familles, en semant dans le cœur naïf de nos jeunes gens les germes mortels du scepticisme et de l'égoïsme? Elles nous attendent à la porte de notre enfance, et guettent les élans généreux de nos cœurs pour les étouffer sous leurs blanches mains, et ne laisser dans nos âmes, à la place de la foi et de l'amour qu'elles y ont trouvés, que le doute affreux, le dégoût de la vie et les restes fanés des vertus sur lesquelles a passé leur souffle empoisonné.

Voilà pourtant l'école où va s'instruire notre jeunesse. Les uns y laissent leur fortune, d'autres leur santé, quelques-uns leur honneur, et le plus grand nombre leur intelligence et leur cœur. Ah! ne cherchez point parmi ces filles mercenaires ce puissant levain qui parfois élève au-dessus de la foule un génie encore dans l'enfance! ne cherchez point en elles cette

force vitale qui enfante des héros!... Elles ignorent le secret admirable de l'amour; leur seul domaine c'est le mal; leurs seules armes sont la fausseté, le mensonge, la ruse et l'égoïsme!

Elles ont déclaré une guerre à mort à tout ce qui est noble et grand, car elles ne vivent que de honte et de bassesses. Comme elles ont su étouffer leur conscience, elles nous apprennent à dominer la nôtre; elles se vengent d'elles-mêmes en nous façonnant au mal!... Malheur, malheur au jeune homme qui tombe, tout naïf, sous leurs griffes infernales. Il vaudrait mieux pour lui qu'il n'eût jamais aimé!...

Malheur aussi à celui qui s'habitue à cette odieuse existence! Malheur à qui peut fermer les yeux sur toutes ces turpitudes. Celui-là est bien près de pousser la complaisance jusqu'à chasser de son cœur tout sentiment d'honnêteté.

A cette occasion, je ne puis m'empêcher, cher ami, de te conter une petite histoire parisienne.

Un jeune lycéen, au cœur facile à prendre, flânait, un jour de congé, sans son papa et sa maman, sous les longues arcades de la rue de Rivoli. Ce lieu de promenade t'étonne peut-être; tu es tenté de me dire avec Molière « Que diable allait-il faire dans cette galère! » Tu conçois qu'on se promène sur les boulevards, mais dans la rue de Rivoli!... Eh bien, notre jeune gaillard n'était point de cet avis, et il avait son petit motif.

Ce n'était pas pour regarder les images... Fi donc, un élève en mathématiques!... Ce n'était pas même par amour du passage Delorme ou du pâtissier de la rue Castiglione. Ce n'était point pour le ministère des finances, bien qu'il eût changé très-volontiers son portefeuille contre celui du ministre. Quel était donc ce motif si attrayant?... C'était une jolie tête brune, dont les grands yeux noirs lisaient un roman de M. Dumas père, tandis qu'une petite main blanche tournait les feuillets du livre; les deux beaux yeux étaient à demi cachés

par de longs cils noirs, attachés à une peau de satin, qui disparaissait sous les boucles épaisses d'une chevelure digne du sort accordé à celle de Bérénice; et puis un peu plus loin, rougissaient coquettement des joues si fraîches qu'elles eussent rendu des roses jalouses. Que dirai-je de ces lèvres si pures, qu'un sourire indiscret avait soin d'entr'ouvrir pour laisser admirer une double rangée de perles des plus précieuses !... Puis son gracieux menton allait se perdre dans les replis d'une gorge faite pour le pinceau de Raphaël, et qui semblait toute fière de supporter une aussi jolie tête.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la petite main blanche était voisine d'un bras bien rond et bien délicat, et que ce bras n'était pas loin d'une taille irréprochable!...

Qu'il te suffise de savoir, mon cher ami, que notre jeune collégien n'avait rien perdu de tous les détails qui précèdent ; tu comprends maintenant qu'il revint souvent rue de Rivoli. J'o-

serais presque affirmer que le roman de M. Dumas ne gâtait pas le charmant tableau dont notre adolescent était l'avide spectateur.

Toujours est-il qu'il s'en retourna fort enthousiasmé, ne rêvant plus qu'au moyen de se faire aimer : car elle était trop belle pour ne pas savoir aimer ; et puis tout en elle indiquait une âme faite pour la rêverie !... Ainsi devisait notre Pascal en herbe. Pauvre sot ! Il ne savait pas que le visage des femmes de Paris *fait le désespoir de la Société de phrénologie.*

Ah ! qu'elle est belle !... telle fut la seule pensée qui dès lors s'empara de l'esprit de notre lycéen. Plus que jamais le collége lui parut une étroite prison, le maître d'étude un affreux cerbère, le professeur un ennuyeux conteur ; Horace, habitué à de grands égards, se vit rejeté avec dédain au coin le plus obscur du pupitre, à côté de Virgile et de Cicéron, fort surpris sans doute de rester si longtemps entassés avec M. Cirrodde et ce bon Legendre, qui gémissaient eux-mêmes

sous le poids fastidieux d'un gros dictionnaire latin.

Tel fut pour notre élève le fâcheux résultat d'un jour de sortie; et ce n'était là qu'un commencement! Le dieu malin avait lancé sa flèche avec ce coup d'œil qui le caractérise; la blessure s'agrandissait chaque jour, sans espoir de guérison. Par malheur pour le malade, sa facilité naturelle lui tint lieu de travail, et le jour tant désiré d'une nouvelle sortie arriva enfin, sans porter atteinte à cette liberté si attrayante et pourtant si dangereuse, que l'homme réclame dès son berceau, et dont plus tard il se montre si jaloux, sans vouloir jamais apprendre à s'en servir.

Enfin la cage est ouverte, l'oiseau s'envole, et bientôt il s'abat, tu devines où... rue de Rivoli!

Le voilà presque arrivé; encore deux pas à faire, et la jolie tête brune lui apparaîtra de nouveau comme une séduisante image. C'est à peine

s'il ose franchir l'espace qui le sépare de l'objet de ses rêves; il n'avance qu'en tremblant, son cœur bat bien fort. Pauvre petit! il ignore le danger auquel il s'expose, il ne sait qu'une seule chose, c'est qu'il aime!... et ce n'est point un crime que d'aimer. Mais c'est une coupable folie que de donner son cœur à qui n'en est pas digne!

Ainsi le voyageur, perdu dans les sables brûlants, se laisse aveugler par le mirage séduisant du désert, et poursuit sans cesse un fantôme qui s'éloigne à mesure qu'il croit l'atteindre; cet infortuné court à une mort certaine, entraîné au loin par un appât trompeur; il tombe enfin, épuisé de fatigue et de souffrance, et son regard mourant va chercher encore cet horizon mobile, où il entrevoit un séjour de délices, qu'une fatale puissance se plaît à lui rendre inaccessible!...

Ainsi le naufragé, échappé à la fureur des flots, s'anime d'un dernier effort à l'aspect du rivage; l'espoir du salut lui donne de nouvelles

forces; déjà il atteint le but tant désiré, il s'élance hors de l'eau, et pose son pied confiant sur le sable de la grève; mais, ô douleur! il enfonce dans un sol mouvant et disparaît pour toujours, laissant à la mer la proie de ce corps que son courage avait su lui disputer.

Ainsi l'homme, sur cette terre, à peine sorti de son berceau, s'élance déjà à la poursuite d'une chimère; il marche d'illusion en illusion, appelant toujours à lui l'image fugitive du bonheur. Il a vu s'éloigner son aurore, passer devant lui de nombreux printemps, se faner ses plus beaux jours sous la faux du temps qui les a moissonnés!... et la vieillesse vient le surprendre encore au milieu de ses rêves!... il voit encore devant lui ce fantôme insaisissable pour lequel il a dépensé toute sa vie!... Le peu de temps qu'il lui reste à vivre, il le pourrait employer à jouir tranquillement de ce qu'il possède. Il a appris à ses dépens que ce bonheur parfait qu'il a toujours rêvé, n'est point un enfant de la terre! N'importe! il ira en avant, rien ne

l'arrêtera. Pour ce but, objet constant de ses désirs, il sacrifiera sa dernière goutte de sang, sa dernière parcelle de vie, le dernier effort de son bras affaibli, la dernière étincelle de son génie éteint!...

Jusqu'à ce que la mort se dresse devant lui, et s'écrie d'une voix sévère et terrible : « Pauvre fou! arrête-toi, le temps ne t'appartient plus; tu n'iras pas plus loin! »

Notre jeune collégien courait aussi après sa chimère. Pauvre étourneau! il allait se prendre au piége. L'alouette imprudente, attirée par le trompeur miroir, allait tomber dans le fatal filet!

La journée se passa comme s'était passé le jour de sortie précédent; cette fois pourtant les deux beaux yeux noirs se détournèrent avec complaisance, et remercièrent d'un sourire la muette et tendre admiration de notre jeune cœur de dix-huit ans! Ce regard fut un coup de foudre pour le collégien, mais le coup ne fut

mortel qu'à sa raison. Elle m'a vu! s'écria-t-il; sans doute elle a compris que je suis digne de l'aimer, que j'ai l'âme généreuse, le cœur loyal et grand! Elle a compris que je cherche un ange que je puisse chérir toute ma vie. C'est Dieu qui l'a placée sur ma route. Elle est si belle, qu'elle doit être pure et sainte!... Oh! c'est trop de bonheur! que ne puis-je mourir avec la douce pensée qu'elle m'aime!...

Ainsi bavardait cette petite imagination échappée. Elle m'a vu, donc elle m'aime!... donc elle me connaît!... donc elle m'apprécie!... donc elle sait lire tout ce qu'il y a de tendre dans mon cœur, tout ce qu'il y a de pur dans mon sentiment!... Pauvre Colin! quel dommage que tu n'aies pas dix ans de plus sur la tête, et tu saurais un peu mieux comment le monde est fait!

Heureux enfant! parce qu'il ignorait le secret odieux de la vie!... Malheureux enfant! parce qu'il allait ternir son innocence au contact impur du vice!

D'abord, avant de poursuivre mon récit, j'irai au-devant d'une objection que d'ici je crois deviner sur tes lèvres, mon cher Paul. C'est un roman que tu me bâtis! me dirais-tu, si je pouvais me transporter près de toi autrement que par la pensée. Eh bien non! ce n'est pas un roman, c'est une histoire destinée à l'enseignement des jeunes gens qui veulent prendre la vie par son côté sérieux. Donne à ces pages le nom que tu voudras, je n'ai pas eu d'autre but en te les adressant; et si tu y rencontres quelques expressions un peu mondaines et quelques images trop peu sévères, rappelle-toi bien que je n'aurai pas voulu par là me poser en avocat du plaisir, et songe tout simplement que je n'écris point à une jeune fille, et qu'il est permis de tout dire quand on n'a pas la langue impure. Ce n'est point du dehors que nous viennent les mauvaises choses et les paroles dangereuses; la source en est dans notre propre cœur.

Ceci posé, je reviens à mon mouton, et te

laisse à conjecturer ce qu'il dut faire et penser, de retour, pour la seconde fois, dans sa prison.

Un mois se passa de la sorte. Plus de travail, partant plus de succès au collége; mais en revanche, des punitions, des réprimandes!... Les pauvres parents étaient encore dans une béate erreur; hélas! ils sont toujours les derniers à voir nos fautes et nos défauts, et pourtant nous leur en voulons beaucoup quand, poussés par leur sollicitude naturelle, ils finissent par ouvrir les yeux en sévissant contre nous.

Le petit phénix de la famille était tombé dans l'anéantissement le plus complet; par malheur, il avait un père trop tendre et trop indulgent; et le bon temps des vacances arriva enfin, apportant quelques faciles lauriers qui firent bientôt oublier tous ceux qui manquaient à l'appel! Le voilà donc libre comme l'air. Il a quelques écus dans sa poche, beaucoup plus d'illusions dans la tête; c'est plus qu'il n'en faut pour se croire le plus heureux des hom-

mes : aussi eût-il refusé fièrement de changer son sort contre celui de oncque mortel, à l'instar du grand conquérant de l'Asie.

Que faisait la belle brune pendant tout ce laps de temps? Lisait-elle toujours M. Dumas? Je n'oserais le nier : il y a des gens capables de tout ! Pourtant, suivant la chronique, elle employait les moments dérobés à la lecture, à surveiller un petit établissement de ganterie confié à ses soins.

Il entraît donc de temps à autre quelques chalands désireux d'emprisonner leurs doigts sous une peau plus ou moins solide, qu'on est convenu de préférer à la nôtre ! Et M. Dumas était alors mis de côté, et ses dialogues étaiént délaissés pour faire place à d'autres dialogues qui sans doute avaient aussi leur prix.

Il paraît qu'un certain jour la boutique avait eu un nouveau visiteur ; une voix timide et émue avait demandé une paire de gants de castor ; la jeune fille s'était levée avec empres-

sement, non sans laisser tomber à terre *la Dame de Monsoreau*, au risque d'écorner la reliure; tous les gants de castor de l'endroit avaient été mis à contribution; et on avait poussé la bienveillance jusqu'à faire les honneurs du castor aux doigts de l'adolescent, car c'était un adolescent que ce nouveau client : on le vit sortir l'émotion peinte sur le visage; et sa tunique d'uniforme alla heurter les épaules des passants peu disposés à l'indulgence, car ils n'avaient peut-être pas les mêmes raisons pour regarder derrière eux.

Les gants de castor furent souvent renouvelés, tant et si bien qu'à la fin une tendre amitié s'établit entre la belle brune et le petit client, qui n'était autre que notre jeune collégien.

Celui-ci aimait avec candeur et sincérité; aucune arrière-pensée coupable ne venait souiller le sentiment qu'il éprouvait; il était encore trop naïf et trop innocent pour ne pas respecter l'objet de sa tendresse : aussi formait-il dans son

esprit les rêves les plus purs et les plus doux ! En attendant qu'elle pût devenir sa femme, il ne voyait dans la belle brune qu'une sœur bien-aimée ; ce qui n'empêchait pas cette dernière de faire vider de temps en temps la bourse du petit frère, tout en se récriant à chaque nouveau cadeau.

« Elle est si belle ! se disait notre jeune Colin ; elle doit avoir la pureté des anges ! Le plus petit doute sur son compte serait une grossière injure ! Oh ! comme je l'aime !... comme je serais heureux d'en faire la compagne de toute mon existence !... Si j'osais le demander à mon père !... »

Ainsi pensait Colin, et l'amour allait toujours son train ; tous les soirs, c'étaient de délicieuses promenades sous les grands arbres, en compagnie de la belle brune, de sa sœur et de sa maman, qui se prêtait facilement à la circonstance moyennant une part des gâteaux que payait le petit blondin, et une place dans la

voiture dont il faisait parfois la galanterie, sur ses étrennes, à sa chère petite sœur.

Que de poésie!... que de pureté!... tout semblait virginal dans un tel amour; c'est du moins ce qu'on pouvait dire en lisant dans le cœur de Colin. En était-il de même pour la belle brune? c'est ce que la suite de l'histoire est chargée de nous apprendre.

Par bonheur pour Colin, car nous lui laisserons ce nom si bien mérité, il possédait un ami plus expérimenté que lui, ou moins amoureux. Je ne me suis point servi à tort du verbe posséder en cette circonstance, car s'il est un bien réel sur la terre, s'il est une richesse à l'abri des caprices de la fortune et du temps, c'est l'amitié désintéressée qui germe et s'épanouit dans nos cœurs, à nos premiers printemps. L'ami de Colin l'aimait donc, ainsi que nous venons de le dire, de cette tendresse toute franche et toute naïve qui ne sait aimer que pour aimer, et qui ne soupçonne même pas qu'on puisse calculer

ses sentiments. On est bien indiscret quand on aime, il semble qu'on se plaise à répandre autour de soi la joie intérieure que l'on ressent ; le cœur se dilate et veut s'ouvrir à tous les yeux ; autour de nous, la nature se transforme; ce qui jadis choquait notre œil est pour nous un objet attrayant, et ce qui nous laissait indifférent, nous retrouve rempli d'enthousiasme et d'admiration. Nous pardonnerions sans peine, en un pareil moment, la plus grossière injure à notre plus cruel ennemi. L'amour rend l'homme meilleur; et si nous savions toujours diriger notre cœur, quels sublimes effets ne tirerions-nous pas d'un amour vraiment digne de nous, puisque déjà nos affections profanes nous portent à une si grande hauteur!

Nous avons parlé tout à l'heure de l'expansion ordinaire aux cœurs amoureux. Colin ne pouvait point échapper à cette loi commune : il versa son âme tout entière dans celle de son ami. Pouvait-il frustrer d'un secret cet autre lui-même?

L'ami ne fut point satisfait de la confidence; les belles paroles d'amour furent sans prestige sur la vertueuse et sage amitié; elle dédaigna ces trompeuses chimères, et tâcha de les faire évanouir sous le bras nerveux de sa logique et de sa raison; mais ce fut en vain.

C'est jouer gros jeu que de chercher à persuader les gens qui mettent leur bonheur à se tromper eux-mêmes; une contradiction maladroite leur est plus nuisible qu'utile, et quand on leur veut réellement quelque bien, on doit laisser à l'évidence et au temps le soin de plaider la cause qu'on défend, et se bien convaincre d'une chose, c'est que l'amitié la plus longue et la plus dévouée ne saurait faire taire en nous la voix hautaine de cet orgueil qui nous rend si jaloux de nous-mêmes et de la moindre de nos volontés.

L'ami comprit son rôle; il ne parla pas, mais il sut agir. Bientôt il fut à même de rendre la santé à notre jeune malade; il n'hésita pas, c'était un devoir à remplir.

— Mon ami, dit-il à Colin, veux-tu me suivre au bal, ce soir?

— Pourquoi, et quel est ce bal dont tu me parles?

— C'est un lieu de réunion où l'on achète sa place en entrant, et où on laisse une partie de sa bourse en sortant.

— Je comprends, dit Colin, mais dans quel but me fais-tu cette proposition ?

— Tu le sauras plus tard ; en attendant, suis-moi ; c'est un service que j'exige de ton amitié.

Colin alla avec l'ami de cœur dans ce bal public, choisi à dessein par ce dernier; et là que se passa-t-il ? Une de ces scènes aussi tristes qu'elles sont communes. La petite sœur de dix-sept ans, déguisée en pierrette, folâtrait sans façon au milieu d'une bande de pierrots en tout point vraiment dignes d'elle. C'était la *Messaline* de l'endroit !....

Colin fut sage ; il profita de la leçon et remercia son ami. Mais pense, mon cher Paul, à ce qui serait advenu si Colin n'avait pas voulu comprendre.

Eh bien, je le dis avec orgueil pour la ville sainte, à Rome, un cœur de dix-huit ans n'a point à redouter de pareils écueils ; là il n'ira point, fragile vaisseau poussé par un vent fatal, briser son flanc contre des rochers inévitables ; là du moins les flots tumultueux de l'océan du monde ne roulent pas dans leur abîme notre conscience, notre foi, notre honneur, qui sont les biens les plus précieux que le ciel ait confiés à la terre.

Il se peut que, par un temps d'orage, nous cherchions un abri dans une rade abandonnée ; mais si nous y courons quelque danger, nous n'aurons pas du moins, par notre audace imprudente et téméraire, jeté comme un défi à celui qui tient également sous sa main et les flots irrités et les vents déchaînés contre eux.

Où sont les monuments de Rome ?... C'est vrai, ils étaient sur le programme. Eh bien, monsieur Paul, si vous n'êtes pas content, on vous rendra votre argent, à moins que vous ne préfériez venir nous entendre de nouveau ; dans ce cas notre prochaine séance sera la clôture définitive et sans aucune remise des bavardages, et nous aborderons la grave question des monuments romains !...

Adieu cher Paul,

Ton ami,

ARTHUR.

CINQUIÈME LETTRE

La FÊTE-DIEU ou la fête du CORPUS DOMINI. — Les Processions à Rome.

Rome, ce 15 juillet 1853.

Aujourd'hui je prends la plume seulement pour te donner signe de vie, te demander de tes nouvelles, et te dire quelques mots des cérémonies de la Fête-Dieu, qui ont eu lieu ces jours derniers.

Cette fête s'appelle à Rome la fête du *Corpus*

Domini; on y promène en grande pompe le *saint-sacrement* dans les rues de la ville et particulièrement sur la place de Saint-Pierre, où l'on voit ce jour-là une magnifique cérémonie. Après les saints offices, auxquels préside le Souverain pontife, le clergé sort de l'église et parcourt processionnellement le vaste demi-cercle de la place Saint-Pierre, en passant sous des tentes magnifiquement ornées, et construites exprès à l'endroit où s'arrêtent les arcades de Michel-Ange. Le pape est porté sur un fauteuil, et tient dans ses mains vénérables le saint-sacrement; c'est une cérémonie des plus imposantes.

Je renonce à te décrire la foule immense accourue pour participer à cette fête. Quant au personnel de la procession, il se compose, comme en général, des gardes-nobles, des prélats, des monsignori, du corps diplomatique, du sénat et des cardinaux rangés autour du Saint-Père. Le cortége est précédé et suivi par un détachement de soldats de la garde civique (c'est la garde nationale de Rome).

Quand on a vu une procession à Rome, on connaît toutes les processions passées, présentes et futures. On y voit toujours une rangée de soldats, puis la musique d'un régiment, puis des prêtres qui portent des lampes surmontées d'une croix et supportées par de longs bâtons recouverts de velours; puis des bannières où sont peintes les images des saints et de la divine Marie; enfin, la procession se termine par une nouvelle haie de soldats et par la musique d'un autre régiment.

Toutefois dans les processions les plus importantes, on voit figurer toute la cour pontificale, les prélats, les cardinaux et le Saint-Père accompagné des gardes-nobles, des suisses, du sénat et de la municipali é romaine.

Certaines personnes critiquent ces grandes cérémonies religieuses, et leur reprochent d'avoir un caractère presque théâtral : un tel jugement est loin de partir d'un esprit droit et impartial, car

on ne saurait trouver, dans ces grandes fêtes romaines, qu'une pompe majestueuse et imposante; c'est au moins l'opinion sincère d'un témoin oculaire.

On n'empêchera pas les cœurs sceptiques et corrompus de voir dans chaque chose le mauvais côté : c'est leur métier; laissons-les au milieu de leur sot persiflage; mais le peuple, dont l'instinct est droit et juste, ne jugera point à leur manière ces pieuses réunions de la grande famille chrétienne; il n'y trouvera que de la grandeur, et y viendra puiser chaque jour une force nouvelle pour cette foi si profondément enracinée dans son cœur. C'est du moins ainsi qu'en agit le peuple de Rome.

Je termine ce récit, mon dessein n'étant pas, cher ami, de te décrire ce qui a été raconté de mille autres manières et beaucoup mieux que je ne le ferais jamais. Ces fêtes de Rome, dont je te parlerai plus longuement quand j'aurai assisté aux belles cérémonies de la sainte se-

maine, ces fêtes ont un cachet de grandeur et d'originalité qu'on ne retrouve nulle part; et cependant je serais partial, si je ne corrigeais ce que j'ai dit précédemment, en avouant qu'à leur pompe grandiose et imposante viennent se mêler quelques habitudes, quelques détails, qui rapprochent trop le sublime de l'ordinaire, la majesté de la petitesse : ce sont des restes du moyen âge à l'adresse du peuple, et que nous autres nous ne savons plus comprendre. Peut-être est-ce un malheur pour nous. Je ne juge pas la question. Je ne fais cette remarque que pour aider les âmes charitables qui voudront excuser les critiques des philosophes et des incrédules. Il y a là un écueil pour les esprits étroits et mal faits; mais les gens sérieux sauront toujours tenir compte des circonstances qui entourent ces fêtes, du peuple qui en est le spectateur, et de la puissance que possède la tradition dans les pays de foi.

Adieu, cher Paul; bientôt je te parlerai plus

longuement des monuments que j'ai laissés de côté, peut être parce que je ne suis pas artiste.

Ton ami dévoué.

Tout à toi,

ARTHUR.

SIXIÈME LETTRE

Les Voitures à Rome. — La place del Popolo. — Le Pincio. — La villa Borghèse. — Les Statues et les gardiens du Pincio. — L'Académie française de peinture. — Places Barberini et de Trévi. — Les Chevaux du prince Piombino

Rome, 20 juillet 1853.

C'est aujourd'hui, mon cher Paul, que commence ton martyre : je ne veux pas dire par là que je ne t'ai pas déjà fait souffrir; mais le passé ne sera rien en comparaison de l'avenir.

C'est maintenant seulement que tu vas com-

prendre toute la délicatesse de mes procédés. Pendant trois mois entiers, je t'ai caché la pilule; aujourd'hui il vous la faut avaler, beau sire!...

Je commence la description des monuments de Rome.

Et d'abord, mon ami, je réclame toute ton indulgence, car déjà je sens mon humeur se faire maussade; déjà ma plume tremble entre mes doigts, qui s'arrêtent dans leur course avec une répugnance marquée.

Comment expliquer cette conduite de mes doigts et de ma plume? S'ensuit-il, parce que je ne suis pas un Horace Vernet, un Michel-Ange, un David, ni même un obscur badigeonneur, que je n'aie point le droit, comme tant d'autres, de raconter mes impressions d'amateur? Je voudrais répondre, et je n'ose; car j'ai cru découvrir que l'amour-propre est l'auteur de cette petite conspiration. Où va-t-il se nicher!...

Quoi qu'il en soit, je commence ma narration, et m'élance à la recherche d'une voiture libre et d'un cocher traitable, ce qui n'est pas facile à rencontrer.

Nous voici arrivés à l'une des places où, j'allais dire, stationnent les voitures à louer, mais tu comprendras tout à l'heure que l'expression eût été impropre. En effet, un étranger, par hypothèse, se présente devant messieurs les cochers; si d'après le jeu de sa physionomie ils ont cru comprendre qu'il aspire à l'honneur d'être voituré par leurs excellences, aussitôt toutes les calèches sont en mouvement et se dirigent sur l'infortuné voyageur, qui, ne sachant plus où donner de la tête et voyant ses jours en danger, cherche naturellement un abri sur les coussins de la voiture la plus agile et la plus empressée. Mais ce n'est pas tout : il s'élève alors une discussion fort animée entre le cocher et l'étranger sur la grave question du tarif, dont le premier se croit seul juge, et souvent le *forestiere* descend et remonte une

dizaine de fois, à chaque voiture qui se présente, sans avoir d'autre ressource en définitive que de marchander avec ses deux jambes, qui, quelque invalides qu'elles soient, lui paraîtront toujours plus dociles que ces drôles nés pour la désolation et la ruine du voyageur.

Tous ces détails, mon cher Paul, vont te paraître bien bourgeois, pardonne-moi l'expression; mais ne faut-il pas se mettre à l'unisson des temps où l'on vit? Si nous étions au moyen âge, je ne m'exposerais point de gaieté de cœur à un pareil reproche; mais aujourd'hui je fais mieux que de m'y exposer, je le recherche, je l'appelle ce reproche! — aujourd'hui que, le bourgeois ne pouvant se faire gentilhomme, le gentilhomme, par esprit de charité, s'est fait à jamais bourgeois. — Poursuivons.

L'autre jour, je voulais faire une petite course, et je me proposais de me payer un véhicule. C'était, par malheur, un jour de revue

des troupes françaises, car la maladie des revues a passé aussi la mer. Mon cocher, comptant sans doute sur une bonne journée, me demanda un prix exorbitant, je crois que c'était cinq francs pour une heure; si ce détail te choque, je dirai un scudo, ce sera plus élégant. Je le laissai là avec sa voiture et ses prétentions. Croirais-tu que je n'en ai pas trouvé un seul qui fût plus traitable! Attribuant mon malheur à ma redingote de *forestiere*, je m'adressai à un gendarme ou *carabiniere* pontifical qui me répondit avec gravité : « Que les co-
» chers avaient le droit de demander toutes
» les sommes possibles; la police ne se mêle
» pas de ces misères-là, c'est trop au-dessous
» d'elle! »

Ceci posé, nonobstant ce que nous avons dit précédemment, laissons les chicanes de côté et faisons-nous voiturer dans la ville sainte; allons d'abord à la place du Peuple, autrement dit : *piazza del Popolo*. C'est une vaste place d'un aspect assez triste; l'herbe y pousse comme à

l'Institut ; cependant elle est terminée de tous côtés par de beaux édifices. C'est une des plus belles entrées de la ville de Rome ; elle possède une belle fontaine et un obélisque, deux choses indispensables pour faire une place à Rome. On oublierait plus volontiers de mettre un financier à la tête des fonds publics et un général pour commander les armées. J'ai peut-être eu tort d'employer le conditionnel ?

Toujours est-il qu'à la place du Peuple aboutissent trois belles rues nommées rues du *Babuino*, du *Corso* et de *Ripetta*. Ces trois rues sont assez régulières, quoique manquant de largeur, ainsi que toutes leurs compagnes ; pourtant le Corso possède un trottoir en dalles !

De chaque côté de l'extrémité du Corso se trouvent, toujours sur la place du Peuple, deux églises dont les façades sont abritées par une colonnade voûtée à l'instar de la Madeleine.

Plus loin, la place du Peuple aboutit à la

grille inférieure de la promenade du Monte-Pincio, et de l'autre côté à un grand jardin fort triste, planté de cyprès et adossé à la caserne des gendarmes du Pape. Enfin, de chaque côté de la porte *del Popolo*, sont situés deux monuments dans le genre des deux églises dont nous venons de parler : le premier est une troisième église dédiée à *la Madona del popolo*, et le second est, je crois, un musée.

Nous nous dispenserons, pour le moment, de quitter l'enceinte de la ville et nous monterons la côte du Monte-Pincio, ce qui est facilité aux voitures par une belle route fort bien entretenue qui serpente sur le flanc de la petite montagne. Le *Pincio* est une assez jolie promenade, comme ton humble serviteur a déjà eu l'honneur de te le dire ; c'est monsieur *Auguste*, jardinier français, qui en est le *Lenôtre*. Sous ses doigts habiles naissent de toute part les fleurs, les arbres, les jets d'eau et les gracieuses allées, ce qui attire de jolies promeneuses. Ces roses d'une autre espèce ne font pas mauvais effet, je t'assure, en

ces lieux enchanteurs, d'autant plus que la ville sainte a le privilége d'en posséder de fort belles.

Je t'ai déjà parlé du magnifique coup d'œil dont on jouit des hauteurs du Pincio. J'ajouterai seulement aux détails déjà donnés le suivant : que l'on y domine par derrière le vaste parc de la belle villa *Borghèse*, ouverte au public tous les samedis.

A propos de cette villa, voici une aventure qui m'arriva un jour que je m'y étais oublié, en rêvant dans les sombres allées. Je ne m'aperçus pas que l'heure de l'*Ave Maria* avait sonné, et je m'en allais philosophiquement, ce qui veut dire tranquillement, car les philosophes craignent les pleurésies (il faut bien que la philosophie serve à quelque chose); je m'en allais donc par le chemin le plus court frapper à une porte différente de celle qui m'avait ouvert ces lieux hospitaliers, comme dirait le jeune Anacharsis! j'y trouvai un gardien. Je me crus sauvé et poussai un gros soupir de joie. Cet homme

évidemment était là pour ouvrir la barrière aux retardataires. Tu le crois aussi, toi?...

Eh bien, pas du tout; il n'était là que pour tenir la porte fermée... Tu me diras que pour un tel usage un invalide serait moins utile qu'une bonne grille. En Italie on aime les sinécures!...

On met des portiers aux portes pour ne pas les ouvrir!... c'est original!... Ne me doutant pas de cette bizarrerie, je sollicitai la faveur d'être rendu à la liberté. Une voix ferme et énergique me répondit que je ne sortirai pas!... Assez étonné de la réponse et du ton cavalier qui l'accompagnait, je dis à mon tour, en mauvais italien, qu'étant entré dans la villa avec le public, je n'avais pas l'intention d'y passer la nuit, et désirais en sortir selon mon droit. — Alors, signore, allez demander une permission au prince. — Je fis la réflexion que le prince étant à Paris, je devais nécessairement sortir pour lui demander un laissez-passer. Le gardien considéra mon

argument comme un cercle vicieux et resta inébranlable dans sa résolution.

Alors je haussai mon diapazon. Je passai de la colère rose à la colère blanche, et de la colère blanche à la colère verte, ce qui est le *nec plus ultrà* de ce sentiment; je lançai quelques gros mots, en italien c'est permis; je gesticulai, et bientôt, ô surprise! comme feu les murs de Jéricho, je vis tous les obstacles s'évanouir devant le son éclatant de ma voix d'homme courroucé.

Je compris dès lors toute la force du système que j'avais employé, et je m'expliquai la conduite du gardien, en songeant que j'avais oublié tout d'abord l'argument irrésistible pour ces gens-là, je veux dire l'argument métallique.

Le Pincio est adossé aussi aux jardins de l'Académie de France, où nous entrerons tout à l'heure. Au milieu de la promenade du Pincio se trouvent des plates-bandes disposées à l'anglaise et dont les allées sont destinées seulement

aux modestes piétons. Ce petit parterre est entouré d'une haie gardée à ses ouvertures par des soldats italiens; ce sont des vétérans romains qui ne rappellent guère la vaillante armée des Césars, si ce n'est par la poignée de leur sabre, où l'on remarque l'aigle romaine. Parmi ces braves.... gens, les uns ont des lunettes, d'autres n'en ont pas, mais en revanche ce qu'ils ont tous de commun, c'est une fort mauvaise tournure et une mine peu attrayante. Pour ma part, je ne voudrais pas les rencontrer à dix heures du soir, hors des portes de la ville.

Leur uniforme est celui du fantassin français. Leur consigne est un *protectorat illimité* sur les violettes des plates-bandes et aussi sur les autres fleurs leurs compagnes; ce qui n'empêche pas leurs protégées de se laisser enlever par d'aimables cavaliers, et quelquefois aussi par des gens qui ne sont ni cavaliers, ni aimables.

Le vétéran n'y fait point attention et se croit probablement appelé à jouer le personnage des

quarante ou cinquante statues romaines, en forme de dieux Termes, qui bordent le jardin que nous décrivons.

A propos de ces statues, voici un trait que je veux te raconter. Ne me reproche pas de parsemer ainsi mon récit de petites anecdotes, car je te dirai tout franchement que je les considère comme plus importantes que toutes mes descriptions. Je n'ai jamais eu la prétention de me poser ni en archéologue, ni en artiste, ni en professeur de topographie ; je suis un simple voyageur qui essaie de tracer un aperçu critique des mœurs et des usages romains.

Ainsi donc je reprends mon histoire, et ne suis point fâché de t'avoir remis mon programme en mémoire, car j'ai l'intention de m'y conformer plus strictement que jamais en abrégeant ma course à travers les monuments de Rome.

Le Saint-Père, se promenant un jour au Pincio avec un prince romain chargé, à ce qu'il paraît, de la haute surveillance des jardins pu-

blics, se faisait nommer par ce dernier les grands hommes des statues en question.

Arrivé à un certain endroit de la liste, le Saint-Père s'informa si un certain cardinal en faisait partie. Le prince romain crut voir dans la pensée du pape un sentiment défavorable au susdit cardinal, et le déclara absent de la collection, bien qu'il y figurât en beau marbre blanc. Le Saint-Père une fois parti, le prince fit disparaître le pauvre proscrit pour ne pas se donner un démenti.

A ce sujet, voici un problème que je te pose, cher Paul; je fais appel à tout ton talent, à toute ta science d'ancien élève de l'École polytechnique, et encore je doute beaucoup du succès.

Supposons que le Pape, ayant la vue basse, ait voulu désigner au prince en question le monte Mario, et qu'il se soit trompé de direction, comment le prince aurait-il fait cette fois pour rester d'accord avec son souverain et avec lui-même?

On voit en outre sur le Pincio une assez jolie maison carrée avec deux terrasses d'où l'on jouit d'un coup d'œil des plus beaux. Cette maison est habitée par des employés romains et par M. *Auguste, il giardiniere in capo.*

Passons à l'Académie de France. On entre dans le jardin par une grande salle où l'on remarque, pour tout ornement, une statue romaine et une inscription en mémoire de l'empereur Napoléon Ier. Le jardin est dessiné à la française; d'un côté c'est une masse touffue d'arbres, coupée par des allées perpendiculaires entre elles, et parsemée çà et là de petites maisonnettes servant d'ateliers aux pensionnaires de l'Académie. Les allées sont *la petite Provence* des bonnes et des enfants de quelques personnes riches de Rome. De l'autre côté on remarque un espace assez vide de plantes et d'arbustes, où sont groupées quelques statues antiques, tout aussi tristes que la promenade dont elles sont les gardiennes : on se croirait dans un cimetière.

L'Académie est du reste une fort belle institution. On y travaille beaucoup, dit-on, et il en sort des sujets très-distingués, dit-on aussi.

Descendons l'escalier de sortie et poursuivons notre rapide inspection à travers la poussière de l'avenue, qui passe au pied de la Trinité-du-Mont, le Sacré-Cœur de Jésus de Rome. Comme à Paris, on s'occupe dans cette maison de l'éducation des jeunes filles; au reste, l'établissement appartient encore à la France.

Les bonnes sœurs possèdent une fort belle chapelle, où elles attirent le plus qu'elles peuvent les soldats, leurs compatriotes. Ce sont surtout les dragons du 11e régiment qui sont l'objet de leurs pieuses pensées : aussi leur a-t-on réservé tous les dimanches une messe à laquelle ils viennent assister, eux et leur musique, dans la chapelle du couvent. C'est à neuf heures du matin qu'a lieu cette touchante cérémonie. La religion est seule capable d'amener de pareils rapprochements et d'inspirer une aussi sainte fraternité.

Puis, quand les saints offices sont terminés, le détachement qui représente le régiment rejoint son quartier, aux accords joyeux et entraînants de la musique militaire. Au reste, le corps de musique du 11e de dragons est un des mieux composés de l'armée d'occupation ; il rivalise même avec les corps de musique italiens. Son chef est un jeune homme plein d'avenir, qui compose de charmants airs de retraite et possède véritablement le goût de la bonne musique, ce qui manque trop souvent en pareil cas.

Poursuivons notre route et arrivons à travers la via Felice, à la place *dei Tritoni*, autrement dite, place *Barberini*, parce que là se trouve le palais du même nom. Ce palais est admirable par sa grandeur et la hardiesse de sa construction; il sert de quartier au 11e régiment de dragons français : les officiers ont établi leur pension dans une vaste salle située au dernier étage, et ils montrent avec orgueil à leurs invités un magnifique lion sculpté, véritable chef-d'œuvre qui orne le grand escalier du palais.

Pendant que nous sommes si bien disposés, allons en remontant la rue de Sainte-Marie-Majeure, jusqu'à la petite place *delle Quattro Fontane*, ainsi nommée parce qu'on y voit quatre beaux jets d'eau aux quatre angles formés par l'intersection des deux rues de Sainte-Marie-Majeure et du Quirinal.

En revenant sur nos pas vers la place *Barberini*, nous trouverons la rue *de l'Angelo Custode* qui nous conduira à la *piazza di Trevi*, où nous admirerons un magnifique groupe neptunien, digne de Versailles et de Saint-Cloud : Les eaux de cette fontaine sont d'ailleurs excellentes, elles alimentent tout le quartier que nous avons parcouru, et viennent dans la Ville Sainte, au moyen d'un vieil aqueduc romain qu'on aperçoit en quittant Rome, dans la direction d'Albano et de Frascati.

La fontaine de Trevi est adossée à une vaste maison, je pourrais dire à un palais, qui sert d'un côté de local pour l'imprimerie (*stamperia*)

pontificale; de l'autre côté sont les écuries si renommées du prince Piombino; ses chevaux sont très-beaux, il en possède une grande quantité, et des cochers, jouissant d'une grande réputation d'habileté, passent leur vie à dresser les coursiers en question, au moyen de gros chariots à la russe, sans ressorts, rappelant le bon vieux temps ou tout au moins l'Orient moderne.

Au reste, le prince Piombino ferait bien, par pure philanthropie, d'établir son manége en dehors de la ville, car ses cochers et ses attelages sont le cauchemar des grands dormeurs : J'en sais quelque chose!

J'ai l'honneur de loger place d'Espagne; ma maison est voisine du palais Mignanelli, où le prince Piombino tient une succursale de sa grande écurie; tous les matins depuis six heures jusqu'à midi et quelquefois jusqu'à dix heures, un vacarme sans pareil se fait entendre sur la place; un bruit de chevaux rétifs qui se cabrent et se débattent contre la bride et le fouet, de

voitures qui sont entraînées à toute vitesse, et s'en vont rouler de tous côtés en revenant sans cesse au point de départ : voilà la sérénade qu'on me donne gratis chaque matin sous mes fenêtres; je paierais bien cher pour que les musiciens voulussent bien rester chez eux; je t'en parle avec sang-froid dans ce moment, parce que le soleil est sur son déclin; mais si tu me voyais quand vient le quart d'heure du prince Piombino (j'en demande pardon à Rabelais), je ne suis plus un homme, je suis exaspéré au superlatif, *sono pallido di rabia*, et si je ne me connaissais pas depuis si longtemps, je me ferais peur à moi-même!..

Pourquoi le prince Piombino a-t-il tant de chevaux? Faudra-t-il sacrifier le repos des honnêtes gens à l'éducation de ces animaux!... Qu'il leur bâtisse un collége dans la campagne romaine, il y trouvera tout l'espace nécessaire et, ce qui vaudra mieux, il ne troublera les rêves paisibles d'aucun citoyen. Pardon, mon ami, de cette diatribe; ah! je l'avoue, je suis irrité,

mais à ma place qu'aurais-tu fait?.. D'ailleurs, écoute-moi encore : ce que je viens de dire n'est rien; c'est ce qui va suivre qui m'a si fort mis la tête près du bonnet.

L'autre jour, entre deux songes, je fus attiré à ma fenêtre par des cris perçants, annonçant quelque catastrophe; j'aperçus au milieu de la place le maudit chariot, et tout auprès une femme dont le visage était couvert de sang : elle agitait dans ses bras un marmot qui se pâmait dans des contorsions horribles.

Voici ce qui s'était passé : le gros chariot, suivant sa louable habitude, s'amusait à tracer des sillons en hélice d'un bout de la place à l'autre, ne sachant pas trop d'ailleurs où il allait, ce qu'ignoraient aussi les chevaux et les passants; mais chose moins naturelle, les cochers assis sur leur siége en cuir n'en savaient pas davantage sur la direction qu'on devait prendre! On eût dit qu'une main invisible conduisait fatalement ce lourd attelage vers un but inconnu

pour tous. La pauvre femme en question, qui n'était pas dans le secret de la main invisible, se trouvant à passer sur la place, voulut se garer des évolutions du char; mais plus elle s'éloignait de la direction qu'elle lui supposait devoir prendre, plus ce capricieux véhicule se rapprochait d'elle; si bien que le timon alla frapper le front de cette infortunée, qui tomba sans connaissance, et l'enfant qu'elle tenait dans ses bras roula sous les pieds des chevaux.

Des passants se précipitèrent vers la voiture: on releva les blessés, qu'on transporta dans une maison voisine; mais, le croirais-tu? aussitôt après cette scène, les cochers et l'équipage se remirent gaiement en route comme si de rien n'était, ou bien comme si la roue eût passé sur la patte d'un caniche!..

J'avoue que cette scène, jointe à mes insomnies forcées, m'a exaspéré au dernier point contre la *cavallomanie* du prince Piombino; et plus d'une fois j'ai appelé, avec des larmes

dans la voix, le commissaire de police de mon quartier de Paris! Plus d'une fois j'ai cherché, de mes yeux avides et désespérés, la petite lanterne sirop de groseilles pendue aux fenêtres de cet utile fonctionnaire!... Hélas! il me faudra boire le calice jusqu'à la lie!... ou bien changer d'appartement.

Je transporterai donc mes pénates sous un toit plus paisible.

Je termine cette lettre, parce qu'aussi bien je vois que l'anecdote des chevaux du prince Piombino me rendrait fort partial; et quand on écrit l'histoire, il faut se garder, avant tout, de ces moments de mauvaise humeur auxquels sont fort exposés les gens qui voyagent.

Au prochain numéro, j'aurai probablement mieux dormi, et il y aura moins d'inconvénient à ce que je reprenne la plume; je la quitte donc en t'assurant de mon amitié et sympathie.

Ton tout dévoué,

Arthur.

SEPTIÈME LETTRE

La Propagande. — La place d'Espagne

Rome, ce 1er août 1853.

Laissons derrière nous la place des saints apôtres et l'ambassade de France, située au palais Colonna. Le premier monument que nous rencontrons sur la place d'Espagne, est le palais de la *Propagande*. C'est de là que partent tous les missionnaires catholiques qui parcourent l'univers, et y portent avec tant de zèle la semence précieuse de la foi. J'ai vu les bu-

reaux de ce pieux ministère dont Mgr. Barnabo, *il segretario generale*, est le chef de cabinet (1).

La salle où se décident de si grandes choses est une petite chambre assez mal ornée, et d'une grande simplicité, bien digne du grand œuvre que l'on y poursuit. On ne peut, à cette vue, s'empêcher de songer à la puissance divine de cette religion qui fait tant de merveilles avec si peu de choses, et qui cache ainsi sa grandeur et sa majesté dans la simplicité et dans l'humilité.

C'est à ce tribunal, où siégent quelques pauvres prêtres, sur de mauvais bancs, et penchés sur d'antiques pupitres de collége, que viennent s'adresser tous ceux qui partent pour conquérir des âmes; c'est là que la grandeur humaine vient rendre hommage à la sublime prépondérance de la religion ; c'est là que les descendants des apôtres, comme autrefois les saints pêcheurs dans leurs cabanes, règlent les desti-

(1) Depuis, Mgr. Barnabo a été nommé préfet de la propagande.

nées de l'univers !... Il y a là de quoi confondre bien des malveillants !... C'est un argument bien fort contre les ennemis de la religion chrétienne, que la simplicité et la modestie de ceux qui possèdent tant de richesses, qui jouissent d'une influence si vaste et si solidement établie, sans rien rapporter à eux-mêmes de tout ce qui leur est confié, et sans oublier qu'ils sont placés trop haut dans l'Église, pour ne pas désirer de rester obscurs et inaperçus dans le monde.

Quand on veut parvenir, dans nos pays, auprès d'un simple employé de nos gouvernements, il faut force pétitions, force démarches, et encore l'insuccès est le plus souvent le résultat final de nos efforts. Ici, c'est tout le contraire; l'accès est ouvert à tous; il suffit qu'on soit homme pour être écouté; on est reçu avec bienveillance, tous les bras vous sont ouverts; on sort satisfait, content; il y a toujours une bonne parole qu'on donne à remporter à celui qui entre; et ce n'est pourtant pas un

simple employé subalterne qui vous fait ce bienveillant accueil ; c'est le représentant de la grande société catholique *della propaganda fede.*

Le palais de la Propagande est en lui-même assez beau, sans avoir rien de remarquable ; il se termine à la rue du même nom et à la place *Sant'Andrea delle fratte*, où se trouve la petite église glorifiée par le récent miracle auquel nous devons la conversion de M. *Ratisbonne*. Cette église appartient à une communauté religieuse, et cependant elle sert de paroisse pour le quartier environnant.

Je passe sous silence la rue et le couvent de Saint-Sylvestre, qui se voit un peu plus loin, tout auprès du Corso. Je ne parle point de la rue *Frattina*, qui cependant est une des plus belles du *rione* (quartier), et j'arrive droit à la place d'Espagne.

Nous voici au milieu du beau quartier de

Rome, je veux dire du quartier des étrangers, car les grands seigneurs romains habitent leurs palais disséminés çà et là dans la ville ; cependant c'est dans le quartier où nous sommes, qu'on remarque le plus de palais et de grandes habitations.

Il y a sur la place d'Espagne, le palais *Mignanelli*, l'ambassade d'Espagne, le café *Nazarri* (*le Tortoni* de Rome), l'hôtel *Serny*, où descendent les rois et les princes en voyage dans la ville sainte; enfin, l'hôtel de l'*Europe*.

Au milieu de la place se trouve une belle fontaine d'où jaillit l'eau la plus pure, en face d'un immense escalier, à vastes terrasses, qui permet de monter au *Pincio*, et aboutit à la Trinité-du-Mont.

De l'autre côté, la rue *Condotti* forme avec la fontaine et l'escalier, sur une assez grande longueur, un alignement digne de remarque.

La place d'Espagne est d'ailleurs fort irrégulière; je ne me permettrais pas de la comparer à une seule de nos places de Paris, surtout aujourd'hui que nous nous remettons à neuf : ce n'est point le côté géométrique et régulier qu'il faut admirer dans la ville sainte, mais plutôt le côté monumental.

En nous dirigeant de nouveau vers la place du Peuple, nous rencontrons la rue *Borgognona*, où se trouve l'hôtel d'Angleterre, fort bien tenu par Legendre, et rendez-vous de l'aristocratie anglaise; la rue *della Croce*, où votre serviteur a eu l'honneur d'habiter pendant quelque temps chez une charmante veuve que je n'aurai jamais l'ingratitude d'oublier. On prétend que les Italiennes sont maussades, peu complaisantes et disgracieuses; j'avoue que j'ignore qui a pu accréditer de pareils bruits, à moins que ce ne soit le consciencieux et satirique auteur du ridicule libelle intitulé : « *Histoire du capitaine Bonaparte*, » coup de pied d'âne d'un *écrivassier* de 1815 que je ne nomme pas, parce que la

calomnie ne mérite que le dédain de l'oubli quand elle s'adresse aux hommes de génie!

Au contraire, mon cher Paul, jamais je n'ai rencontré de femme plus aimable, plus spirituelle, plus gracieuse que *la mia padrona di casa;* et j'ajouterai que la *donna* attachée au service de ma personne, pouvait être comparée pour la patience au Joannetti de M. de Maistre; elle avait de plus le mérite d'être jolie femme, ce qui ne saurait se remplacer.

Ne va pas croire mille et mille choses à propos de ma petite sortie, je t'en prie, mon ami!...

Considère que j'ai toujours été fort admirateur du beau sexe, et pour fermer la bouche à ta médisance, si elle avait envie de s'occuper de moi, tu sauras que mon respect égale ma sympathie.

D'ailleurs, je me moque du qu'en dira-t-on,

comme font très-sagement les Italiens et les Italiennes. Quand on a sa conscience pour soi, que peut-on craindre? et puis le mal n'est jamais où sont les apparences!... Monsieur le curé a bien chez lui une jolie nièce, me sera-t-il défendu d'avoir une propriétaire aimable et une belle servante? Faudra-t-il donc, pour acquérir le droit de se dire vertueux, n'avoir autour de soi que des gens estropiés ou *des femmes sans nez?....*

Au surplus, si tu te permets la moindre plaisanterie à mon endroit, tu sais combien je suis susceptible; je plierai bagage et au lieu de continuer à te parler aussi librement que je le fais, sans gêne et sans façon, je t'écrirai en mettant au haut de ma lettre : 1° le bulletin de ma santé; 2° une question sur la tienne; puis 3° pour remplir les trois pages, je te copierai *un article du Constitutionnel*, et ils sont longs, les articles du *Constitutionnel!...* (1) ou bien un ex-

(1) En 1854, *le Constitutionnel* a vu changer le personnel de sa rédaction par la retraite du célèbre docteur Véron.

trait des conférences de Vienne sur la question d'Orient; ou une colonne du journal de Rome; enfin ce que je pourrai trouver de plus digne de ton grand esprit, qui ne s'accommode pas de mes plaisanteries de jeune homme.

Hâte-toi donc, mon cher Paul, de me rassurer sur ce point important, ou crains ma colère, c'est-à-dire mes citations.

Il nous reste pour arriver au point de départ, la porte du Peuple, à suivre la *via del Babuino*, où nous ne rencontrerons que des hôtels et un vieux théâtre délaissé qui s'ouvre encore parfois pour quelque troupe de baladins destinés à amuser les charbonniers et les laquais qui ont fini leur journée, j'allais dire de travail, et j'oubliais que leur métier est de ne rien faire : ce théâtre s'appelle *il teatro d'Aliberti*; les places les plus chères sont à 1 fr. 50 c. ou 2 francs; mais il faut avoir bien soin de marchander. On y voit des danses grotesques, des scènes de brigands, surtout ; des enlèvements,

des tableaux vivants!... Le public est peu nombreux et peu choisi!... L'air de la salle ne tarde pas à être infecté de toute sorte d'odeurs, ce qui en rend le séjour désagréable : cependant les jours de fête, on y fait encore de bonnes recettes.

Voilà donc notre première section de Rome entièrement et consciencieusement parcourue; il nous en resterait cinq autres à visiter de la sorte, d'après notre système de division de la ville en six régions; mais désormais nous nous bornerons à passer rapidement sur les détails, et, sans piétiner comme nous venons de le faire, sur le disgracieux pavé des rues, nous nommerons les principaux monuments, en nous permettant de temps à autre quelque petite remarque, uniquement pour donner notre opinion à monsieur Paul, qui voudra bien s'adresser au *Guide du voyageur à Rome*, s'il désire de plus amples renseignements.

Ton ami,

ARTHUR.

HUITIÈME LETTRE

Les loueurs de chevaux — Digressions philosophiques

Rome, ce 6 août 1853.

Sur la droite du Corso, en partant de la porte du peuple, on rencontre d'abord la rue de *Ripetta*, rue fort longue, plus longue que belle, qui a l'avantage de jouir d'un petit port sur le Tibre et d'une petite douane, car on en met partout ici; il y en a jusque dans la campagne romaine.

Avant d'arriver à une magnifique maison en forme de fer à cheval, de la grandeur d'un phalanstère, et percée en son milieu d'une grande voûte à colonnades par où l'on va rêver sur la *passeggiata del fiume*; avant d'aller visiter un abattoir qui se trouve à l'extrémité de ladite promenade, je te ferai remarquer, cher Paul, plusieurs établissements d'équitation où on loue des chevaux pour la course ou pour la journée; on y prend aussi des pensionnaires!...

Mais si tu as jamais un cheval auquel tu portes de l'intérêt, ce qui n'est pas défendu, au moins par les lois anglaises, je ne te conseille pas de l'établir en de pareils lieux; au reste voici un grand système d'hygiène fort ingénieux qui m'a été développé par le *cavallerizzo* d'une de ces pensions où j'avais un élève.

Je reprochais à ce digne chef d'établissement la maigreur de mon protégé; il me répondit : Monsieur, pour qu'un cheval de selle soit leste et agile, il lui faut très-peu de nourriture; il

faut à tout prix empêcher l'animal de prendre du ventre (expression triviale, mais consacrée) ; votre cheval est très-bien portant ; jetez un coup d'œil sur ses voisins et vous verrez que je lui prodigue les mêmes soins qu'aux autres chevaux. Et à l'appui de son raisonnement, le brave homme me montrait, avec un sérieux imperturbable, trois ou quatre rossinantes élevées et nourries d'après ses principes.

Cet ingénieux procédé m'a fait beaucoup rire, et pourtant il n'est pas nouveau ! Bêtes et hommes, ne nous traite-t-on pas de la sorte, tous tant que nous sommes?

Ce langage du *cavallerizzo* n'était-il pas le langage de notre maître de pension, qui nous rationnait sous prétexte de nous éclaircir les idées ; qui nous infligeait le pain sec et l'eau par économie, non pas pour nous, mais pour lui !

N'est-ce pas le langage de notre bottier qui nous fait des chaussures trop étroites pour que

nous les mettions en forme et que le cuir résiste moins longtemps!...

N'est-ce pas là le langage de notre valet de pied qui nous tache nos habits afin d'en hériter le plus tôt possible!.. de notre coiffeur qui nous verse sur les cheveux de l'eau athénienne, pour les faire tomber, dans l'espoir de nous confectionner des perruques!...

Hélas, j'ai beau faire, mon ami, quelque triviale que soit ma tirade, elle n'en est pas pour cela plus hors de saison!...

Ce que je dis est bien connu et pourtant je ne puis m'empêcher de le redire après tous les autres et plus mal que tous les autres :

L'intérêt est un grand mobile dans le monde!

Un littérateur s'arrêterait tout court, mon cher Paul, après un pareil début; il craindrait d'effrayer ses lecteurs, il aurait peur de perdre leurs bonnes grâces!.. Je n'ambitionne point la

gloire que je ne mérite pas, et ne crains point de perdre des couronnes que mon front n'a jamais portées : aussi n'ai-je rien à ménager. Je ne désire qu'une seule chose, c'est de passer pour être quelque peu philosophe, et alors on me pardonnera si je suis trivial et ennuyeux, parce qu'un philosophe a le droit de dire tout ce qu'il pense, quelle que soit la langue dans laquelle il le pense.

Oh! oui, à peine ai-je fait quelques pas dans la vie et déjà j'ai vu se dresser devant moi cette terrible vérité : « L'intérêt est le principal agent ici-bas. »

Pardon, Paul, si je verse mon cœur dans celui d'un ami; il est si doux de partager sa pensée avec ceux qu'on aime; c'est une délicieuse manière d'allonger la vie!... et puis, sur un sujet pareil qui donc n'aurait rien à raconter!... Je suis jeune encore, et pourtant j'ai vu s'évanouir bien des rêves, bien des illusions qui, dans des temps plus heureux, avaient fait la

joie de mon esprit et de mon cœur; moi aussi j'ai appris à juger sévèrement le monde; en effet :

N'y voit-on pas :

Des *amis* qui nous recherchent avec empressement, parce que nous sommes haut placés et qu'ils sentent qu'ils auront besoin de notre appui!...

Des *inconnus* qui nous fatiguent de coups de chapeau et de poignées de main trompeuses; le tout parce qu'ils se sont fait une petite philosophie qui consiste à ménager tout le monde, pour avoir à qui s'adresser en cas de mauvaise fortune!...

Des *maris* qui abandonnent la vie simple et modeste du ménage, pour aller s'étourdir à la Maison d'Or, entre le champagne, la perdrix aux truffes et un autre gibier plus fin que son chasseur!...

Des *femmes* qui n'ont point honte de tenir sur le sein maternel l'enfant du crime à côté du fils légitime!... parce qu'ainsi le permet le code!...

Des *jeunes filles* qui ne rougissent pas de faire commerce de leurs attraits!...

Des *jeunes gens* qui vont porter le trouble dans les familles, pour satisfaire... un caprice, une fanfaronnade, un mouvement d'orgueil... ce qui coûte cher aux uns et aux autres, car ils y laissent chacun leur honneur!...

Des *financiers* qui s'engraissent et s'arrondissent aux dépens de leurs dupes et de la société, dont ils sont les sangsues!...

Des *ministres* qui trompent la confiance de celui qui les a choisis et du peuple dont ils ont en main les intérêts; se couvrant ainsi de la honte la plus grande, celle qui est attachée à tout crime de lèse-patrie!...

Des *hauts fonctionnaires* qui ne craignent pas de placer leur intérêt au-dessus de celui de tous!... et qui donnent de l'avancement à un crétin, parce qu'il est leur fils; tandis qu'ils en refuseront à l'homme intelligent qui n'a pas une âme de valet!...

D'*honnêtes gens* qui passent leur vie à se voler entre eux, à certaines heures et à époques fixes, et qui se croient la conscience bien nette, parce que les lois d'ici bas ne leur font aucun reproche!...

Des *prêtres* qui sèment la division dans les familles, en s'immisçant, par intérêt, dans des affaires qui ne sont point de leur ressort!...

Des *soldats* qui préfèrent mendier la croix, quand ils pourraient la gagner à la pointe de leur épée!...

Des *parents* qui se déchirent entre eux, pour

se partager un héritage qu'ils dévorent déjà des yeux pendant l'agonie de celui qui doit le leur laisser!...

Des *pères* et des *mères* qui, pour quelques sacs d'or, vendent leur fille, toute naïve et toute pure, à un vieux magot, possesseur d'une perruque et d'un râtelier *Fattet!*

Oui!... j'ai vu tout cela dans le monde, et bien d'autres choses, mon cher Paul. Mais ne sois pas effrayé de mes maximes. Je n'ai pas fait ma profession de foi. Je ne suis pas de ceux qui nient l'existence de la vertu, parce qu'ils n'ont rencontré que le vice; qui ne voient le bien nulle part, parce qu'à chaque pas le mal s'offre à leurs yeux dans toute sa laideur!... Non!... il est une pensée bien douce au cœur, bien consolante, que peut seule nous inspirer cette foi chrétienne, si bien faite pour nourrir notre cœur en redressant notre esprit!...

Non! tout n'est pas intérêt sur la terre; s'il

y a beaucoup d'égoïsme, à côté on trouve beaucoup d'abnégation!... S'il y a ici-bas beaucoup de faiblesse, plus loin on admire beaucoup de force et de grandeur!

Tu m'as fait connaître un *ami* qui sait aimer pour le seul plaisir d'aimer, et qui croit que l'amitié est bien plutôt une source de devoirs que de profits!

Il est des *maris* qui vivent saintement au sein de leur respectable famille, où il semble que Dieu soit descendu du ciel pour y venir habiter!

On voit des *femmes* qui justifient la belle parole de l'Évangile, et qui sont le trésor de leur maison!

Des *jeunes filles* dont la pureté ferait envie aux anges; et n'avons-nous pas tous une mère, une sœur? .. Est-il possible que nous leur fassions l'injure d'un doute cruel?... Tu vois donc

bien, cher Paul, qu'il est des cas où l'homme le plus sceptique est forcé de croire à la vertu!

Des *jeunes gens* qui se respectent assez pour conserver leur cœur au milieu du désordre qui les entoure, ou tout au moins pour rester, durant les orages de la vie, derrière cette ligne de l'honneur, second rempart de la vertu, qu'on ne repasse plus quand on a eu le malheur de le franchir une première fois...

Des *financiers!...* qui ont bien mené leurs affaires, en restant honnêtes gens!... c'est difficile, j'en conviens, mais ceux-là n'en ont que plus de mérite!...

Des *ministres* qui passent à la postérité, entourés de gloire et de considération!... Les Colbert, les Sully, les Richelieu, les Suger ne sont pas pour rien dans l'histoire. Sans doute nos petits-neveux augmenteront la liste, c'est à eux qu'il appartiendra de juger notre siècle.

De *hauts fonctionnaires* dignes de figurer à côté des Brutus et des Sylla!... sans être des pères barbares.

Faut-il dire, ce que dix-huit siècles nous ont appris, qu'il y a des *prêtres* vraiment choisis de Dieu, qui vivent au milieu de nous, pour consoler la veuve et l'orphelin, pour soulager les souffrances de la misère et celles non moins vives de l'adversité!... dont tous les malheureux sont les amis, et dont tous les hommes sont les frères!...: qui n'ont d'autre pensée que le bien, d'autre but que la charité, d'autre jouissance que la prière et la souffrance, d'autre règle que la volonté de Dieu, d'autre rêve que les joies pures de l'autre monde!...

Ne voyons-nous pas tous les jours encore, *des soldats* fidèles à ces beaux sentiments d'honneur, de loyauté et de valeur qui furent de tout temps, le privilége des armées!... Et la France n'est-elle pas, en particulier, toujours aussi

riche que par le passé, de courage, d'héroïsme et de grandeur d'âme !...

Ne voit-on pas aussi *des parents* renoncer, par désintéressement, à des droits de succession qu'ils considèrent comme injustes pour leurs cohéritiers !... Ces beaux traits *ne se voient pas dans toutes les familles*, mais parfois encore ils se présentent à notre admiration !...

Je sais des *pères* qui attachent peu de prix aux biens et aux richesses de ce bas-monde et qui ne calculent point le bonheur au poids de l'or !... Ils laissent leurs enfants suivre en paix l'impulsion de leur cœur et approuvent les doux liens qu'ils ont pu former, pourvu qu'ils y reconnaissent de la sincérité et de vraies chances de bonheur !...

J'ai vu..... Mais je m'aperçois, mon cher Paul, que sous prétexte de causer et deviser sur la haute morale, je t'envoie un vrai cours

de philosophie, aussi je m'arrête; car malgré mes prétentions, je commence à croire que si je prolongeais mes digressions et que tu eusses la patience de me suivre dans leur labyrinthe, tu serais encore plus philosophe que ton ami

ARTHUR.

NEUVIÈME LETTRE

Saint-Louis des Français. — La poste aux lettres.

Rome, ce 9 août 1853.

Eh bien, nous voici encore rue de Ripetta; si nous allons de ce train-là, nous n'en finirons jamais!... C'est ce vilain *cavallerizzo* qui est cause de notre retard; il m'a rappelé, avec son grand système d'hygiène, une foule de décep-

tions, d'illusions;... il m'a indisposé contre l'humanité; et comme, Dieu merci, je suis trop bien portant pour être misanthrope, il m'a fallu, après avoir crié si fort, consacrer quelques lignes à la louange, afin que tu connusses mon véritable sentiment. Voilà à quoi l'on s'expose pour trop parler!... J'en suis puni... mais je crains que mon lecteur ne le soit davantage! En tout cas, c'est son affaire.

Pour conserver son rôle de lecteur (ceci c'est pour tranquilliser la conscience du mien) on n'est pas obligé d'applaudir à l'écrivain... il suffit de le lire!

Autrement, cher Paul, y aurait-il cent lecteurs dans le monde?

Contentons-nous donc de nommer le palais *Borghèse*, qui se trouve sur la place du même nom. Je ne t'en fais pas la description, cher Paul, non plus que de la magnifique *galleria* qu'il contient. Il faut ici voir de ses propres

yeux; quand on ne voit que par ceux d'autrui, on n'a rien vu, rien compris, rien senti...

En face du palais est le corps de garde des pompiers pontificaux; au-dessus de la porte se lit la fameuse inscription S. P. Q. R. que l'on met partout à Rome, sans doute pour faire croire à la génération présente qu'il y a encore un sénat, un peuple et des Romains!... Quant aux pompiers, laissons-les à leur poste; nous reviendrons les visiter une autre fois.

Voici plus loin le théâtre *Métastase*, réservé aux troupes de comédiens français, qui y donnent des représentations régulièrement deux fois par an; pour cette année, on nous annonce un excellent personnel.

Sur la place Saint-Louis-des-Français se trouve l'église du même nom, vaste édifice adossé à un couvent qui appartient également à la France. Un chapitre est attaché à cette

église; les chanoines sont nommés et pensionnés par la France. C'est ici le point central de réunion du clergé français à Rome.

Cette église n'a rien de bien remarquable, si ce n'est quelques beaux tableaux et quelques inscriptions tumulaires ; toutefois elle participe de la richesse commune à toutes les églises de Rome; on y voit une magnifique ornementation à l'intérieur.

Elle est peu fréquentée; les Italiens s'abstiennent d'y venir, les Français y viennent de préférence; on y rencontre beaucoup de militaires, et c'est un spectacle bien édifiant!... Le clergé de cette paroisse déploie en cette occasion un zèle aussi digne d'éloges qu'il est couronné de succès. On reçoit à Saint-Louis des prêtres français en voyage à Rome. La maison est administrée par un gérant civil, aux frais du gouvernement français, et gouvernée par un prélat nommé par le Saint-Père, et ayant rang d'évêque.

J'aurais beaucoup d'autres choses à dire de cette paroisse toute française, mais je remets mes autres détails à ma prochaine lettre, où précisément je te raconterai la fête de Saint-Louis.

Passons à la poste aux lettres, car nous avons laissé derrière nous, sans en parler, la *posta dei cavalli*, et nous avons bien fait; la *posta delle lettere* ne mériterait guère plus d'égards; mais alors le silence ne serait plus un acte de charité, ce serait une véritable faiblesse. Partout où le voyageur rencontre des abus, il doit avoir le courage de les signaler au public, ou tout au moins à la postérité, dans l'espoir que les petits-neveux auront plus d'esprit ou moins de patience que leurs oncles!... Je ne manquerai jamais à ce devoir du touriste consciencieux, et dussé-je voir ma correspondance interceptée à tout jamais, je dirai la vérité.

La poste pontificale est fort mal administrée, s'il est permis d'employer un mot aussi flat-

teur. Les lettres mettent souvent deux ou trois jours pour se traîner de la poste au logement des correspondants... quelquefois elles n'y arrivent pas du tout!... Il paraît qu'on impose la quarantaine aux épîtres venant des pays étrangers; mais on ajoute, ce qui n'est guère plus satisfaisant pour les commerçants, que la quarantaine se prolonge indéfiniment pour certaines lettres; les valeurs numéraires seraient considérées par certains docteurs comme des objets empestés qui ne sauraient sortir du lazaret.

Pareille disgrâce ne m'est point arrivée, je me hâte de le dire; mais je connais des gens moins heureux que moi.

D'ailleurs, tous les jours, le facteur vous donne quelque nouvelle excuse de son absence ou de ses retards. Le courrier n'a pu arriver, grâce aux neiges; ou bien encore, c'est le dégel... les inondations de la Lombardie!... que sais-je? le vent contraire, la machine du bateau à vapeur qui a sauté!... la pluie s'en est mê-

lée!... le *corriere* a été assassiné!... Tous ces petits incidents, vrais ou faux, sont racontés presque tous les jours, et personne n'en est étonné.

Puis ce sont les prix des ports de lettres qui changent aussi à chaque instant : tantôt c'est le papier qui est trop épais, ou bien c'est la missive qui s'est permis d'allonger le chemin, sans doute d'accord avec le facteur; ou bien encore, l'imprudent correspondant a eu la distraction de vous envoyer une lettre sous enveloppe, ce qui double le port. On pourrait peser les lettres, mais ce serait trop long, et puis trop régulier! D'ailleurs n'est-il pas beaucoup plus simple de supposer qu'il y ait deux lettres sous un pli de papier où il n'y en a qu'une? Puisque le correspondant paie, toutes les difficultés sont levées. Enfin, pour consoler les gens qui écrivent, de toutes ces tribulations et de bien d'autres encore que mon cœur ulcéré a la générosité de cacher à tes yeux, les boîtes aux lettres possèdent des ouvertures en marbre, et les facteurs portent

des chapeaux d'état-major et des glands d'or à leurs chapeaux !...

Jusqu'au prochain numéro, je te salue et te serre la main, cher Paul.

Ton ami dévoué,

ARTHUR.

DIXIÈME LETTRE

Le ministère des Finances. — La place Navona. — La Tombola. — La Girandola. Tor-di-nona ou le théâtre Apollo. — Le Gésù. — Place Capránica. — Le Capitole — Le Ghetto. — Rencontre d'un scorpion. — San Battisto decollato. — Le Mont de Piété.

Rome, ce 11 août 1853.

Passons aux finances, *il ministero delle finanze*. Beau palais, ma foi, pas trop éloigné de la place Navone et de la poste. Il est heureux qu'il le soit davantage du fleuve, car le ministre doit avoir quelquefois l'envie d'y terminer ses calculs!

Ce n'est point ici le lieu de parler de l'administration romaine, ni de son organisation (j'aurais peut-être mieux fait d'employer le mot désorganisation), aussi laisserons-nous ces choses pour d'autres temps; continuons notre revue.

Voici la *piazza Navona*, magnifique place rectangulaire, dont il faut aller chercher la description dans *Standal* et autres...qui se sont acquittés de ce travail avec beaucoup de talent et d'érudition.

Cette place immense a pour principal ornement un beau groupe neptunien qui joue le rôle de la fontaine des Innocents, aux halles de Paris. C'est aussi sur la place Navone que se tire la *tombola* (grande loterie). Ceci rentre dans mon sujet : aussi vais-je te raconter avec complaisance une scène de ce genre à laquelle j'ai assisté l'autre jour.

J'ai dit avec complaisance; peut-être fais-tu la réflexion que la complaisance est toute de ton côté, c'est possible!... Dans ce cas, je te répon-

drais que j'ai droit à toute ton indulgence ; car si le lecteur est souvent plus à plaindre que le conteur, ce dernier a double peine, celle de conter et puis celle de se lire lui-même. Tu vois donc bien, mon cher ami, que ta part est encore meilleure que la mienne.

Depuis trois semaines on annonçait à Rome une *tombola* magnifique ; il s'agissait de gagner 1,800 scudi ; on se jetait de tous côtés, sur les petits cartons déposés dans les bureaux de loterie de la ville sainte, *gle p· enditorie di loteria.* En deux mots je vais t'expliquer, avant que de commencer mon récit, ce qu'est une tombola.

C'est un jeu de loto ; seulement au lieu de le jouer en famille, au coin du feu, grand'mère, papa, maman, cousin, cousine, petite sœur, tout compris, ce qui plaisait beaucoup à nos ancêtres, tous les Romains jouent ensemble sur la place Navone.

A l'une des extrémités de la place est installé

un grand théâtre où se tirent les numéros sortants, et au moyen de signaux convenablement placés, ils sont répétés en gros caractères dans tous les coins de la place. Cette espèce de télégraphe est d'une grande rapidité dans l'exécution.

Le premier *terne* a généralement droit à un lot; puis vient un second lot pour le premier *quaterne* et un autre pour le premier *quine;* enfin la tombola ou le premier carton rempli a droit au gros lot.

Le théâtre est entouré de soldats armés, ce qui n'empêche pas parfois les voleurs de s'introduire dans l'enceinte et de s'approprier l'argent des lots sans l'avoir gagné; alors il s'élève un cri de désespoir de la foule; on fait évacuer la place et la loterie est suspendue.

Cette fois-ci les voleurs ont été sages!

Avant de procéder au tirage des numéros, deux corps de musique postés aux deux extrémi-

tés de la place font oublier aux spectateurs la longueur de l'attente; puis on annonce le premier, le second, le troisième numéro, jusqu'à ce qu'un joueur soit assez heureux pour posséder le premier terne; alors il fait signe avec son mouchoir de suspendre le tirage, la musique joue, et l'heureux mortel fend la foule pour aller faire constater son triomphe, ce qui n'est pas chose facile. Le triomphe une fois constaté, des drapeaux blancs sont dressés au-dessus de tous les télégraphes pour l'annoncer à la foule, et la musique salue le triomphateur. S'il s'est trompé, ce qui arrive souvent, il est renvoyé de sa demande, au milieu des huées et des sifflets de toute cette foule joyeuse de sa déception.

C'est ainsi qu'il en est à chaque victoire!

Puis, quand la tombola a paru, tout est fini : quelques-uns s'en vont le visage radieux, emportant leur butin, dont on les débarrasse parfois en route; la plupart rejoignent tristement leur logis, se disputant entre eux pour se consoler de leur mauvaise chance.

Notre tombola se passa fort bien; seulement elle n'eut lieu que douze jours après l'époque annoncée. Voici pourquoi :

Il paraît qu'on craignait la pluie pour le jour en question. Comme il est difficile de savoir ce qui se passe dans les nuages, bien qu'un grand nombre de nos semblables y fassent un continuel séjour, on présume en pareil cas ce que l'on croit le plus sage. L'administration de la loterie présuma donc qu'il pleuvrait au jour fixé : il fit très-beau temps; mais le contre-ordre était donné, en sorte que cette pauvre administration fut obligée de remettre la loterie au jeudi de la seconde semaine suivante, à cause de deux fêtes qui se trouvaient là tout exprès pour empêcher la tombola. Il fallut donc ouvrir de nouveau les bureaux, continuer la vente *delle cartelle*, et s'imposer l'obligation de recevoir en caisse encore autant d'argent qu'on en avait reçu depuis l'ouverture de la tombola. Tu comprends, cher ami, la répugnance de l'administration à prolonger un délai qui lui a occasionné tant de tra-

vaux!... Aussi ce délai fut-il irrévocablement fixé à douze jours. Il y eut bien quelques esprits mal faits qui se permirent des réclamations, disant qu'il était singulier qu'on diminuât ainsi les chances de tous ceux qui avaient pris des billets, croyant que la tombola aurait lieu au jour fixé précédemment. Quelques-uns allèrent jusqu'à dire que c'était là un acte d'indélicatesse inqualifiable!... Mais peut on écouter tout le monde? On n'en finirait jamais s'il fallait contenter tous les mécontents!... Aussi le parti le plus sage est-il d'aller son petit bonhomme de chemin sans regarder autour de soi, le plus loin et le plus longtemps que possible! C'est ce que fit l'administration de la loterie.

J'ai oublié de te dire que c'est le gouvernement qui organise les administrations des loteries romaines.

La tombola a donc eu lieu : je n'ai rien gagné; mais je ne suis point égoïste, et je me réjouis de ce que l'Etat a pu remplir ses poches

en faisant divertir ses enfants; c'est d'un bon père de famille connaissant le proverbe : *Utile dulci!*

Tu crois peut-être, cher Paul, en avoir fini avec la place Navone; tu oublies à qui tu as affaire; il me reste à raconter, au sujet de cette même place, une soirée de girandola; et dussé-je rester seul sur la place, je m'élance à mon nouveau récit. Voilà pour moi le côté intéressant d'une ville, ce sont mes monuments!...

Un soir, j'étais à me promener avec un Français fort ennuyeux, car il y a des Français fâcheux (tu me l'as fait oublier), et je ne savais quel prétexte imaginer pour m'en débarrasser; car à Rome, ce n'est pas comme à Paris, il est difficile d'échapper à un importun. Quelle excuse trouver? On n'a jamais rien à faire à Rome, à moins que l'on n'y dorme!

Et si l'on parle de monuments, de prome-

nades ou de musées, on se procure le fâcheux pour toute la sainte journée, quand ce n'est pas pour toute la semaine!

Enfin, ayant entendu parler d'un divertissement, *piazza Navona*, je me jette sur cette planche de salut; mais mon enragé déclare qu'il va me suivre!... J'avais oublié qu'il pouvait se risquer dans la foule, n'ayant pas grand'chose à se faire voler; car c'est une seconde qualité à ajouter à celle de tout à l'heure, chez les Français d'outre-mer.

Deux orchestres, chacun à une des extrémités de l'immense place, annonçaient gaiement la réjouissance en question; de belles dames en robes de soie, en costume de bal, ornaient les balcons des maisons; tout était pavoisé, couvert de fleurs. Il n'y a qu'à Rome qu'on sache faire des fêtes: c'est peut-être parce que c'est là qu'on a le moins de sujet de se réjouir; alors on se donne la forme, ne pouvant avoir le fond.

Le feu d'artifice ou la *girandola* allait com-

mencer; les corps de musique jouaient avec ensemble et harmonie; les mouchoirs couraient dans toute la place, et changeaient de poche très-facilement; les tabatières abandonnaient leurs propriétaires, les montres et les chaînes étaient en grand mouvement; aussi je tenais *la mia catena d'oro* de toute la force de mes doigts. Ne va pas croire que je te raconte ce détail pour te dire que j'ai une chaîne d'or; ce ne serait pas un grand mérite dont je ferais parade; car tout d'abord je te déclare qu'elle me vient d'un cousin qui a eu le bon esprit, en se mariant, de remarquer ce côté faible de ma toilette!

Si j'écrivais dans un journal, ces petites digressions, auxquelles je me livre confidentiellement avec toi, me seraient d'une grande ressource, et j'en userais largement, sans le moindre scrupule; car mes lecteurs seraient pour moi comme ces patients qui se laissent mener au supplice, auxquels il est indifférent d'arracher deux oreilles ou une seule; qui ne souffrent

guère plus qu'on les plonge dans l'huile bouillante jusqu'à la ceinture ou jusqu'au menton. Mais, pour être moins Romain dans mes comparaisons, n'avons-nous pas, dans les salons du grand monde, de ces patients habillés de noir et gantés de blanc, qui se font l'auditoire complaisant d'une foule de sots, de fats et d'ignorants; et ces derniers ne font-ils pas bien d'en prendre fort à leur aise, puisqu'ils sont en droit de supposer une résignation à toute épreuve, à ceux qui ont pu les écouter l'espace d'une seconde? En quoi, me diras-tu, la comparaison te concerne-t-elle? Car tu dois t'étonner de ma modestie! voici :

Ou je suis un sot, un fat et un ignorant (ce dont je ne puis être juge), et alors je dois supposer que mes lecteurs d'aujourd'hui sont préparés à toutes les doses!

Ou, si je ne suis pas de la catégorie des sots, des fats et des ignorants, qu'ai-je besoin de me mettre en gêne, quand je vois que ces derniers

sont si bien traités dans le monde? La morale de ceci, c'est que j'aurais mis une page de plus à mon feuilleton... si j'écrivais dans un journal!

La place Navone n'était donc pas, pour le moment, un rendez-vous de bonne compagnie, et les agents de police de Rome, qui sans doute ont des goûts fort distingués, eurent bien soin de ne pas s'y montrer! Ces messieurs ne vont jamais dans les endroits mal fréquentés : cela tient à leur amour de l'ordre.

Enfin la première fusée s'élança dans les airs. La girandola fut très-brillante; on représenta des soleils, des gerbes, etc.... une tour en feu, et au-dessus l'ange du fort, qui dominait l'incendie avec sa grande épée.

Il y a très-souvent de ces fêtes-là à Rome. Au surplus, il ne se passe guère de semaine qu'il n'y ait chômage dans quelque *Rionè* ou fête dans quelque couvent. Il y a plus de jours de repos que de jours de travail! C'est l'excès

de la chose. Après tout, il n'y a qu'une Rome au monde.

Quittons-nous la place Navone, cette fois? Oui. Tout bien considéré, je t'emmène, car il y a de si jolies têtes à tous ces balcons, que j'ai bien peur que tu n'y laisses la tienne, et j'en aurais le remords; d'ailleurs ce sera un moyen de planter là mon fâcheux (car il est toujours à mes côtés). Je vais le perdre dans la foule, n'ayant pas l'espérance qu'on puisse me le voler.

Revenons sur nos pas, en passant par le pont Saint-Ange, que nous nous garderons bien de traverser; plus loin, nous voici à *tor di nona*, autrement dit le théâtre d'Apollon, le grand Opéra de Rome, qui donne ses représentations en hiver, où l'on va pour prendre des glaces, et recevoir des visites chacun dans sa loge.

Il paraît qu'en Italie, c'est un grand divertissement. Je n'ai pu l'apprécier, ayant vécu en ermite.

Ce théâtre, comme monument, est assez laid en dehors, pas mal au dedans; je lui reproche surtout de prendre un bain de pied perpétuel dans le Tibre.

Il paraît qu'on n'y vient qu'en bateau à certaines époques, quand le Tibre s'est mis à faire la mauvaise plaisanterie de courir la ville; aujourd'hui qu'il se tient bien tranquille dans son lit, profitons-en pour admirer le péristyle du théâtre; il est fort beau, et je n'en ai point vu de pareil à Paris; ajoute à cela un magnifique escalier. Les loges, il est vrai, sont assez mesquines et d'une trop grande simplicité; au reste, elles se ressemblent toutes, à part l'étage : c'est l'égalité des loges. J'en aimerais mieux une autre, qui ne nuirait pas ici, et contre laquelle on pourrait troquer celle-ci, qui ne me paraît pas nécessaire.

Près d'ici se trouve la *via Papale*, qui nous conduira par de longs détours jusqu'au bout de notre deuxième section.

Cette rue est ainsi nommée, parce que... Ah! je n'en sais rien!... Ce que c'est que la rage des étymologies! j'allais tout bonnement en inventer une!...

Est-ce parce que le pape a adopté cette rue? je n'ose le supposer; il doit avoir meilleur goût!... Est-ce parce que c'est la rue principale du quartier? Ce serait possible; car dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois.

Ceci me rappelle une habitude d'un monsieur fort de mes amis, qui sera sans doute, pour la postérité, aussi inexplicable que ce qui précède. Ce monsieur allait quelquefois en omnibus, à Paris, bien entendu. S'ennuyant dans ce véhicule, il lui vint à l'idée d'emporter un livre; ce compagnon ne paie même pas demi-place (peut-être parce qu'il y a très-peu de ces enfants-là qui atteignent l'âge de quatre ans!) Donc, il avait un livre pour passer le temps en omnibus!... Tu penseras alors que plus tard en rencontrant dans la rue M. X, son livre

sous le bras, on pouvait se dire : « Il prend son livre, parce qu'il va monter en omnibus ! » Eh bien, non, ce n'était plus cela... Au bout de quelque temps, il avait tellement pris l'habitude de lire, qu'il montait en omnibus pour lire son livre !...

Allez donc vous creuser la tête pour expliquer les étymologies !...

Pour ma part, j'y renonçai dès ce jour-là.

Quoi qu'il en soit, la via Papale nous a conduit fort gentiment au théâtre *Argentino*, Opéra-Comique de Rome ; on y donne de très-bonne musique. On y voit de charmantes actrices. Mais, chut !... n'allons pas anticiper sur le numéro prochain ! Le monument en lui-même n'a pas de valeur ; les places y sont à aussi bon marché qu'ailleurs, et voilà tout !

Tu vas me reprocher, en t'annonçant des monuments, de ne pas tenir ma promesse ; de te montrer avec complaisance des bicoques, et

de passer légèrement sur les vrais chefs-d'œuvre de l'art. Je ne m'en défends pas; et ne faut-il pas de chétives herbes pour faire ressortir les belles fleurs d'un bouquet!

Que deviendraient les jolies femmes, s'il n'y en avait pas de laides sur la terre? Je n'ose le dire... et si je ne m'arrête pas devant les beaux monuments, c'est qu'il n'y a qu'un moyen de les admirer avec fruit, c'est de passer la frontière et d'aller les voir, à la façon de saint Thomas; c'est encore la meilleure.

Ce petit *speech* nous a permis d'arriver jusqu'au Gesù et à la place de Venise; sur cette dernière place se trouve une grande maison crénelée, qui tient beaucoup trop de terrain, et appartient à l'Autriche; elle y loge ses ambassadeurs. Plus loin se trouve la place *Trajane*, où l'on admire deux églises et de fort belles colonnades, restes d'un temple romain; le tout sorti de terre par les mains des Français en 1794.

Au milieu de la place s'élève une grande colonne surmontée d'une statue, dans le genre de la place Vendôme.

Le Gesù est un couvent attenant à une magnifique église sur la place du même nom. Je ne chercherai pas à dépeindre la beauté intérieure de cette église et l'ordre qui préside à l'organisation du couvent ; il suffit de savoir à quelle congrégation il appartient, pour y admirer de confiance et d'avance tout ce qui caractérise la grande association de Jésus.

Ah! voici la *Minerve* et la place *della Rotonda*; nous nous sommes ôté le droit d'en reparler dans une lettre précédente.

Maintenant, près de ce marché que tu connais, si l'on peut appeler de ce nom un étalage de trois ou quatre boutiques, se trouve l'église *San-Andrea della Valle*, le couvent attenant et le théâtre de prose, voisin de l'église.

Revenons sur nos pas; en repassant devant

le Panthéon, nous trouverons la *piazza Capranica*, où est situé le théâtre des *burattini* ou *marionnettes.*

Cette place Capranica me rappelle une petite anecdote que je veux te raconter :

Un monsieur fort bien vu, mais de la classe de ceux qui vivent aux dépens des âmes pieuses, étant venu à Rome pour tripoter, selon son habitude, des affaires qui ne le regardaient pas, se trouva manquer d'argent. Voici l'ingénieux procédé qu'il imagina pour s'en passer.

Il était logé chez un bon chrétien, plein d'admiration pour son hôte et disposé à lui accorder une confiance illimitée. Mon monsieur, quand vint la fin de son dernier mois, paya comme d'ordinaire, ajoutant toutefois cette réflexion, qu'étant gêné, il lui serait impossible de payer à l'avenir de la même façon. Le brave propriétaire, peu versé dans la langue française, comprit qu'il s'agissait d'un délai à accorder, aussi

laissa-t-il passer deux mois sans importuner son locataire.

Le jour du départ de ce dernier une fois arrivé, l'aimable propriétaire conduit son hôte jusqu'à la diligence, attendant avec une excessive délicatesse que ce dernier lui parlât de l'importante question du *denaro;* mais point ne le fit mon monsieur ; en sorte que le bon chrétien, à son grand regret, se vit obligé de lui rappeler qu'il lui devait payer deux mois de loyer.

—Comment, répond l'autre, sans vouloir comprendre, mais j'ai donné la pièce à la bonne !

—Oui, très-bien, Monsieur ; mais le loyer !...

— Ah ! j'avais compris que vous me logiez *gratis*, pour les quelques jours que je passerais encore à Rome.

Juge de l'étonnement du brave propriétaire. Il est, en effet, difficile à supposer qu'il puisse entrer dans l'esprit d'un homme civilisé qu'on

aille, sans le connaître, le loger gratis pendant deux mois !

Et pourtant le fait est arrivé, je te le certifie ! Et le monsieur n'est pas un filou, du moins il ne passe pas pour tel dans la société (1).

Voici la place de *Monte Citorio*, demeure de la sombre police ; la place *Colonna*, appelée ainsi on ne sait pourquoi ; de chaque côté de cette place se trouvent de superbes palais. Au reste, tout le long du Corso, on ne voit que des palais magnifiques : *palazzo Doria*, *Torlonia*, *Chiggi*, etc.... *Colonna*, etc.

Enfin, le collége romain, où l'on élève de jeunes ecclésiastiques : c'est l'université de Rome ; et la place *Pietra*, où se trouve la douane-mère, qui a bien de la peine à rendre aux voyageurs leurs bagages et leur bourse.

---

(1) Il paraît qu'en partant, le monsieur en question laissa au trop confiant propriétaire non une *lettre de change*, mais une promesse verbale de paiement ultérieur.

Il nous resterait bien des choses à voir, si nous voulions faire une complète description de la Rome monumentale. Telle ne fut jamais notre intention ; nous avons seulement voulu faire une esquisse rapide de ces monuments décrits si consciencieusement par une foule de gens passés et présents!... Vu l'insuffisance de cette nomenclature, nous conseillons à M. Paul de s'abonner au *Musée des familles* ou à l'*Illustration* (ce sont de fort bons journaux), et d'acheter les livres intéressants publiés par des archéologues, sur la Rome classique et monumentale. Pour nous, qui n'avons la prétention de faire connaître que la Rome moderne, encore en raccourci, nous nous empressons de terminer notre revue, en passant rapidement sur les quatre sections qu'il nous reste à parcourir.

Nous nommerons le Capitole, appelé aujourd'hui *Campi d'oglio* (champs d'huile!), où est le palais de la municipalité et du sénat conservateur; on y remarque aussi un musée et un couvent digne d'être visité ; une tour qui do-

mine fort au loin tous les environs, et dont la construction gigantesque par ses assises de rochers étonne le voyageur, et deux grandes statues équestres, assez ordinaires, de Romains qui se tiennent à cheval sans étrier, d'après la mode du temps. — L'étrier est pourtant une chose toute naturelle; eh bien, les choses les plus simples, ne sont pas toujours les plus faciles à trouver ! Christophe Colomb découvrant l'Amérique est un homme de génie; et pourtant tous les nigauds qui ont vécu depuis s'écrient en chœur : « C'était évident qu'il y avait un continent dans ce grand morceau de mer ! » — Alors, il fallait naître à cette époque et le trouver ! — Galilée découvrant la rotation de la terre est immortel, et pourtant on a ri de lui. Si l'on n'avait fait que cela !... « C'était bien simple cependant, » diront les précieux. « Il est clair qu'il fallait avoir perdu la tête pour comparer la terre à une galette !... Galilée n'avait pas besoin d'une grande pénétration d'esprit pour arriver à trouver la vérité ; ça crève les yeux !... »

— Pauvres niais!... il y a tant de choses si évidentes qu'on ne voit jamais !... Croyez-vous donc qu'un sot se voie sans esprit, qu'un laid se voie sans charmes; tous les jours on rencontre un méchant poëte qui s'applaudit de ses vers ; un auteur *mort-né* enchanté de son nourrisson ; j'ai vu des acteurs sifflés me conter ensuite qu'on leur avait fait des compliments !...

Ayez donc, après cela, la prétention d'y voir clair!...

Tu comprends maintenant, cher Paul, pourquoi mes Romains n'ont pas d'étrier !...

Le *Ghetto*, quartier des Juifs!

Ah! vous avez vu le quartier des Juifs à Rome? me dira-t-on. — Oui, Monsieur ! — Quelle impression avez-vous éprouvée? Vous avez dû rencontrer de beaux types? — J'ai éprouvé une fort désagréable impression, et j'ai gémi de voir l'ignorance humaine aussi grande encore au siècle où nous vivons. C'est une honte

pour l'humanité qu'il y ait encore des villes où les hommes soient ainsi entassés comme de sales animaux dans de mauvaises barraques que n'ont jamais visitées les rayons du soleil! Le cœur se soulève de dégoût et de pitié. Voilà le Ghetto!... Cherchez-y après cela, si vous le voulez, de beaux types! Vous en trouverez, sans doute.

Mais, franchement, les artistes ont assez d'imagination pour qu'un pareil désordre ne soit pas nécessaire à leur talent!

Les types disparaissent avec la civilisation, c'est possible, mais le bien-être marche à sa suite; et quand tous les hommes auront un jour le même type, s'ils sont plus heureux sous ce type, s'ils ont enfin conquis le grand secret de gouverner la nature et d'en redevenir, par leur travail, les rois comme au temps de la création, qu'importe alors si la variété des types est détruite! Le cerveau rêveur des poëtes y saura bien suppléer, quand ils devraient en inventer

de nouveaux ! Cette difficulté ne saurait les arrêter dans leur ardeur. Qu'ils laissent au moins au profane une prosaïque mais heureuse réalité, car c'est là la poésie du peuple !

Le *ponte Sixto* est un vieux pont assez laid, comme tous ses confrères à Rome, et qui n'a d'autre mérite que d'aboutir à une fort belle fontaine. L'autre jour, en me promenant sur ce pont, j'ai rencontré un scorpion qui se chauffait au soleil. On m'avait beaucoup effrayé dans mon enfance avec ce nom ; j'ai été fort surpris de le voir porté par une belle araignée, aussi douce et aussi civilisée que peut l'être une araignée ! Elle n'avait nulle envie de nuire à qui que ce fût.

L'*Isola* est un amas de maisons que le Tibre a la tendresse d'enlacer de ses deux bras, et qu'on traverse, comme au terre-plein Henri IV à Paris, au moyen d'un double pont : moins toutefois Paris, le bon roi, le pont Neuf, les quais environnants, et tout ce qui rappelle la

grande ville! Il n'y a rien de remarquable par conséquent, et le manque de trottoirs produit sur le piéton un effet désagréable, qui n'est pas diminué à l'aspect de toutes ces maisons, dont le pied dégarni est couvert de la vase du fleuve et d'herbes sauvages, où croupissent un tas d'immondices et de débris de toute espèce!...

Le *ponte Rotto* est ainsi appelé parce qu'une partie de ce pont s'étant écroulé, on a cru ne pas devoir le réparer; alors une compagnie française s'est offerte pour établir en cet endroit un pont de fil de fer. Le gouvernement romain, après beaucoup d'hésitation, a daigné enfin accorder à la susdite compagnie l'exploitation en question, ce qui fait que le *ponte Rotto* n'est plus *ponte rotto*, et qu'en le traversant, moyennant un *mezzo baïocco*, on a le plaisir de passer tout à la fois sur un pont de pierre et sur un pont suspendu.

San Baptista decollato est une église attenante à un couvent; elle est ainsi appelée en

souvenir du précurseur de notre Seigneur. C'est à cette église que l'on conduit les condamnés à mort, afin qu'ils y reçoivent les sacrements avant de monter à l'échafaud, qui est dressé tout auprès de l'église!...

C'est une pénible impression que l'impression produite par ce bizarre et sombre assemblage : une église et un échafaud ; le Christ et le bourreau!... Mais la société est si pleine de bizarreries!... Est-ce une raison pour renoncer à tout progrès? — Je ne dis pas cela ; mais tu m'en demandes trop long, Paul!

On amène le condamné dans l'église ; il y reste parfois deux, trois, quatre heures, sans vouloir se confesser. On doit attendre, pour procéder à l'exécution, que le condamné ait accepté les secours de la religion, à moins qu'il ne s'obstine indéfiniment à tout refuser ; alors on l'exécute quand même ; toutefois, il faut un ordre exprès du pape!

A propos de l'église Saint-Jean-Baptiste, il y

a une superstition des femmes romaines qui mérite d'être citée. Elles prétendent que le soir d'un jour d'exécution, si l'on va à minuit à Saint-Jean-Baptiste, qu'on y reste jusqu'à ce qu'on ait vu passer trois êtres (hommes ou animaux ou objets indifféremment), qu'on s'en retourne et que l'on joue à la loterie les noms de ces trois êtres ou objets rencontrés, on est sûr de gagner un terne!... Il est bon d'ajouter pour la clarté de la chose, que dans les bureaux de loterie il y a des livres où les noms de toute espèce de choses correspondent à des nombres.

Le *Monte di Pieta!...* institution populaire et philanthropique par excellence!... Quel est l'homme riche ou pauvre que le mont-de-piété n'a pas sauvé d'un grand désespoir? C'est un ami fort commode, qui prête quand on veut; on le trouve chez lui à toute heure du jour; on lui rend son prêt à loisir; jamais on ne rencontre sa figure de créancier dans la rue; il ne vous rappelle jamais l'odieux quart d'heure des paie-

ments!... Il sent mauvais, c'est vrai, mais cela tient à ce qu'il ne va pas dans les salons dorés, quoique cependant ceux-ci viennent quelquefois chez lui, avantage qu'il a sur eux.

Il y a donc à Rome un mont-de-piété organisé comme ceux de France, seulement on y fait un triage qu'on ne remarque pas chez nous. A Paris, le pauvre passe avant le riche, si le riche arrive après lui; car tous les visiteurs du *mont sensible* sont égaux devant lui: ils sont tous pauvres à ses yeux. A Rome, ce n'est plus cela, il y a des préférences: les gens en chapeau passent avant les petites gens! Le mont est plus aristocrate; peut-être a-t-il plus à se plaindre des uns que des autres!... Je ne lui ai pas fait tant de questions.

Du reste il habite un palais et a bien le droit d'être fier de son *chez-lui*.

Adieu, cher Paul, jusqu'à bientôt.

Ton ami dévoué,

ARTHUR.

ONZIÈME LETTRE

La Roche tarpéienne. — Le Forum. — Réflexions sur les ruines romaines. — Le socialisme comme il faut. — Saint-Jean-de-Latran. — Le fort Saint-Ange. — Saint-Pierre et le Vatican. — Fin des monuments.

Rome, ce 12 août 1853.

La *Cancellaria*, ou palais de la chancellerie, fut le local des séances de l'assemblée nationale romaine, à l'époque de la dernière révolution. C'est un fort beau palais dont on voit la gravure dans l'*Illustration* de l'année 1849. On

y a établi le conseil de guerre français, et ce qu'on appelle *la place*, en termes militaires.

Passons à notre quatrième section.

On m'a montré, pour cinq sous, la roche Tarpéienne, et je m'y serais jeté du haut en bas sans me faire de mal (et par conséquent volontiers), si je n'avais craint de causer quelque désordre dans le jardin placé au-dessous de la roche.

Je ne suppose pas que la roche Tarpéienne soit une plaisanterie léguée par les Romains à la postérité, comme les discours de Tite-Live; il vaut mieux croire qu'il y a eu de grands bouleversements de terrains autour de ce lieu, ce qui d'ailleurs serait facile à prouver.

L'*Ara Cœli* est une église beaucoup plus élevée que le Capitole, où l'on arrive par un grand escalier de près de deux cents marches. On y fait aux *natale* (le jour de Noël) la fête du *bambino Gesù;* elle consiste dans une procession où

figure la statue de l'enfant Jésus, et dans une suite de discours improvisés que prononcent dans l'église des petits enfants montés sur des tables.

Les gens dévots montent à genoux l'escalier de l'Ara Cœli, ce qui leur vaut des indulgences qu'ils ont bien gagnées!

En descendant le Capitole, nous entrerons dans le *Forum*, qui n'est plus reconnaissable, à cause des révolutions du terrain. Les magnifiques temples qui le décoraient du temps du peuple-roi sont presque entièrement enfouis dans le sol, et d'ailleurs il n'en reste qu'une très-faible partie; toutefois ce reste de la magnificence romaine inspire encore aux modernes un respect et une admiration dont ils devraient mieux profiter.

Qu'ils pensent qu'après tout ces grands Romains qui ont fait de si grandes choses, n'étaient que des hommes comme nous, et que la vraie cause de leur grandeur fut leur audace et

leur énergie !... Osons comme eux ; comme eux, sachons vouloir ! et nous ferons plus que de les imiter !

Sur la gauche du Forum, en partant du Capitole, il faut admirer le *tempio della Pace*, magnifique ruine qui de loin paraît peu de chose, et de près fatigue par sa hauteur les yeux les plus audacieux. Je renonce à t'en faire la description ; ainsi ferai-je pour le *Colisée* et pour le palais des *Césars*. Ces ruines immenses, qui attestent la grandeur du peuple romain, sont des témoignages vivants de la puissance humaine.

Espérons que notre siècle, renonçant aux mesquineries des dernières générations, voudra se créer un nom immortel dans l'histoire du monde.

Espérons que dans le moule gigantesque de l'industrie, nous pourrons, nous aussi, façonner des chefs-d'œuvre pour les léguer à nos petits-neveux !

Et que l'homme moderne, frappant de son pied nerveux cette terre qui est son royaume,

en fera jaillir une nouvelle création qui, merveilleux témoin de sa gloire, étonnera les hommes de l'avenir, en leur racontant l'audace et le génie de notre siècle.

Car enfin pourquoi les Romains parsemaient-ils ainsi la terre de travaux aussi gigantesques? C'est qu'ils avaient à leurs ordres des millions d'esclaves.

Le travail croît proportionnellement à la masse des travailleurs; et plus grandit ce dernier nombre, plus le rapport de la proportion monte avec rapidité vers l'infini.

Ayons, nous aussi, non pas des masses d'esclaves, mais des masses d'ouvriers, unis ensemble par le lien indissoluble d'un travail régulier et productif, sous la protection divine de notre sainte religion, et sous la surveillance active d'un pouvoir *solidement organisé* (1)!

---

(1) L'application de cette idée, qui fut en France un des principaux écueils de la seconde république, sera une des plus grandes gloires du second empire.



Alors, nous construirons, comme les Romains, de grands jeux publics pour le peuple, afin qu'il n'ait pas besoin, le dimanche, d'aller chercher au cabaret une distraction qui ruine son corps et son âme ; des chemins de fer qui couvriront le globe, et resserreront physiquement ces liens de fraternelle charité, scellés entre les hommes moralement, d'une façon si merveilleuse, par le sang adorable de l'Homme-Dieu !

Alors nous pourrons traverser les montagnes, assainir les marais, creuser et élargir les ports, bâtir des villes plus spacieuses et des quartiers plus sains pour servir d'habitation au pauvre ; des églises pour notre Père céleste, plus belles que ces temples élevés à grands frais par les païens à leurs infâmes divinités.

Oui, rien n'arrêtera l'esprit moderne dans son essor vers le progrès ! Les vives étincelles qui jaillissent de tous côtés sous les nobles aspirations dont deux pontifes de notre sainte religion

ont les premiers donné le signal; ces pensées sublimes qui germent dans le cerveau de notre génération ne seront pas stériles, comme cette semence jetée sur les pierres du chemin!... Elles pousseront des tiges qui deviendront des branches, et ces branches seront elles-mêmes, plus tard, des arbres gigantesques; car cette semence-là, c'est la parole même de Dieu tombée dans le cœur de l'homme!...

Je sais que les esprits étroits riront des élans généreux de mon cœur que je mets à découvert; qu'ils m'accuseront de folie, qu'ils traiteront mes rêves d'utopies et de chimères!

Mais je leur répondrai que ces utopies ont germé il y a un demi-siècle dans le cerveau d'un César; que *Napoléon* a posé la première pierre de cet édifice chimérique, et qu'enfin *cette folie l'a rendu immortel!*

Peut-être te passera-t-il par la tête, mon cher Paul, de me croire socialiste, après tous ces beaux discours; dans ce cas, il faudra te

résigner à donner ce nom à tous les gens qui désirent des réformes utiles et qui rêvent un progrès raisonnable !

Je ne refuse pas d'être socialiste, pourvu que je le sois avec les gens qui croient l'instruction libre une bonne chose, avec ceux qui appellent de tous leurs vœux la liberté complète de la sainte Église romaine, avec ceux qui chérissent l'indépendance et abhorrent *la licence*, avec ceux qui prêchent la modération, l'ordre, le respect aux lois, et fuient plus que la peste l'exagération, l'insubordination et l'*anarchie !*

Voilà mon programme, tout comme si je me présentais devant un corps électoral, et peut-être beaucoup plus sincèrement exposé que je ne le ferais si j'avais le bonheur ou le malheur (comme tu voudras) d'être un homme politique. Pour terminer, et prenant une autorité dans l'époque actuelle, il me suffira de nommer le souverain qui règne aujourd'hui sur la France, et ce sera assez prouver la haute utilité du sys-

tème que je défends, quand on l'applique avec à-propos et intelligence.

Ce petit hors-d'œuvre, servi sans être annoncé, et pour lequel je réclame toute ton indulgence, nous dispensera de faire la description du Colisée, du Forum et du palais des Césars, et nous en profiterons encore pour passer sous silence le grand nombre d'églises bâties au milieu de ces ruines romaines; le couvent des capucins, entre autres; la prison *Mamertine*, où fut renfermé saint Pierre, etc., etc., A l'aspect de ces saintes demeures, on dirait que le christianisme s'est installé au milieu des débris du paganisme, comme pour purifier le sol que ce dernier a si longtemps souillé; comme pour conserver à la postérité l'histoire des temps précurseurs de notre ère, en monuments de pierre; car ceux-là sont les plus sensibles pour l'ignorance humaine, et ce sont les seules preuves contre lesquelles le scepticisme ne trouve rien à répondre. Hâtons-nous de dire que nous ne croyons pas qu'elles soient les plus

fortes. Mais bien des gens superficiels en jugent autrement.

C'est encore un spectacle trop touchant pour que je n'en dise pas quelques mots, que de voir ce Colisée, où fut versé jadis le sang de tant de martyrs, occupé pour ainsi dire militairement par une simple croix de bois entourée des douze stations du chemin de la croix. Il y a là tout un monde de réflexions et de pieuses méditations !

Voici maintenant *Saint-Jean-de-Latran,* cette vieille basilique, première église du monde chrétien, à Rome, si riche de souvenirs de toute espèce. Je ne saurais mieux exprimer mon admiration qu'en disant que je considère cette église comme le plus curieux et le plus intéressant des monuments chrétiens de la ville sainte.

Saint-Jean-de-Latran n'a pas la magnificence que Michel-Ange a su donner à Saint-Pierre de Rome ; mais en revanche il est riche du

prestige des souvenirs et de la supériorité de l'ancienneté. C'est *l'église-mère* par excellence !

Dirigeons-nous vers *Sainte-Marie-Majeure ;* aussi bien, à la fin de cette lettre, nous reviendrons à Saint-Jean, pour dire quelques mots de la fête de Saint-Pierre et de la fameuse bénédiction *urbi et orbi.*

Santa-Maria-Maggiore est, à mon avis, la troisième église de Rome, après Saint-Pierre et Saint-Jean-de-Latran. Toutefois je placerai cette église bien au-dessous de la dernière; elle n'en a ni la richesse comme monument, comme souvenirs, ni la majesté.

Pressé d'en finir, car je m'aperçois que je me suis étendu avec trop de complaisance sur certaines parties de mon sujet, je te citerai seulement la place des *Thermes,* qui mérite d'être vue, et l'église *Sainte-Marie-aux-Anges,* située sur cette même place et attenant à un couvent de dominicains, si je ne me trompe. J'ai remarqué dans cette église un cadran solaire

assez ingénieux ; il consiste dans un orifice placé à la partie latérale de la voûte d'un des bas côtés, et un rayon solaire, en passant par cette ouverture, parcourt des subdivisions gravées sur le marbre du sol et y marque chaque jour le *midi vrai* du lieu.

Bien entendu, je passe sous silence toutes les magnifiques peintures contenues dans cette église. Ainsi ferai-je pour Saint-Pierre ; ainsi ai-je fait précédemment.

La peinture, l'archéologie, ne sont pas mon affaire, et pourtant je ne suis point de la force du général romain vainqueur à Corinthe. Alors, me diras-tu, pourquoi écrire un voyage de Rome?

Ma réponse pourrait faire le sujet d'un nouveau discours ; je pourrais te donner une réfutation en trois parties se divisant chacune en douze points principaux, comme ces écrivains du moyen âge qui, pour conserver les jours d'un poëme nouveau-né, avaient l'indélicatesse d'en

mettre les douze chants sous la protection des douze apôtres !

Mais je n'en ferai rien; mon seul argument sera que je me suis proposé un sujet négligé jusqu'à ce jour : le côté prosaïque de la ville sainte, c'est-à-dire les mœurs et les idées des modernes qui l'habitent.

En passant enfin par les Quatre-Fontaines, nous arrivons au Quirinal, second palais papal.

Ce palais est, sans contredit, moins vaste et moins riche que le Vatican, mais il est plus régulier. C'est là que le pape se retire pendant l'hiver; il y jouit d'un vaste jardin où il fait, dans la journée, des promenades à pied ou à cheval. Le saint-père est très-bon cavalier et aime beaucoup ce dernier exercice.

Nous voici à grand'peine parvenus à notre cinquième section : soyons de plus en plus brefs.

Le fort Saint-Ange, Saint-Pierre et le Vati-

can y sont les seuls monuments dignes de fixer notre attention.

Le fort *Saint-Ange*, ou mieux le tombeau *Adrien*, est construit avec une solidité merveilleuse. Figure-toi deux enceintes concentriques de murs épais de cinq à six mètres, séparés par un chemin de ronde souterrain et voûté, pavé autrefois en mosaïque, à en juger par quelques restes qui en font foi; puis deux étages de grandes pièces communiquant entre elles par des passages pratiqués dans l'épaisseur des murs; au premier étage, des prisons illustrées autrefois par la présence de célèbres personnages, Galilée entre autres, et l'infortunée jeune fille (1) dont on voit partout à Rome la dé-

(1) *La Cenci.* C'est une bien triste histoire que celle de cette pauvre victime. Elle était si belle, qu'un père dénaturé voulut abuser de ses charmes. Ne pouvant imposer silence à une aussi criminelle passion, ni fuir les persécutions paternelles, *la Cenci*, dans un moment de désespoir, suivit l'impulsion de son sang italien, elle frappa d'un poignard celui qui voulait la déshonorer. Moins heureuse que *Lucrèce*, elle ne trouva personne pour la défendre et mourut de la mort des parricides.

(*Note de l'auteur.*)

licieuse image; au second étage, des chambrées de soldats et des appartements d'officiers; figure-toi tout cela, et tu auras quelque idée de la tour principale du fort. Au-dessus de cette tour est une plate-forme que domine, armé d'une longue épée, l'ange auquel le château doit son nom actuel.

Cette vaste tour est environnée de bastions construits à la moderne, en partie du moins, et restaurés probablement en 96; on y a ajouté quelques travaux depuis l'occupation française de 1849.

Ce fort est dans d'excellentes conditions pour combattre et réprimer une insurrection qui éclaterait dans la ville; mais il est impuissant contre un ennemi venu du dehors, attendu qu'il est dominé de tous côtés.

Il y a derrière les remparts tout un quartier fort bien organisé pour le logement des troupes destinées à la défense du fort, qui est occupé exclusivement par l'armée française.

Trois forts situés sur les hauteurs du ***Monte-Mario***, du ***Monte-Pincio*** et de Saint-Pancrace, formeraient le seul système raisonnable à établir pour la défense de la ville sainte : nous en dirons deux mots en parlant des promenades et des routes situées en dehors de la ville.

Voici *Saint-Pierre*. On ne décrit pas de semblables merveilles, on les montre! Je te puis affirmer d'ailleurs que la Renommée, qui, en vertu de son sexe, en dit parfois plus qu'il ne faut, cette fois n'a rempli que la moitié de sa tâche.

Quant au *Vatican*, c'est une réunion de palais entassés les uns sur les autres d'une façon assez bizarre, ayant du reste l'immensité d'une véritable ville. L'intérieur du palais est d'une grande magnificence ; il possède le plus beau musée du monde ; on n'y vient pas sans aller admirer les fameuses loges de Raphaël et les deux chapelles *Sixtine* et *Pauline*. Ce sont les chapelles du palais pontifical. Le saint-père y

officie dans les fonctions ordinaires; quelquefois même il y vient comme simple assistant; Saint-Pierre et Saint-Jean-de-Latran ne sont honorés de la présence du souverain pontife que dans les grandes cérémonies, et les autres églises de Rome, à la fête patronale de chacune d'elles.

Le Vatican, par sa position élevée, pourrait être défendu avec avantage contre les habitants de Rome, dans une insurrection. J'ai toujours admiré la prévoyance des souverains pour le choix de leurs demeures; leur puissance morale leur a de tout temps paru insuffisante, ils y ont voulu ajouter la force matérielle que la nature prête avec tant de complaisance aux princes de la terre! Et pourtant, malgré toutes ces précautions, quand, par leur corruption et par les excès de leur tyrannie, il leur est arrivé de perdre tout le prestige de leur autorité, ils se sont trouvés bien petits devant le courroux et les clameurs de leurs peuples en révolte!

Ceci ne s'applique point aux papes; c'est tout simplement une petite réflexion qui tend à prouver que la véritable puissance d'un souverain n'est pas dans le nombre de ses châteaux forts ou de ses satellites, mais bien plutôt dans une sage et équitable administration du pouvoir.

Enfin voici, en dernier lieu, l'*Inquisition!* ce terrible tribunal institué sans doute dans une bonne intention, mais peu compatible avec la liberté de conscience. J'aurais gardé le silence sur cette matière si, depuis quelque temps, certains rédacteurs de journaux n'avaient pris à tâche de réhabiliter des institutions d'une autre époque, qui sont loin d'être nécessaires à l'existence de la sainte Église catholique, apostolique et papale! Si on laissait faire ces messieurs, plus habiles dans la pratique de la dialectique que dans celle de la charité, l'agneau de Dieu serait bientôt transformé en bourreau!

Saint-Pancrace, si ce n'est son élévation, une belle fontaine et une chapelle bâtie sur le lieu du supplice de saint Pierre, n'a de remarquable que le rang qu'il occupe dans notre sixième section.

San-Francesco à Ripà est le quartier pauvre du Transtevère; c'est pitié que de le parcourir! Les maisons n'ont ni portes ni fenêtres; la misère croupit dans ces bouges affreux où de pauvres créatures, nos semblables, achètent bien cher le droit d'abriter leur tête! Dans ces lieux infects, beaucoup meurent de maladie, presque tous y perdent la vue et l'usage de leurs membres! Je ne connais rien de plus affreux à voir que la misère romaine, si ce n'est la misère *de Londres*: encore, je ne sais trop laquelle des deux l'emporterait sur l'autre, en une comparaison!

Voici *Ripa-Grande*, le port de Rome d'où partent les bateaux à vapeur et autres qui vont en mer, par la voie de *Fiumiccino.* Il y a là,

comme d'habitude, une douane; cette fois-ci, pourtant, nous aurons le plaisir de nous promener le long d'un quai; au reste, fort peu d'animation s'y fait remarquer, attendu qu'ici il n'y a ni commerce ni industrie.

Ceci étant posé, ma tâche est remplie. Il faut convenir que je suis un drôle d'archéologue! Je te permets de rire de moi tout à ton aise, attendu que je n'ai jamais compris le bonheur de s'enterrer dans de vieux restes d'un temps qui ne reviendra plus. Je profite avec joie des remarques d'autrui, en me félicitant qu'il y ait des gens d'une opinion contraire à la mienne; mais, quant à moi, je trouve qu'il y a déjà assez d'études à faire sur le monde vivant qui nous entoure!

Adieu, cher Paul. A bientôt.

Ton ami dévoué,

ARTHUR.

DOUZIÈME LETTRE

Fête de Saint-Pierre. — La bénédiction urbi et orbi. — Les routes qui aboutissent à Rome — Rencontre du Pape. — St-Paul-hors-les-murs.

Rome, ce 15 août 1853.

J'ai assisté aux cérémonies de la fête de saint Pierre. Ah! mon ami! tu ne saurais rien imaginer de plus beau que ces fêtes catholiques! Elles parlent à la fois à l'esprit, au cœur et aux sens. Que je plains les protestants d'être privés de pareilles jouissances! Ils honorent Dieu en

philosophes; leur orgueilleuse raison consent à s'incliner devant la supériorité divine, car ils ont daigné proclamer et reconnaître les droits du ciel; encore sont-ils parfois peu généreux sur cet article, ne se gênant guère pour retrancher ce qui les incommode! Voilà l'esprit de leur religion; qu'il est différent de l'esprit de la nôtre! Nous autres catholiques, nous adorons Dieu par tout notre être, et par l'âme et par le corps; tout en nous participe au culte du Créateur! Dieu n'est pas pour nous un maître auquel nous rendons hommage, parce que nous y sommes obligés; non. Il est facile de voir à l'allégresse de nos fêtes religieuses que nous nous regardons comme les enfants de Dieu; nos cérémonies pieuses sont *des réjouissances de famille;* il n'y a rien de forcé, rien de guindé dans l'expression de notre joie; tout y porte l'empreinte du cachet de la nature et de la vérité. Nous nous offrons tout entiers, nous et ce que nous possédons, à notre Père céleste qui nous a tout donné.

Cette voix, qui est un des plus beaux orne-

ments de notre nature physique, nous lui en faisons hommage, en le faisant participer, en quelque sorte, à ces délices qu'elle nous procure ! Cette parole qu'une pensée active vient à chaque instant féconder, et qui parfois, entre nous, est un intermédiaire si éloquent, nous en faisons avec orgueil l'interprète de nos sentiments pour raconter la gloire et les bienfaits de notre Dieu.

Ces richesses qu'il a répandues avec tant de magnificence sur la terre, nous ne craignons pas de les lui offrir, parce que nous savons bien que ce qui touche son cœur, ce n'est pas la chose matérielle dont nous ornons son temple, mais la pensée si naturelle de tout partager avec lui.

Qu'importe à Dieu que des philosophes aient bien voulu lui accorder l'existence! Ce n'est pas seulement l'hommage de nos esprits qu'il demande, c'est tout notre être qu'il lui faut. Ne sommes-nous pas esprit, cœur et corps!... Eh bien, Dieu veut l'hommage simultané de

notre esprit, de notre cœur et de notre corps! Voilà ce que notre religion catholique nous apprend à lui offrir! Mais messieurs les protestants sont des gens trop réservés pour se livrer à de pareilles familiarités avec Dieu. Qu'ils prennent garde à eux, s'ils ne veulent pas traiter *le Dieu vivant* en père, qu'ils prennent garde que Dieu ne les traite pas en fils; et que s'ils ne veulent voir en Dieu qu'un maître, il ne leur demande un jour de lui rendre des comptes de serviteurs!... Ils comprendront alors qu'un fils se fait pardonner bien des fautes, et que le mercenaire et l'étranger ont grand'peine à trouver grâce devant la sévérité du juge.

Je n'ai pas pu retenir ces pensées au souvenir de ces belles fêtes catholiques dont j'ai été l'heureux spectateur; et puis, cher Paul, je t'avoue que tout en rêvant le titre de philosophe, je veux rester chrétien, et chrétien catholique, et j'espère que ma philosophie s'arrangera bien avec ma foi. S'il en était autrement et qu'elles fissent mauvais ménage, je mettrais la philoso-

phie à la porte, parce qu'elle ne me sera jamais aussi chère que la foi.

Le pape est venu officier à *Saint-Jean-de-Latran;* tu juges ce qu'a dû être la cérémonie. Il serait impossible à ma faible plume d'en faire une description digne du sujet : aussi je me con terai de t'engager à traverser la mer, comme je l'ai fait : tu n'auras pas lieu de t'en repentir. Cependant je ne puis passer sous silence la fameuse bénédiction *urbi et orbi*, qui est descendue sur nos têtes du haut de la grande balustrade de Saint-Jean : c'est un des plus beaux spectacles auxquels on puisse assister. Figure-toi un noble vieillard, encore plein de vigueur, doué d'une figure où la bonté s'unit à la majesté, couvert des ornements pontificaux et porté solennellement sur un magnifique fauteuil, d'où il domine et l'assemblée des fidèles et le groupe de vénérables prélats et cardinaux qui l'entourent; figure-toi ce vieillard élevant tout à coup son corps et ses bras vers le ciel, et, comme suspendu au-dessus de la terre, prononçant

d'une voix pénétrante et sympathique les saintes paroles de la bénédiction apostolique; il se fait d'abord un religieux silence; l'immense foule des assistants, le front dans la poussière, attend avec foi la grâce que le saint pontife appelle sur les enfants du Christ; puis à ce respectueux silence succède le bruit des cloches et du canon, lorsque le saint-père se tournant vers la terre, lui transmet de sa main vénérable une bénédiction qu'il semble avoir reçue du ciel.

Ajoute à l'ensemble de ce spectacle la variété des costumes et des visages, le mélange de gens de toutes conditions et de toutes nations, et comme cas particulier, à l'époque dont je te parle, la présence des uniformes de notre armée, qui ne prend pas à cette fête la part la moins active, et tu auras après tous ces efforts d'imagination une faible idée d'une cérémonie aussi attendrissante qu'elle est imposante, aussi originale qu'elle est grandiose.

J'ajouterai que j'ai compris mieux que bien

des voyageurs toute la jouissance d'une pareille cérémonie, car j'étais de la famille chrétienne, dans ce jour de fête, et par la communion je m'étais associé à ceux de mes frères qui comptaient profiter autrement qu'en curieux de la bénédiction apostolique et de l'indulgence plénière qui l'accompagnait.

Ce n'est pas la vanité qui me fait te conter ce détail! Non; on ne doit jamais, selon moi, tirer vanité d'un devoir accompli; mon intention est plutôt de te donner une preuve d'attachement en te parlant un langage que tu n'es pas habitué à entendre. Messieurs les *Voltairiens* que tu vois tous les jours dans ton monde d'étudiants (et ils sont ici bien nommés, car leur père commun ne s'est refusé aucune des impiétés dont ils perpétuent aujourd'hui l'odieuse tradition), ces Messieurs, dis-je, regardent qu'il est honteux de s'avouer chrétien et par le cœur et par les actes; suivant eux, un tel aveu est un aveu de faiblesse. Je suis bien aise de profiter de l'occasion pour proclamer en ta présence que

lage situé à quatre milles de Rome; endroit où elle forme deux embranchements, l'un dans le sens de *Rieti*, l'autre vers *Civita-Castellana*. La promenade de *Tor-di-Quinto* est ainsi appelée à cause d'une petite tour en ruinés qu'on rencontre sur le bord du chemin, et dont l'origine est fort obscure. Il y a des gens qui prétendent y reconnaître un ancien tombeau, et cette opinion paraît assez vraisemblable quand on songe aux formes bizarres que les Romains donnaient à leurs *tumuli*. Les dimanches et les jours de fête, parfois même les jours ordinaires, pendant la belle saison, *Tor-di-Quinto* est le *Longchamp* de la ville sainte; le pape lui-même ne dédaigne pas d'en faire le but ordinaire de sa promenade quotidienne.

3° Une autre route, celle du *Monte-Mario*, est parfois aussi honorée de la visite du saint-père. L'autre jour, je descendais à cheval cette belle côte, lorsque j'aperçus l'équipage de *Sa Sainteté*, qui, précédé de l'auguste pontife à pied au milieu de ses *gardes-nobles* et de quelques *camerieri*

et prélats, cheminait lentement à ma rencontre.

Juge quelle fut mon émotion! Je me hâtai de mettre pied à terre, prenant d'une main la bride de mon cheval, et de l'autre me découvrant respectueusement la tête; puis quand le cortége se fut approché de moi à la distance convenable, je m'agenouillai et m'inclinai, comme je l'aurais fait devant le Christ, pour recevoir la bénédiction de celui que je crois son représentant sur la terre!

Ce fut là une des plus grandes jouissances que j'éprouvai à Rome!

La route du *Monte-Mario* n'est digne de ce nom que dans le trajet de la côte dont je viens de parler, cette partie du chemin ayant été améliorée par l'armée française, à l'époque du siége de 1849; mais à une distance de deux ou trois milles du *Monte-Mario*, on arrive à un petit village où la route se change en un mauvais

chemin qui va rejoindre la *Strada-di-Viterbo*. La rencontre des deux chemins est marquée par une caserne de *carabinieri*, où chaque *passant* subit un interrogatoire sur le but et le point de départ de sa promenade ou de son voyage, ce qui n'empêche pas la circulation des brigands et des vagabonds et gêne beaucoup les honnêtes gens.

4° Vient ensuite la route de *Civita-Vecchia*, que nous connaissons déjà, et qui n'est fréquentée que par les voyageurs et quelquefois aussi par le saint-père.

Avant d'aller plus loin, ne passons pas sous silence une grande avenue plantée d'arbres, qui longe le *Tibre* depuis le *Ponte-Mole* jusqu'à la *Porta Angelica*. Cette promenade, par où l'on va du *Vatican* à la *Porta-del-Popolo*, en faisant un grand circuit, est assez goûtée des élégants; c'est avec le *Monte-Pincio*, *Tor-di-Quinto* et la rue qui joint la *Porta-del-Popolo* au *Ponte-Mole*, la promenade habituelle du monde fashionnable.

5° Pour en finir avec la rive droite du *Tibre*, nous citerons la route de *Fiumiccino*, qui va de Rome à l'une des embouchures du fleuve. Nous aurons, j'espère, l'occasion de descendre le *Tibre* en bateau à vapeur ; ce qui me dispense de te donner de plus longs détails sur ce point.

6° De l'autre côté du fleuve, nous trouvons d'abord la route de *Terracine* et de *Gaëte*, qui traverse les *Marais Pontins*, pour aller dans le royaume de Naples.

Si j'étais appelé à donner des conseils aux voyageurs qui vont à Naples, assurément la route en question serait complétement abandonnée, quoiqu'elle soit déjà peu fréquentée. En effet, tu ne saurais t'imaginer un voyage à la fois plus désagréable et plus périlleux. Quand on est assez heureux pour échapper aux attaques des brigands, on n'évite pas la pernicieuse influence de la fièvre qui ne quitte point cette terre *disgraciée*. Pour t'en donner un exemple

entre mille, je te citerai la mort récente d'une personne de ma connaissance, *le commandant d'artillerie Roger*. Ce digne officier, parti de Rome en pleine santé, est allé mourir à Naples, dans la force de l'âge, des suites d'une fièvre maligne dont il fut atteint à son passage à travers les *Marais Pontins*.

7° Puis la route d'*Albano*, où j'espère te conduire dans quelques jours...

8° La route de *Frascati*, qui se divise en deux chemins à l'*albergo della Croce*, l'un allant à Frascati, et l'autre à *Grotta-ferrata*.

9° Citons la route de *Tivoli*, et 10° la route de *Rieti*, qui, partant de la *Porta-pia*, va se perdre dans les montagnes de la *Sabina*. Nous aurons plus tard occasion de parler des différents pays que traversent ces routes, aussi m'abstiendrai-je pour aujourd'hui de tout développement. Si même je me suis complu dans ces détails prosaïques et sans attraits, je l'ai fait uni-

quement pour t'enseigner la situation topographique de Rome.

Toutefois il me reste à te parler d'un but de promenade qui n'attire guère que les touristes et les gens du peuple, et qui mérite toute l'attention du voyageur : je veux parler de Saint-Paul-hors-les-murs, *San-Paolo-fuori-gli-muri.*

Saint-Paul est une des plus belles églises de Rome, non pas par sa forme extérieure, qui n'a rien de remarquable et rappelle assez celle d'une grange, mais par sa décoration intérieure, qui est d'une grande magnificence.

Tableaux de grands maîtres, autels merveilleux par la valeur et le bon choix des chefs-d'œuvre qui les ornent; colonnes taillées des plus beaux marbres et des pierres les plus recherchées : tout ce que Rome possède de précieux en éléments d'architecture, de sculpture et de peinture, s'y trouve entassé avec profusion. Au reste, un goût exquis a présidé à la répartition de toutes ces richesses.

Cette église est dans une situation fort désavantageuse : très-éloignée de Rome, elle n'est point à la portée des fidèles, et peut être considérée comme un véritable but de pèlerinage, ne pouvant jamais prétendre au titre de paroisse.

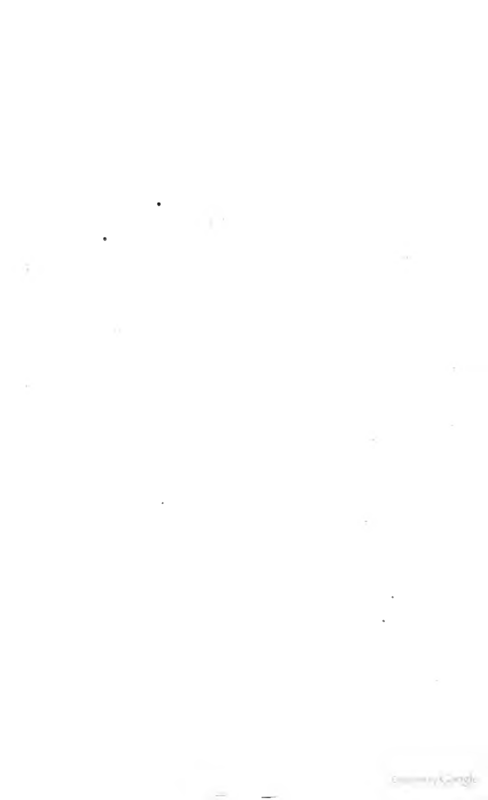
On comprend peu le motif qui l'a fait bâtir au lieu qu'on lui a assigné ; il paraît que c'est un souvenir de l'histoire des premiers chrétiens!

Une raison de ce genre est la seule explication satisfaisante de cette bizarrerie!... Je ne juge point la question, n'ayant pu l'approfondir, et je la livre vierge à tes méditations.

Jusqu'à bientôt, cher Paul.

Ton ami dévoué.

ARTHUR.



TREIZIÈME LETTRE.

Projet de fortification pour la ville de Rome. — Discussion du système en question.

Rome, ce 20 août 1853.

Je t'ai promis, cher Paul, une petite théorie de fortifications à propos de Rome; j'ai presque envie de faire comme Antigone Doson, et voici pourquoi. D'abord, je ne crois pas que Rome ait jamais assez d'importance, au point de vue militaire, pour qu'on songe à lui donner de

bonnes fortifications : si un bon système de défense est une bonne chose dans certains cas, on ne saurait nier que c'est parfois une chose aussi inutile qu'un bon dîner pour un estomac satisfait (sauf l'avis des gourmands), ou bien qu'une puissante armée pour un peuple qui n'a ni ennemis, ni voisins. Ce nonobstant, si l'on voulait fortifier Rome d'une façon raisonnable, tout en conservant les ouvrages qui existent, il suffirait de relier le fort Saint-Ange à un système de sept forts bastionnés, placés autour de la ville, à peu près comme les forts qui entourent Paris.

Voici comment on pourrait distribuer les forts en question :

1° Un fort et un bastion avancé au ***Monte-Mario.***

2° Un fort et deux bastions avancés au *Monte-Pincio.*

3° Une redoute sur la route de *Rieti*, en arrière du pont du *Teverone.*

4. Un fort dans le genre de celui de Vincennes, appuyé de deux redoutes, à droite et à gauche, distantes chacune d'un mille romain du fort principal; ce dernier serait situé entre les routes de *Frascati* et d'*Albano*, en deçà de l'aqueduc romain qui fournit ses eaux à la fontaine de *Trévi*.

5° Un fort sur la colline qui domine le Tibre en face de *Ripa-Grande*, et qui n'est autre que le mont *Janinus*, où campa Porsenna.

6° Un fort et deux redoutes avancées sur le mont Saint-Pancrace et les collines qui aboutissent aux remparts de la ville.

7° Enfin, un fort situé sur la montagne du Vatican, derrière Saint-Pierre et à l'extrémité des jardins pontificaux.

Le fort Saint-Ange ferait évidemment partie de ma ligne de fortification.

Voilà mon système, cher Paul; écoute main-

tenant sa justification, car tout système est un *accusé* et ses *juges* sont les gens incrédules qu'il faut convaincre ; les *accusateurs* sont ceux qui ont eu, comme moi, l'imprudence de donner le jour à de pareils *nourrissons;* je me fais donc l'avocat du mien.

Mon aveuglement d'auteur me fait croire que ce système de huit forts accompagnés de quelques redoutes serait le plus convenable pour protéger le cours du fleuve et les dix routes qui aboutissent à la ville sainte, et défendre cette ville de toute attaque ennemie, jusqu'à une distance de trois milles de ses remparts.

Voyons ce qui en est :

Le fort du *Monte-Mario* dominerait le *Ponte-Mole* et la route de Viterbe, empêchant ainsi l'approche du *Ponte-Mole*, par la route de *Civita-Castellana* et de *Terni*, qu'il regarderait *d'enfilade.*

Toutefois on ne devrait pas faire la faute de

placer ce fort sur la crête du *Monte-Mario*, à l'endroit où se termine la montagne, parce que :

1° Ce fort n'est pas nécessaire pour protéger la plaine située entre le *Ponte-Mole* et la porte *Angelica*, attendu que le fort Saint-Ange atteint parfaitement ce but.

2° Dans le cas où l'ennemi viendrait à s'emparer de ce fort, il réduirait facilement au silence les batteries du fort Saint-Ange qu'il dominerait; tandis que le fort étant situé hors de la portée du canon du fort Saint-Ange, la prise du fort n'entraînerait pas celle de la ville, et que de plus, il serait possible aux troupes de la ville de reprendre le fort, la crête du *Monte-Mario* n'étant pas, dans ce cas, inabordable du côté de la ville.

3° Enfin, le fort en question n'ayant d'autre utilité que la défense du *Ponte-Mole*, il existe une position (que nous indiquerons) qui atteint parfaitement ce but et qui n'est pas sujette aux inconvénients précités.

Il faudrait donc, d'après ce qui précède, placer le fort du *Monte-Mario* sur la route qui traverse cette montagne, à l'endroit où cette route se divise en deux chemins, dont l'un va rejoindre la route directe de Viterbe, et la rencontre à un demi-kilomètre de la ville.

Du point en question on domine parfaitement le *Ponte-Mole*, et la distance au *Ponte-Mole* est moindre que de tout autre point du *Monte-Mario*; de plus, on a l'avantage de battre le pont à la fois, et par le travers, et d'*enfilade*, ce qui permet de prendre l'ennemi en tête et en flanc, et d'*enfiler* la route de *Tor-di-Quinto*, tout en défendant l'approche du pont, par la route de Viterbe ; à ces avantages se joint le suivant qui n'est pas à dédaigner : c'est qu'on serait fort peu exposé au feu de l'ennemi, attendu que la batterie en question, située dans un coude, serait couverte par le flanc de la montagne.

D'un autre côté, le fort du *Monte-Pincio* commanderait la route de *Ponte-Mole* et une

partie de la villa Borghèse : Je ne saurais mieux prouver l'utilité de ce fort, qu'en rappelant qu'à l'époque du dernier siége, les Romains y avaient établi une de leurs principales batteries. Toutefois, il ne serait pas sans intérêt d'établir des bastions détachés, sur les collines qui séparent le *Monte-Pincio* de la vallée du Tibre, car la disposition du terrain est telle, que l'ennemi pourrait de ce côté s'approcher jusqu'au pied des murailles de la ville, sans être vu du fort *Pincio*.

Le fort du *Teverone* aurait pour objet de protéger la vallée du Tibre et celle du *Teverone*, et d'empêcher le passage du Tibre à l'ennemi venu de *Civita-Castellana*. Ce fort commanderait aussi la route qui conduit à *Terni*, par les montagnes de la *Sabine*, route qu'occupa pendant l'expédition de 1796 un corps de l'armée française, campé à *Candalubo*. D'ailleurs, de l'autre côté du *Teverone*, il existe un certain nombre de collines qui faciliteraient à l'ennemi le passage de ce ruisseau, et en établissant sur la rive gauche une redoute dans le genre de celle de la

Faisanderie à *Joinville-le-Pont*, près Paris, qui serait un ouvrage avancé du fort *Pincio*, comme la redoute citée l'est du fort de Vincennes, on remplirait complétement l'objet proposé, et on rendrait infranchissable la ligne de défense en question.

Le fort de la route de *Frascati* défendrait la ville d'une attaque par *Sainte-Marie-Majeure*, *Saint-Jean-de-Latran* et les portes *Appia* et *San-Lorenzo*. Ce n'est pas sans raison que je crois utile en ce point un fort semblable à celui de Vincennes; en effet, le lieu considéré ressemble beaucoup aux environs de Vincennes : c'est un pays plat, par où l'approche de la ville serait d'une grande facilité; sans l'existence du fort en question, l'ennemi pourrait s'introduire jusqu'au cœur de Rome, en pénétrant, soit par la place des *Thermes*, d'où il descendrait au *Quirinal* et à la place *Barberini*, soit par *Sainte-Marie-Majeure* et *Saint-Jean-de-Latran*, d'où il parviendrait au *Colysée*, au *Quirinal* et à *Tor-di-Pompeo*.

Les mêmes raisons qui ont fait construire à

Vincennes un fort aussi important que celui qu'on y voit de nos jours, fort relié à deux redoutes situées en arrière de Saint-Maur et de Joinville-le-Pont, ces mêmes raisons nécessiteraient au point en question un fort appuyé aussi de deux redoutes placées chacune à un mille de l'ouvrage principal, l'une sur la route d'Albano à la droite et l'autre à la gauche sur celle de *Frascati ;* le fort étant de cette façon à cheval sur ces deux routes.

Comme dernier motif de l'importance du fort que je propose, j'ajouterai qu'Annibal campa autrefois dans la direction de *Frascati*, au-dessous du petit village de *Rocca di papa*, lorsqu'il songea à mettre le siége devant Rome ; ce qui fait présumer qu'il regardait ce côté de la ville comme un des points les plus attaquables.

Le fort du *Janinus* aurait pour objet d'empêcher le passage du fleuve à *Saint-Paul hors les murs*, où, vu les nombreuses sinuosités du

cours de l'eau, ce passage serait très-facile à effectuer; de plus, ce fort protégerait une grande partie de la ville, à cause de sa position toute particulière; il commanderait également les routes de Fiumiccine et de Gaëte : d'ailleurs, si l'on considère l'effroi des Romains, lorsque *Porsenna* était campé sur le *Janinus*, on ne mettra pas en doute, en se rappelant ce qui se passa à cette époque, l'importance d'une telle position.

Le fort de *Saint-Pancrace*, flanqué de deux redoutes, rendues nécessaires par le grand nombre de collines presque égales en hauteur qui se trouvent situées en ce lieu, protégerait la route de Civita-Vecchia, celle de Fiumiccine et contribuerait avec le fort *Janinus* à la défense du fleuve; l'utilité de ce fort est assez évidente, si l'on songe à la vigoureuse résistance que la disposition du terrain en question facilita aux Romains contre l'armée française, lors du siége de 1849.

En dernier lieu, le fort du Vatican complé-

terait la défense de la route de Civita-Vecchia, en protégeant la porte *Cavallegieri* et se relierait au fort Saint-Ange, en croisant avec ce dernier, ses feux, pour battre la plaine comprise entre le *Monte-Mario* et les portes *Angelica* et *del Popolo.*

Voilà, cher Paul, un système de fortifications qui rendrait Rome aussi imprenable que Paris; en admettant toutefois qu'il y ait des villes imprenables, ce dont on pourra douter, et réfléchissant que ce qui a mérité à certaines villes cette réputation, ce fut précisément la grande difficulté qu'on a eue à les prendre !...

Tel est donc notre système de défense de la ville sainte. Tout en réclamant pour lui ton indulgence, j'avoue avec impartialité que je le crois plus utile en théorie qu'en pratique, par la raison que j'ai donnée plus haut : qu'il me semble absurde de *s'armer jusqu'aux dents* contre un ennemi *imaginaire* : les véritables ennemis du gouvernement romain ne lui vien-

dront point du dehors, ils sont à l'intérieur du pays ; et s'il veut songer à sa conservation, le seul moyen de l'assurer serait la destruction du ver rongeur qu'il nourrit dans son sein. Je doute qu'il y parvienne, car il a affaire à une hydre dont les têtes renaissent plus nombreuses à mesure qu'on les abat.

Adieu, cher Paul.

Ton ami dévoué,

ARTHUR.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME LETTRE.

QUATRIÈME LETTRE.

CINQUIÈME LETTRE.

SIXIÈME LETTRE.

SEPTIÈME LETTRE.

HUITIÈME LETTRE.

NEUVIÈME LETTRE.

DIXIÈME LETTRE.

ONZIÈME LETTRE.

DOUZIÈME LETTRE.

TREIZIÈME LETTRE.

ERRATA.

Page 45, ligne 5, *au lieu de* à coups de poings, *lisez* à poings fermés.

Page 73, ligne 22, *au lieu de* Capidoglio, *lisez* Campidoglio.

Page 75, ligne 6, *au lieu de* Transtevere, *lisez* Trastevere.

Page 123, ligne 12, *au lieu de* sortirai, *lisez* sortirais.

Page 119, ligne 1, *au lieu de* maladie des revues, *lisez* maladie française des revues.

Page 194, ligne 5, *au lieu de* ponte Sixto, *lisez* ponte Sisto.

Page 240, ligne 21, *au lieu* de Ponte-Môle, *lisez* du Ponte-Môle.





